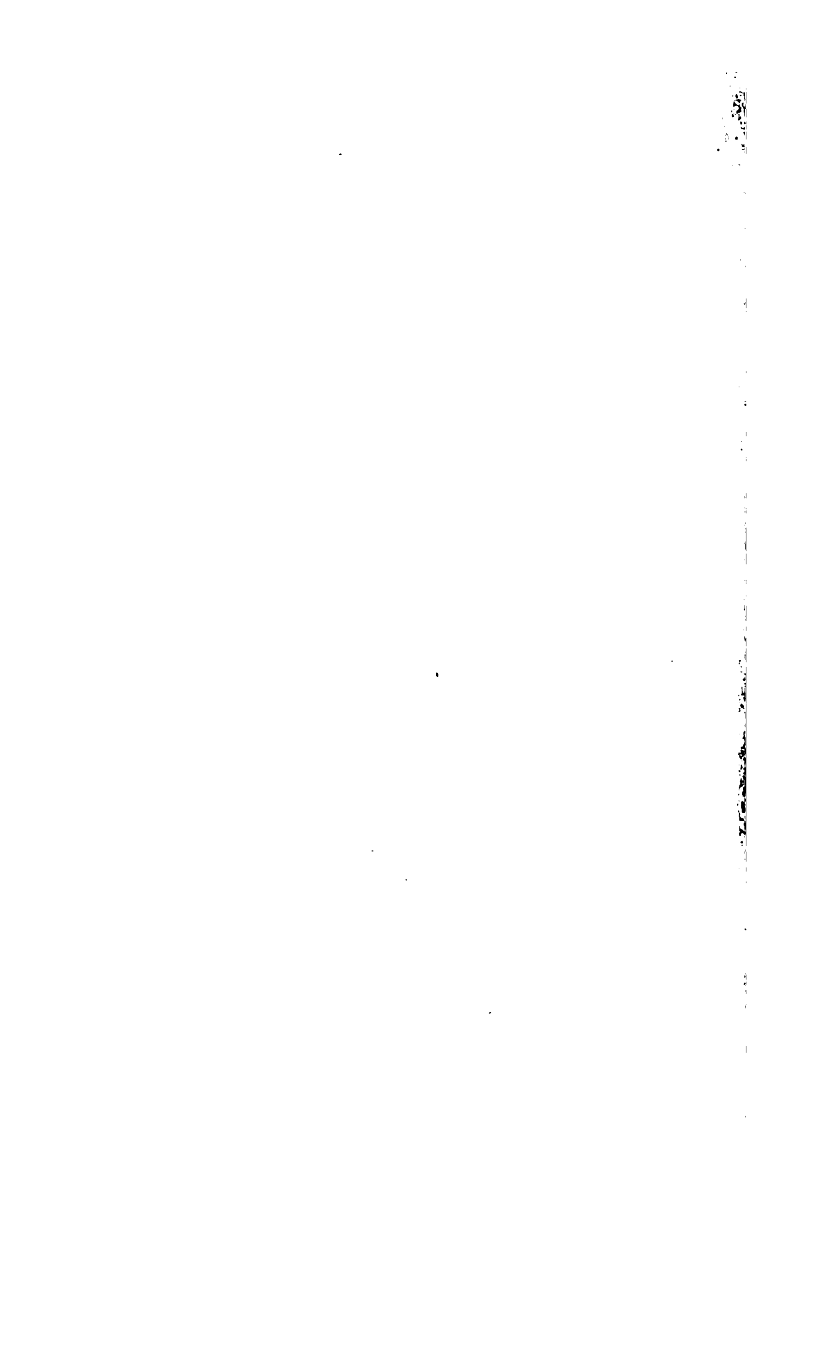














LES TURCS

ET LA

TURQUIE CONTEMPORAINE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES TURCS

ET LA

TURQUIE CONTEMPORAINE

ITINÉRAIRE

ET COMPTE-RENDU DE VOYAGES DANS LES PROVINCES OTTOMANES

AVEC CARTES DÉTAILLÉES

PAR

B. NICOLAIDY

Capitaine du génie au service de la Grèce, chevalier commandeur
de plusieurs ordres, etc.

Ἐλθὲ καὶ ἴδε.

TOME SECOND



PARIS

F. SARTORIUS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

9, RUE MAZARINE, 9.

—

1859

LES TURCS

ET LA

TURQUIE CONTEMPORAINE

LA MACÉDOINE

CHAPITRE VIII

De Cavala au mont Athos. — Particularités. — La Chalcidique. — Couvent de Vatopédi. — Un diacre libéral. — Le mont Athos. — Caryés. — Un étudiant grec. — Discours de Sophos. — Une femme Épirote traitant la question d'Orient. — Canal de Xerxès. — Bourgades de Jérissos et d'Isvoron. — Les douze madémochôria. — D'Isvoron à Larigovi. — Larigovi. — De Larigovi à Galatzita. — Galatzita. — Les seize villages d'Adraméri. — Un Grec cosmopolite. — Olynthe. — Valta. — Calandra. — Sithonie. — La Chalcidique sous le rapport militaire. — Turcs de la Chalcidique. — Un prêtre octogénaire et son arrière-petite-fille. — Horrible sort de la Cassandrie en 1821. — De Cassandrie à Salonique. — Un Turc policé. — Les défenseurs salariés des Turcs. — Observations.

Il est midi lorsque nous débarquons dans la petite rade de Vatopédi, nous foulons le sol de la Chalcidique, si renommée dans l'antiquité, et que la ré-





Πίετε ἐξ αὐτοῦ πάντες· τοῦτο ἐστὶ τὸ αἷμα μου τὸ τῆς καινῆς διαθήκης, τὸ ὑπὲρ ὑμῶν καὶ πολλῶν ἐκχυνόμενον εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν.

(Buvez-en tous; car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous et pour plusieurs, pour la rémission des péchés. (Saint Matthieu, ch. XXVI, 27).

On trouve dans une vaste bibliothèque un grand nombre de manuscrits précieux, d'ouvrages rares, fort intéressants pour les érudits. Certains voyageurs peu délicats ne se sont pas fait scrupule de voler les bons moines, comme le fit en 1851 un brave Anglais qui a publié sous son nom, dans les journaux, ses *prétendues découvertes*. Il faut dire que les Turcs, en 1822, vendirent au poids les livres de cette bibliothèque, au prix de quatre piastres l'oque; heureusement les moines purent en racheter la plus grande partie, le Turc illettré préférant les livres imprimés à des parchemins qui lui semblent inutiles.

Deux cent cinquante moines habitent le couvent de Vatopédi, ils labourent eux-mêmes la terre et cultivent la vigne. Parmi eux, on rencontre quelques individus instruits et éclairés. Mais il y a, dans chaque couvent, une société à part, composée de gens de lettres et qui se livrent constamment à l'étude.

Un diacre libéral. — Un jeune diacre, natif de Constantinople, qui sert de secrétaire au conseil administratif du couvent, a traduit avec succès, en



LES TURCS

ET LA

TURQUIE CONTEMPORAINE

Arrachez-moi des fanges de Lutèce.
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir !

En vain faut-il qu'on me traduise Homère :
Oui, je fus Grec, Pythagore a raison ;
Sous Périclès, j'eus Athènes pour mère,
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles,
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir !

Dieu, qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur :
La Liberté, que de loin je salue,
Me crie : « Accours ! Thrasybule est vainqueur ! »
Partons, partons, la barque est préparée ;
Mer, en ton sein garde-moi de périr.
Laisse ma muse aborder au Pirée :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir !

Il est bien doux le ciel de l'Italie,
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur :
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie ;
Vogue où là-bas renaît un jour plus pur !
Quels sont ces flots ? quel est ce roc sauvage ?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir ?
La tyrannie expire sur la plage :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir !

Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athène ! encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare
Où le génie est esclave des rois !

Sauvez ma lyre, elle est persécutée ;
Et si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :
Sous ce beau ciel je suis venu mourir !

Un vénérable moine Ypsariote survient pendant que nous écoutons ces vers admirables ; il prie le jeune homme de lire le chant de victoire des Ottomans qui lui rappelle les tristes souvenirs de son malheureux pays.

Le lecteur ne nous en voudra pas de remettre une fois de plus sous ses yeux un des chefs-d'œuvre du grand chansonnier français !

PSARA

Nous triomphons ! Allah ! gloire au prophète !
Sur ce rocher plantons nos étendards,
Ses défenseurs, illustrant leur défaite,
En vain sur eux font crouler ses remparts !
Nous triomphons, et le sabre terrible
Va de la croix punir les attentats.
Exterminons une race invincible,
Les rois chrétiens ne la vengeront pas !

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être
Qui vint ici raconter tous tes maux ?
Psara, tremblante, eût fléchi sous son maître.
Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux ?
Lorsque la peste, en ton île rebelle,
Sur tant de morts menaçait nos soldats,
Tes fils mourants disaient : « N'implorons qu'elle,
Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.

Mais de Chios recommencent les fêtes.
Psara succombe, et voilà ses soutiens ;
Dans le sérail comptez combien de têtes
Vont saluer les envoyés chrétiens.
Passons ces murs ! De l'or ! du vin ! des femmes !
Vierges, l'outrage ajoute à vos appas ;
Le glaive après purifiera vos âmes,
Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :
Qu'un peuple libre apparaisse, et soudain...
Paix ! ont crié, d'une voix courroucée,
Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.
Byron offrait un dangereux exemple,
On les a vus sourire à son trépas.
Du Christ lui-même allons souiller le temple,
Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose,
Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer ;
Sur ces débris, le vainqueur qui repose
Rêve le sang qu'il lui reste à verser.
Qu'un jour Stamboul contemple avec ivresse
Les derniers Grecs suspendus à nos mâts ;
Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce,
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.
Les Grecs ! s'écrie un barbare effrayé,
La flotte hellène a surpris le rivage,
Et de Psara tout le sang est payé.
Soyez unis, ô Grecs ! ou plus d'un traître
Dans le triomphe égarera vos pas ;
Les nations vous pleureraient peut-être,
Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

Tout est pour le mieux : on nous offre des conserves de roses, du café, des tchibouks et de l'eau délicieuse; l'hégoumène nous accueille avec une cordialité parfaite. Mais nous n'avons pas prévu qu'un vendredi l'abstinence prescrite par la règle de saint Basile règne en despote dans le couvent; un dîner maigre est une triste perspective pour des voyageurs affamés.

Après six grandes heures d'attente, on nous sert un pilau à l'huile avec du raisin de Corinthe, une salade de pommes de terre, un peu de butarque et du vin; du miel frais, des noix, des noisettes, du café pour dessert . voilà tout. Encore faut-il écouter une longue prière avant de se mettre à table et subir, avant de la quitter, d'interminables grâces. Mais c'est égal, le lendemain nous nous dédommageons.

Nous prenons le chemin de Caryès, village qui forme le centre et la réunion des fondations pieuses de la presqu'île.

Tous les chemins qui mènent d'un couvent à un autre, quoiqu'ils soient entretenus par les moines, ne sont que de mauvais sentiers à peine praticables aux piétons et aux mulets des *caloyères*. Il n'y a qu'une seule route à peu près passable, c'est celle qui mène de l'isthme à Caryès et qui longe la crête supérieure de l'Athos.

Le mont Athos. — Quelle ravissante montagne! De tous les côtés des sources d'eaux limpides, qui

coulent sous des couverts de châtaigniers gigantesques, de hêtres et de chênes ! Partout de riches pâturages remplis de troupeaux! Le vent des deux mers entretient la fraîcheur dans les bosquets toujours verts! La beauté inimaginable de la végétation que dorent sans cesse les rayons du soleil, le murmure des ruisseaux, le tintement des clochettes des troupeaux, le mugissement grave des taureaux, le chant harmonieux des rossignols, le parfum des fleurs, l'âcre senteur des bois, en un mot, tout ce que la nature peut réunir de plus pénétrant et de plus poétique sur le sommet d'une montagne de l'Orient qui se dresse à plus de 2,000 mètres au-dessus des deux mers qui la baignent, contribue à faire de ces lieux un véritable paradis terrestre.

Ce séjour est-il propre à élever l'âme vers Dieu et à lui faire comprendre la grandeur divine? Sans doute; puisque les moines qui l'habitent sont les plus pieux de tout l'Orient. Cependant le voyageur qu'assiégent les souvenirs de l'antiquité grecque ne rêve pas exclusivement aux miracles divins par lesquels la puissance de Dieu se révèle dans cette belle nature ; ce sont les autels de Vénus et de Bacchus qu'il cherche dans chaque vallée, dans chaque bocage ; ce sont les nymphes qu'il évoque, et, derrière les rideaux d'arbres, Pan et les satyres semblent prêts à se montrer à ses yeux.

C'est sans doute une pensée de ce genre qui s'était

emparée de Théodose le Grand lorsque, après avoir construit ce saint monastère, consacré au culte de Dieu seul, il décréta que le sexe féminin en serait à jamais éloigné et banni.

De Vatopédi jusqu'à Caryès il y a trois heures de beau chemin.

Caryès est le chef-lieu de la montagne sainte; on y compte une centaine de bonnes maisons séparées par des rues assez larges, bordées de petits jardins remplis d'arbres fruitiers, de bosquets toujours verts, et arrosés par des eaux cristallines. Il y a un grand nombre de boutiques et de magasins, un petit bazar où se concentre tout le commerce de la presqu'île. C'est là que les capitaines de la marine grecque viennent acheter leurs cargaisons et leurs approvisionnements : les bois, la menuiserie, le vin, les fruits secs, les légumes, les céréales, qu'on leur livre sur les rades de la Chalcidique, entourées des propriétés monacales. Des bijoutiers, des sculpteurs et des peintres étalent des objets d'art fort recherchés par les chrétiens d'Orieut, et qui presque tous ont un cachet religieux.

Le bois, l'ivoire et la nacre sculptés ont fait connaître Caryès dans l'Occident, et les chapelets qui se vendent en grande quantité attestent la dévotion des bonnes catholiques. Les boulangers, les épiciers et quelques restaurateurs improvisés fournissent aux besoins de la vie solitaire.

Rien ne manque à cette réunion d'hommes, et cependant ne devons-nous pas rappeler, au nom de nos mères, qu'Adam était fort triste avant qu'Ève eût été créée ? Les jeunes gens ont l'aspect d'orphelins, et les hommes faits sentent vivement l'absence de leurs compagnes ; enfin le village tout entier semble porter le deuil de son perpétuel veuvage.

Les vingt couvents de l'Athos y ont tous des logements séparés pour recevoir les étrangers (et nous avons appris par expérience que les hôtes y sont fort bien traités).

Indépendamment de ces établissements hospitaliers, il y en a un autre plus vaste et plus riche qui appartient à toute la communauté de la montagne sainte et que l'on connaît sous le nom de *prôtaton*.

La maison du mudir, qui relève du pacha-vali de Salonique, est assez décente.

Nous visitons une école très-bien organisée, où l'on enseigne la littérature grecque, le latin, le français, l'histoire, la géographie, la théologie, les mathématiques, la cosmographie, l'uranographie... etc., etc., et ce qui nous étonne le plus, où l'on fait un cours de mécanique pratique.

Le Docteur, enchanté de trouver un enseignement qui dépasse ses espérances ne cesse d'accabler de questions les élèves qui lui répondent parfaitement, mais qui ne se gênent pas non plus pour corriger les fautes de grec que commet leur examinateur,

peu habitué à manier le langage des sciences dans un idiome étranger. Du reste, cette habitude de corriger franchement les fautes que l'on fait en parlant est fort répandue depuis longtemps chez les Grecs. Jadis on reprenait Denys de Syracuse, on reprenait même Démosthènes; aujourd'hui on reprendrait le patriarche en chaire, au milieu de son sermon.

Un étudiant grec. — Le Docteur propose à l'un des élèves qui vient de lui faire observer qu'en grec *périmètre* est du genre féminin, le problème suivant :

— Si l'on dresse verticalement le canon d'un fusil d'un calibre parfait et si l'on met le feu à la cartouche qu'il contient, que deviendra la balle?

— A moins qu'un des habitants de l'air ne l'intercepte, après avoir fourni sa course, elle doit revenir sur ses pas, et si le mouvement de l'air ou l'inégalité de la rotation ne la font pas dévier, elle doit rentrer dans le canon d'où elle est partie!

— Bravo! jeune homme! Mais si le canon n'est plus là?

— Alors la question n'est plus la même, la balle reprendra son rôle d'ennemie, elle passera à travers tous les obstacles, avec la même force de projection qui lui a été communiquée au départ!

— Comment cela?

— Une force instantanée l'a fait monter; les hauteurs parcourues ne peuvent être qu'en raison inverse du temps employé à les parcourir, jusqu'au point

d'arrêt où la force devient nulle comme la distance parcourue. D'après les lois de la chûte des corps graves, la balle, en descendant, parcourt des espaces qui croissent comme les carrés du temps. Les espaces parcourus constituent la vitesse, la vitesse multipliée par le poids donne la force ; *par conséquent*, la balle, au moment de toucher la terre, aura une force acquise égale à celle qu'elle avait quand elle a été lancée [1].

— Avez-vous beaucoup d'élèves comme celui-ci? demande tout bas le Docteur au vieux professeur.

— Il y en a de meilleurs ; celui-ci est un esprit fort remarquable qui saisit tout, comprend tout, mais n'approfondit pas suffisamment les choses, comme vous pouvez en juger d'après ses réponses : il ne travaille pas assez ; c'est un paresseux !

— Allons, dit le Docteur, je vois qu'on pourrait en faire un officier du génie! ce serait un bon camarade et un soldat audacieux!

— Parce qu'il est paresseux ?

— Non ; mais parce qu'il est, en tout, d'une prestesse, d'une vivacité extraordinaires ; sans compter qu'il est gai comme un pinson. C'est une bonne nature !

Tous les couvents du mont Athos forment une sorte de fédération religieuse, de démocratie cléricale,

[1] Le lecteur ne m'en voudra pas si je donne sans aucune observation la théorie du jeune élève.

et sont représentés dans l'assemblée annuelle, où la communauté (κοινότης) générale réunit les pères élus par chaque monastère. Cette assemblée, cette sorte de concile, se tient une fois par an, pendant plusieurs semaines. On y règle et on y discute les intérêts de la sainte Montagne ; elle est présidée à tour de rôle par un de ses propres membres.

Il y avait autrefois, au lieu de ce synode périodique, une seule autorité élective qu'on nommait *Prôtaton* : cette dignité appartenait successivement à l'élu de chaque couvent, qui réglait sans contrôle toutes les affaires de la communauté. Mais, depuis que Sa Hautesse est *devenue un monarque constitutionnel*, au milieu des roses de Gul-hané, nos saints pères ont adopté le système représentatif.

Des ermitages, des cellules séparées dépendent de tous les couvents de l'Athos, comme les colonies dépendent de la métropole. Il s'en trouve jusque sur les sommets les plus élevés de la montagne ; sur le dernier pic il y a une chapelle qui a l'air d'un paratonnerre chargé de protéger contre la foudre tous les pieux établissements de l'Athos.

Pour mesurer quelques angles, je veux grimper sur le sommet extrême de l'Acrathos, sans mes amis, qui visitent pendant ce temps les couvents d'alentour. Il me faut six heures pour cette ascension. Je fais les deux tiers de la route environ à dos de mulet ; pour le reste, je grimpe à pied et quelquefois même

à quatre pattes. Je m'arrête seulement quelques in stants à Cathismata, réunion de cellules d'ermites quatre heures de distance de Sainte-Laure.

Quel merveilleux panorama! de quel spectacl grandiose mes amis se sont privés!

Je constate une hauteur barométrique de 2,20 mètres; mais je ne puis donner ce chiffre pour rigou reusement exact; le thermomètre de l'instrument s'es brisé, et je suis obligé de m'en rapporter à mo thermomètre de poche qui me donne + 4° Réaumu le 30 juin à onze heures du matin. Je trouve encor de la neige dans quelques ravins et dans les gorges Quant à la végétation, il n'y en a pas trace. Je not ici que la petite chapelle dont je viens de parler es ornée de marbres à l'intérieur; l'image de la saint Vierge, les croix, les siéges même destinés aux reli gieux qui desservent ce sanctuaire, sont en bronz ou en marbre; la foudre est à craindre pour tout matière combustible.

La presqu'ile offre un assez grand nombre d rades, de criques et de havres; mais le capitain de port, les pilotes, les douaniers résident à Caryès et c'est là que les capitaines marchands doivent alle faire viser leurs papiers et remplir les formalités ad ministratives.

La force armée se compose d'une soixantaine d Palikares qu'on nomme ici Serdars; ils sont com mandés par un capitaine grec, qui, comme eux, port

la jupe nationale, et ils sont à la solde de la communauté : ces soldats ou plutôt ces miliciens se recrutent dans la Chalcidique et relèvent du mudir ; malgré leur petit nombre, ils suffisent pour imposer le respect aux pirates qui n'existent plus que de nom, aux Turcs qui n'existent, eux, que trop réellement : il est vrai que derrière les Serdars il y a trois mille moines bien armés et mieux retranchés encore, qui, la plupart, ont appris et pratiqué le métier des armes, avant d'étudier la théologie. Cela impose à la convoitise des agresseurs.

La seule différence qui existe entre Vatopédi et les autres couvents, c'est le plus ou le moins de richesses, de luxe et de propriétés territoriales, nous l'avons déjà dit : celui qu'on doit citer en première ligne, c'est celui de Sainte-Laure, ou de la Grande-Laure. Le couvent des Ibères (τῶν Ἰβήρων) remonte à 1258 ans, et cependant est admirablement conservé. Parmi les curiosités qui y attirent l'admiration des visiteurs, il faut citer l'original de l'Évangile, en langue slave, qui a appartenu à Pierre I[er]. La reliure de ce livre, qui a une hauteur de soixante-dix centimètres, sur une largeur de cinquante et sur une épaisseur de quinze centimètres, est couverte d'ornements d'or et de pierres précieuses.

Les cellules et les ermitages sont presque partout construits sur le même modèle. C'est toujours un petit bâtiment qui n'a qu'un rez-de-chaussée, que précède

un hangar et qu'entourent de petits jardins; moines y cultivent des légumes et quelques rosie l'eau coule partout.

Voici les noms des vingt monastères indépenda les uns des autres, qui s'appellent en grec :

Chiliandarion. . . . . Ἰδιόῤῥυθμον.
Esfigménon. . . . . Κοινόβιον.
Vatopédi. . . . . Ἰδιόῤῥυθμον.
Pantocratôr. . . . . »
Stavronikita.. . . . . »
Ivirôn. . . . . »
Philothéou. . . . . »
Simopétra. . . . . »
Caracallôn. . . . . Κοινόβιον.
Agia Laura. . . . . Ἰδιόῤῥυθμον.
Agios Paulos. . . . . Κοινόβιον.
Agios Dionysios. . . . . »
Agios Grigorios. . . . . »
Agios Nicolaos . . . . »
Xéropotamos. . . . . Ἰδιόῤῥυθμον.
Rôssicon. . . . . Κοινόβιον.
Xénophon. . . . . »
Dochiariôn. . . . . Ἰδιόῤῥυθμον.
Cônstamonèta. . . . . Κοινόβιον.
Zôgraphoû. . . . . »

Toutes ces pieuses fondations, ainsi que les er tages, contiennent une population d'environ 3, habitants; on donne aux anachorètes le nom Philérèmes.

Il ne faut pas croire qu'il n'y ait là, exclusivem

que des religieux ; les laïques s'y trouvent en assez grand nombre ; l'Athos offre un asile assuré à tous ceux que poursuit le malheur ou la persécution des barbares. Des prélats, des ecclésiastiques, des raïas exilés ou disgraciés, viennent y chercher un refuge contre les mauvais traitements et les odieuses calomnies auxquels ils peuvent être en butte : il arrive même qu'on y rencontre des enfants prodigues que leurs familles espèrent devoir trouver dans cette sainte retraite des leçons d'ordre et de raison.

Si l'on veut expliquer le respect que les osmanlus gardent encore pour les maisons religieuses qui se trouvent sur tous les points de la grande Grèce, il ne faut pas l'attribuer à la comparaison des *Tekkès* musulmans ; il faut seulement se rappeler que les conquérants et surtout Mahomet II ont compris de tout temps l'utilité de ces *hôtelleries* chrétiennes où leurs coreligionnaires ont toujours été sûrs de trouver un asile et l'hospitalité, au milieu des pays dévastés par la flamme et le glaive. La charité du christianisme accueille sans distinction de race et de foi tous ceux qui souffrent, elle ouvre sa porte aux pauvres comme aux malades, elle ne laisse partir son hôte (fût-il Turc) que rassasié ou guéri. Cela n'a point empêché les mêmes hommes qui venaient d'être traités avec une si rare sollicitude, de rançonner et de mettre à contribution les monastères auxquels ils devaient de la reconnaissance et quelquefois la vie.

De nos jours, même après la guerre d'Orient, des dignitaires turcs abusent de leur puissance pour imposer des tributs arbitraires aux couvents de l'Epire et de la Macédoine : en cas de refus, ils lancent des hordes de brigands qui envahissent les pieuses demeures, souillent les sanctuaires, pillent, saccagent torturent et tuent! Si l'on peut nous citer un seul monastère qui ait échappé à de semblables désastres une église qui n'ait pas subi de telles profanations nous serons heureux de constater une exception miraculeuse.

Les monastères les moins exposés au vandalism turc sont, sans contredit, les *Methéores* en Thessalie : pour y arriver, il faut se faire hisser avec un câble à une hauteur de soixante à quatre-vingts mètres le rocher est à pic et impraticable; cependant le Turcs ont trouvé moyen de l'escalader : les image des saints mutilées, les murs et les portes frappés d balles, et qui gardent encore les traces de la guerr sainte, voilà quels souvenirs conservent encore le lieux saints des ennemis de la chrétienté!

Faut-il rappeler que les soldats de Mahomet, aveuglés par leur fureur brutale, choisissent de préférenc les sanctuaires des églises pour y assouvir leur odieuses passions? Ils ne respectent même pas le vierges qui ont voué leur chasteté au service d'Allal de ce même Allah dont ils souillent le nom cinq fo par jour, en le rapprochant du nom du père c

Fatmé. Aïvali, Cassandrie, Naoussa, Chio, Psara, Missolonghi et cent autres pays grecs n'ont point encore oublié les cris et les plaintes auxquels les Turcs répondaient à coups de poignards!...

. . . .

Tirade de Sophos. — Sophos, debout auprès de moi tandis que j'écris ces lignes, prend la plume et trace lui-même les phrases suivantes :

« Ah! chère lectrice, si vous êtes coupable d'avoir « mis au monde un fils qui prenne la défense des « Turcs, mettez-vous, pour un instant, à la place de « ces malheureuses victimes, et dites-moi si vous ne « maudirez pas votre fécondité. Dites-moi, respec- « table mère, si votre fille accueille quelque jour les « hommages d'un Turc, la voix de votre conscience « sera-t-elle étouffée et ne verrez-vous pas se dresser « autour de vous, comme autant de reproches éter- « nels, les spectres de nos mères et de nos sœurs « martyres ?. »

Une femme Épirote traitant la question d'Orient. — Est-il vrai, me demandait un jour une femme de

l'Épire, qu'on traite chez vous les Turcs sur le mêm
pied que les Chrétiens ? Est-il vrai, qu'ils soient ad
mis dans votre intimité, à vos repas, à vos fêtes, e
même à vos solennités religieuses?

— Hélas ! lui répondis-je, mon pays ne fait pa
partie de ce bienheureux royaume de Grèce ! Il es
esclave comme le vôtre ; mais ce que vous venez d
dire est malheureusement vrai, Athènes se plaît
imiter en tout les capitales de l'Europe civilisée.

— Il me semble cependant que les capitales don
vous parlez n'ont jamais été traitées par les Turc
comme le fut Athènes.

— Qu'en résulte-t-il ?

— Il en résulte, mon cher frère, que ma fill
peut être la victime de la domination ottomane : ell
se résignera, s'il le faut, au martyre, mais elle n
sourira jamais à un Turc.

— Laissez donc ! Non-seulement elle sourira
mais elle se laissera faire la cour par quelque gro
Turc....

— Jamais ! La femme qui, par coquetterie ou pa
vanité, se laisse faire la cour, passe aux yeux d
monde pour accepter sérieusement les hommage
qui lui sont adressés ; le Turc qu'une femme ac
cueille avec un sourire banal, la considère déj
comme faisant partie de son harem, et si elle n'
est pas déjà, c'est que sans doute *Sa Seigneurie ne l'*
pas voulu !

— Mais, si les intérêts de son mari imposent à votre fille la nécessité (nécessité qui n'est pas très-dure, après tout) de feindre la bienveillance et de faire bon visage à ce Turc ?

— Votre supposition est ridicule ! Le mari de ma fille ne peut être qu'un bon chrétien et un bon patriote ; si, moi morte, il était assez lâche pour recourir à de pareilles complaisances, je sortirais de ma tombe pour punir moi-même ma fille dénaturée et son misérable époux.

— Mais si le Turc, au lieu d'être notre maître absolu, devenait un jour citoyen comme nous, notre égal enfin devant la loi ?

— Le Turc, notre égal ? vous n'y pensez pas ! Le Turc ne travaille pas, il est voué au principe de la destruction, il se croit fait pour vivre aux dépens des autres nations ; il n'a point de patrie ; le Turc, c'est l'inégalité faite homme : Dieu semble l'avoir créé au sein de l'humanité comme les guêpes à côté des abeilles : les abeilles recueillent et fabriquent le miel, les guêpes ne savent que le manger ; ces deux races ne peuvent vivre dans la même ruche !

— Mais la loi, qui prescrit l'égalité, impose aussi le travail, et...

— Cette loi miraculeuse sera au contraire une loi d'inégalité, car elle intervertira les rôles : le Turc est inférieur à ses esclaves sous le rapport de l'intelligence; il n'a pas le sentiment de l'équité; il manque

d'élévation d'âme, il est abruti par les passions que sa religion préconise au lieu de les défendre; notre loi lui ferait une place bien au-dessous de nous-mêmes, à quelque humilité que nous ait condamnés la colère céleste : nous ne serions pas ses maîtres, mais il serait notre subordonné, de fait, sans qu'on ait besoin de le lui imposer.

— Il paraît alors que le Turc sait tout cela d'avance, puisqu'il tient tant à ses priviléges.

— Le malheureux ! s'il était obligé de se défendre lui-même....

— Les Russes l'auraient bien vite chassé de l'Europe....

— Quoi ! vous aussi, messieurs, vous, nos frères, vous nous taquinez sur nos sentiments à l'endroit des Russes ? Eh bien, écoutez et répétez à qui voudra vous entendre les paroles d'une femme grecque : Les Chrétiens qui entreprendront de chasser les Turcs de cette terre classique pour s'installer en maîtres à leur place, qu'ils soient Russes, Anglais, Allemands ou Français, trouveront en nous des ennemis déclarés, tout prêts même à nous rallier à l'étendard du croissant pour les combattre. Il y a plus de quatre cents ans que nous subissons le martyre, et lorsque nous attendons que nos bourreaux vieillissent et meurent, nous n'irons pas tendre le cou au joug de nouveaux maîtres ! L'Europe entière nous connaît : nous taquiner comme vous venez de le faire, c'est une

légèreté impardonnable ; comme défendre les Turcs à notre détriment, c'est une infamie ! Je ne prétends pas qu'il existe des nations désireuses de nous forger de nouveaux fers ; il faudrait, pour cela, que la surface de notre globe fût encore bouleversée, et si la barbarie triomphait de la civilisation, si nous étions menacés d'un autre déluge, j'ai la conviction que les idées libérales survivraient, et la famille du Noé moderne imprimerait peut-être des journaux dans son arche. Chaque nation a sa destinée marquée d'avance dans l'avenir de la civilisation ; la tâche des Russes est la plus difficile, mais aussi la plus noble ; ils ont à contenir la barbarie asiatique : qu'elle accomplisse donc son œuvre, car la sainte Providence jugera chacun selon ses mérites.

— Mais si les Turcs ont toujours d'aussi puissants protecteurs, le grand jour de la délivrance ne viendra jamais.

— Regardez par cette fenêtre : voyez cette orange énorme supportée par une planche fixée sur un gros pieu ; eh bien, elle a cet appui protecteur depuis près de trois mois, mais sa tige est rompue et ne lui apporte plus la sève ; il en est de même pour les Turcs. Le vent, direz-vous, a peut-être contribué à détacher l'orange, de même un grand nombre de motifs poussent les Turcs vers l'est ; et cela est d'ailleurs dans leurs croyances ; la maturité viendra pour l'orange, le temps marqué arrivera pour les

Turcs : ni l'une ni les autres ne tiennent plus au sol.

Canal de Xerxès. — Nous mettons dix heures pour traverser toute la presqu'île et gagner l'isthme, qu'on nomme le canal de Xerxès.

Thucydide en disant : διώρυξε τὸν Ἄθω Ξέρξης n'exagère pas : on reconnaît ici la main et le travail de l'homme, mais διώρυξε, qui signifie percer, ne veut point dire canaliser; il est probable que le grand roi, aussi arrogant que lâche, fit passer ses galères par une voie à peine au-dessus du niveau de la mer et creusée rapidement, à cet effet, par son innombrable armée. C'est ce que firent des pirates grecs pendant la guerre de l'Indépendance, lorsqu'ils étaient poursuivis par les croisières ottomanes et autrichiennes réunies : les caravelles que Mahomet II fit transporter par terre, à la Corne d'Or, étaient bien plus grandes que les saïques de Xerxès.

Le chemin bifurque bientôt : d'un côté, il s'incline à l'ouest et mène à Cassandrie : de l'autre, il côtoie la plage sablonneuse du golfe d'Acanthe, que les Turcs appellent Istillar en laissant à gauche les domaines cultivés des monastères ; passé ce point, le sexe féminin reparaît. Il faut deux heures pour arriver à Jérissos.

Bourgade de Jérissos. — Assise sur un promontoire granitique, à quarante mètres au-dessus de la mer, cette bourgade est couronnée d'un vieux fort et habitée par quatre cents familles grecques qui cultivent, à moitié fruit, les terres qui appartiennent aux

couvents. Les récoltes consistent en céréales, coton, sésame, légumes, etc. Jérissos est une des Madémochôria, ainsi nommées à cause du minerai qu'on retire des montagnes de Kission.

— Quelle belle plage pour un débarquement militaire ! dit le Docteur en regardant le golfe.

Nous passons une nuit délicieuse au milieu de braves gens qui nous comblent de prévenances : de grands feux brûlent sur le rivage, les pêcheurs nous offrent les prémices de leur pêche, et non loin de nous les jeunes filles dansent gaiement au son d'une mandoline, d'un violon et d'un flageolet.

On nous prie d'aller voir un enfant malade ; la mère répond aux questions du Docteur que pour tout remède elle a fait lire une παράκλησις (une consolation).

— Hélas ! me dit le Docteur, on appelle le prêtre quand il faudrait un médecin et l'on va chercher le médecin quand il n'y a plus besoin que d'un prêtre. Cet enfant a le croup, il sera mort dans quelques instants.

En effet, avant que nous soyons arrivés au rivage, l'enfant a rendu le dernier soupir.

Le chemin qui de ce village mène à Isvoron suit le rivage, passe non loin du petit port de Clissoura, où se fait l'exportation des produits de la contrée ; il traverse une charmante petite vallée demi-circulaire, de limpides ruisseaux y serpentent et font mouvoir

des moulins : au bout de deux heures et dem
arrive à l'endroit appelé Cokkino-Rheuma o
amas de scories annoncent des mines d'argent.

Isvoron. — Le chemin monte en serpentant
le cours du ruisseau ; en cinq heures il arrive
rissos à Isvoron.

Cette bourgade, située sur le versant méri
du mont Kission ou Salomôn, se compose de
vingt maisons grecques; on y trouve aussi qu
bohémiens sincèrement convertis au christiani
qui vivent en très-bonne intelligence avec les
gènes. Isvoron est un des douze Madémochôri
voici la liste :

Jérissos..........	400	maisons grecqu
Larigovi..........	320	—
Isvoron...........	120	—
Vavdon...........	170	—
Novissello.........	100	—
Chôrouda.........	30	—
Machalas..........	30	—
Galatzita..........	330	—
Rhévénikia........	120	—
Goumati..........	70	—
Stanôs...........	90	—
Varvara...........	120	—

Ce qui fait un total de 1,900 maisons à pe
habitées par 2,200 familles.

Les autres villages de cette partie de la Chal
se nomment Hassica ; les habitants ne sont poi

mis à la corvée de travailler aux mines d'argent; ces mines, du reste, sont abandonnées depuis la révolution grecque; mais les populations n'en sont pas moins condamnées à payer un tribut annuel pour se racheter du travail fictif qui leur est imposé.

Avant la révolution, la population des Madémochôria s'élevait au chiffre de cinq à six mille familles, mais elle a été décimée, comme celles de Cassandrie et de Caloméria par les hordes barbares que les pachas impériaux ont amenées du fond de l'Asie pour les aider dans leur œuvre *sainte* d'extermination.

Une grande partie des terres restent incultes, une grande partie des habitations sont abandonnées. Le lierre couvre les ruines des temples et les oiseaux de nuit habitent seuls les foyers déserts depuis bientôt quarante ans. Le poëte a bien raison de s'écrier :

> Sur ces rives, la liberté
> Ainsi que la gloire est proscrite;
> Je pars, je les suis et je quitte
> Le beau ciel qu'elles ont quitté.

Isvoron était autrefois la résidence d'un préfet (Madem-Agassû) envoyé directement par la Sublime Porte pour exploiter les mines; à présent c'est un *aga-volant* délégué du gouverneur de Salonique qui représente le gouvernement ottoman; mais n'ayant pas de résidence fixe, il déjeune dans l'un des villages, il dine dans un autre, il soupe dans un troisième et

quelquefois même il en honore un quatrième de sa présence pour y passer la nuit.

Un évêque, qui s'intitule à la fois évêque de Jérissos et d'Agion-Oros, et qui dépend du métropolitain de Salonique, réside à Isvoron; il est pauvre comme ses ouailles.

Les habitants de ces parages sont des guerriers renommés; ils sont grands, forts, agiles, mais en même temps de mœurs douces et disposés à l'ordre. Leur grand défaut, aux yeux des Turcs, c'est d'aimer trop la liberté; aussi sont-ils soumis à des vexations de tous genres; on leur impose des contributions extraordinaires, et ils doivent loger et nourrir les soldats de passage.

Le sol produit des céréales, des olives, des légumes, du miel et du coton; mais tout cela suffit à peine aux besoins du pays, les champs restant incultes le plus souvent, faute de bras.

D'Isvoron à Larigovi. — Le chemin d'Isvoron à Larigovi se dirige à l'est; au bout d'une demi-heure il traverse le hameau de Machala, résidence autrefois du préfet du district, et incendiée par les Grecs révoltés en 1821. On peut expliquer par ce fait le retour des Turcs qui revinrent, avec des forces imposantes, livrer aux flammes les Madémochôria.

La route traverse un plateau pittoresque du mont Kission; ce plateau d'une forme elliptique se nomme Tsaïria; il est entouré de collines boisées: il faut une

heure pour le traverser dans sa longueur; c'est un excellent point de campement. De là le chemin, après avoir laissé de côté les villages de Novissello, Paléochôri, Stanôs, etc., arrive en quatre heures à Larigovi.

Larigovi. — Assis sur le versant oriental du mont Kission, Larigovi est coupé en deux par un ravin : on y compte trois cent vingt maisons solidement bâties, dont quelques-unes ont deux étages : il est renommé pour la fertilité des champs qui l'entourent, aussi bien que pour la fécondité des femmes qui l'habitent.

De Larigovi à Galatzita. — Le chemin de Larigovi à Galatzita se dirige à l'ouest à travers d'épaisses forêts. Au bout de six heures il débouche sur le hameau de Ressitnikia (soixante maisons grecques), puis continue une heure encore sur la montagne, passe auprès du hameau de Vavdon et atteint une belle vallée qui sépare les monts Kission et Disoron. Il faut trois heures pour traverser cette vallée dans sa longueur et une heure environ pour la parcourir dans sa largeur.

Galatzita. — Après huit heures de marche, on arrive à Galatzita, village situé sur la croupe méridionale du mont Disoron et sillonné par de petits cours d'eau qui sourdent dans le village même. Les trois cent vingt maisons grecques qui le composent sont assez fortes pour résister aux attaques des brigands turcs, dont les agressions sont toujours à craindre.

Les habitants ont l'allure belliqueuse, ce qui leu valu le sobriquet de Janissaires ; ils comptent p de cinq cents bons palikares.

Les seize villages d'Adraméri. — L'évêque d'Ad méri et de Galatzita a sa résidence dans ce dern village ; son diocèse comprend seize villages gr Les voici :

Adraméri.	80	familles grecques.
Galatzita.	320	—
Lévadi.	250	—
Peristerià.	90	—
Doubià.	80	—
Assanà.	60	—
Teplikia.	50	—
Scoupatnikia.	100	—
Adam.	220	—
Zaglivéri.	220	—
Rhavna.	80	—
Stanòs.	100	—
Caïadjiki.	35	—
Ressitnikia.	60	—
Crimiani.	40	—
Louziki.	40	—

En tout 1,805 familles.

Nous passons la nuit à Galatzita chez un an militaire, ami de Sophos, qui nous accueille adn blement et nous donne de précieux renseignem

Un Grec cosmopolite. — J'ai pris part, nous d à la guerre de l'indépendance hellénique : j'ai l

coup souffert sans que cela m'ait servi à rien; mais je ne me plains pas, ayant appris par expérience que les révolutions se font au détriment du présent et que l'avenir seul en recueille les fruits.

— Vous auriez tort de vous plaindre, répond le Docteur; vous avez contribué à la régénération de l'Hellade; il n'y a pas de récompense qui vaille la conscience du devoir accompli.

— Cela est vrai, monsieur : je regrette seulement que la Providence ne m'ait point accordé de fils; ils auraient continué l'œuvre que nous avons seulement commencée.

— Mais votre fille! (Une robuste brunette qui nous prépare le dîner.) Elle vous donnera des petits-fils qui sauront faire leur devoir.

— Ah! monsieur, les frères seuls d'Euphrosine auraient pu prendre une part active à l'œuvre nationale; ses fils appartiendront à l'autre génération.

— Voyons! Pourquoi désespérer? ce n'est qu'une question de temps.

— Je ne désespère pas; mais il faut au moins seize ou dix-huit ans avant que mes petits-fils puissent être des soldats utiles à la patrie; et je suis convaincu que bien avant cette époque la Grèce aura besoin du dévouement de ses enfants.

— Je ne pense pas comme vous.

— Ce qui se passe aujourd'hui me prouve que j'ai raison.

— Comment cela? Votre *maître* n'a-t-il pas soutiens nombreux et puissants?

— Des soutiens! Vous soutenez aussi le malade les poumons sont déchirés, lorsque vous et vos c gues vous vous réunissez en consultation autour de

— Y a-t-il beaucoup de vos compatriotes qui tagent votre opinion?

— Pourquoi me demander cela? Vos voyages dû vous l'apprendre.... Mais laissons cela, le d est prêt; Euphrosine me fait des signes pour nous nous mettions à table.

Après avoir mangé une excellente soupe (un tage au bouillon de poulet), notre hôte s'adresse à coup à Sophos :

— Eh bien, mon cher frère Simon, me raconte vous vos aventures? Vous avez visité la Syrie e Palestine, maintenant vous voilà *hadji* (pèler Quelles nouvelles apportez-vous de ces saints lie mais je vois que vous n'avez pas repris votre cienne gaieté.... Est-ce toujours le souvenir de v ingrate qui vous poursuit? Je ne vous compre pas; un homme comme vous! penser toujours à femme qui a dédaigné votre amour et qui peut- a déjà accueilli d'autres adorateurs; cela n'est pas sonnable. Vous ne me répondez pas? Allons! n cher frère, parlez-moi, ouvrez-moi votre cœur, et s ne puis faire mieux, je compatirai du moins à souffrances.... Quant à...

— Assez ! assez ! interrompit Sophos pâle de colère, vous êtes d'une indiscrétion....

— Indiscret ! moi ! pourquoi cela ? ces messieurs ne sont-ils pas vos amis ?

— Il paraît que non, dit le Docteur, puisqu'il ne nous juge pas digne de sa confiance sollicitée déjà tant de fois.

— Vous avez droit à toute ma confiance, mes bons amis, mais je ne veux pas vous paraître ridicule.

— Il paraît que notre hôte a raison....

— Il paraît !

— Et l'apparence ici est une réalité.

— Oui !

— Nous voulons tout savoir.

— Je vous dirai tout.

— Sur-le-champ ?

— Non, une autre fois.

— Bah ! vous nous manquerez de parole.

— Non ! toute réflexion faite, il vaut mieux que je vous confie mes malheurs, cela me soulagera un peu : libre à vous ensuite de rire de ma faiblesse ou de maudire ma mauvaise étoile.

— Eh bien ! buvons à la santé de votre belle.

— Vidons nos verres en l'honneur de celle que vous aimez jusqu'à la haine....

— Soit ! Buvons à cette idole qui ne doit désormais exister pour moi qu'à l'état de souvenir... mais qui....

— Achevez....

— Qui....

— Qui absorbe tout son être....

— Et qui l'absorbera toujours, hélas!

— Mais si elle en aime un autre?

— J'aimerai son amant aussi, puisque j'aime ses chevaux, ses chiens, ses chats, ses oiseaux, tout ce qui la touche, tout ce qui l'environne, tout jusqu'à celui... que je devrais cependant abhorrer....

— Comment! il y a un *celui*...

— Heureusement!

— Heureusement? Pourquoi?

— Vous saurez cela plus tard.

— Je le sais dès à présent, dit le Docteur.

— Que savez-vous?

— Je sais qu'elle n'aime en notre cher frère Simon que son amour aveugle, que l'adoration qu'il lui a vouée; je suppose même qu'elle est peut-être disposée à en aimer un autre chez lequel elle aura trouvé moins d'amour, mais plus de dignité. Voilà, je crois toute votre histoire, mon pauvre ami, ou je me déclare aussi ignorant que vous êtes....

— Niais!

— Non, faible; et je sais encore que cette faiblesse, qui chez tout autre tournerait à la démence, s'est transformée chez vous en abnégation : c'est ce qui vous a sauvé; à l'heure qu'il est, vous n'aimez chez cette femme que votre propre amour.

— Mais alors, cher Docteur, les deux amants de-
nnent, selon vous, deux rivaux.

— Oui, en attendant qu'ils deviennent ennemis
rtels.

— Vos conjectures sont inutiles, mes amis, in-
rompt Sophos; vous lirez toute mon histoire, et
us jugerez alors avec connaissance de cause; ne
condamnez pas avant de m'avoir entendu, et sur-
ut ménagez vos expressions en parlant de *celle* qui
t l'arbitre souverain de ma vie et de mon âme!

— C'est juste : mais vous dites que nous lirons
tre histoire..., l'auriez-vous écrite, par hasard ?

— Non, mais je l'écrirai.

— Attendre encore?

— Cela ne sera pas long, je ne vous demande que
ux heures.

— Votre roman est donc bien court ?

— Mon récit sera complet : je n'ai à parler que
moi.

— Et d'*elle*?

— Je n'aurai rien à vous dire d'*elle*, puisqu'elle n'a
mais parlé.

— En ce cas, je m'incline...

— En ce cas, buvons à la santé de la belle Léda;
le parle du moins, celle-là!

— Buvons à la santé de toutes les demoiselles qui
t envie de se marier, réplique le Docteur.

— Alors, portons un toast à la belle Euphros

La jeune fille entre en ce moment et nous app des fruits. J'ajoute en grec :

— Buvons aussi à la santé de son père, que ı ennuyons depuis une heure, en parlant une la qu'il ne comprend pas.

Ce brave homme, qui en effet n'a rien com mais qui cependant a tout deviné, nous remer nous déclare qu'il est prêt à faire tout ce qu pendra de lui pour rendre le calme au frère Sir il nous dit combien il l'aime, combien il le digne d'un sort heureux et capable des plus gén sacrifices.

Nous changeons de conversation ; nous parlo nos voyages : notre hôte a parcouru toute la Tu d'Europe, il parle tous les dialectes des diffé peuples qui l'habitent ; il a de l'esprit naturel jugement droit et sain supplée à l'instruction q manque.

— Que pensez-vous des Albanais ? lui deman Docteur.

— Ils ne sont pas originaires du pays, co nous le sommes, mais notre origine est comn ils sont braves, sobres, ils aiment l'indépendan la liberté ; ils méprisent les Turcs et s'uniss nous pour les combattre. Ceux d'entre eux qu embrassé l'islamisme abjureront le Coran, au que la grande œuvre sera accomplie....

— Mais il me semble qu'ils vous ont fait la guerre dans le temps ?

— Sans doute, car ils ont l'humeur vagabonde et mercenaire ; mais c'est des Turcs surtout qu'ils sont les ennemis, ils les combattent encore maintenant. Ce peuple, s'il fraternise avec les Grecs, pourra devenir une grande nation ; s'il est abandonné à lui-même, il restera la terreur et le fléau de ses voisins.

— Et les Bulgares, qu'en dites-vous ?

— Voilà une race que n'a jamais quitté le regard de Dieu. Ils sont braves, bons, laborieux ; leur premier élan est terrible, mais ils manquent de constance : il y a en eux l'étoffe de bons soldats. Ils n'ont pas toujours habité le sol qu'ils occupent, mais ils ont laissé partout des traces de leur passage ; chaque monument bulgare est un jalon du christianisme.

— Mais ne peut-on leur attribuer des monuments antérieurs au christianisme même ?

— Ils avaient alors bien peu d'importance comme nation, ils étaient nos sujets.

— N'existe-t-il pas aussi des monuments albanais ?

— L'idiome des Albanais est proche parent de notre langue ; les Albanais eux-mêmes ont toujours fait partie de la grande famille grecque, à des titres divers.

— Quelle est votre opinion sur ces peuples nomades qui se sont établis en Grèce, qui parlent un latin corrompu et qui se font appeler Roumans ?

— L'histoire de notre pays nous apprend que d(
débris de colonies romaines ont apporté chez nous
langue latine, mais ces peuplades ne sont pas pl
italiennes que les Marseillais ne sont Grecs ; leur f
sion avec nous est complète.

— Et les Bosniens? et les Serbes?

— Ceux-là ont la même origine que les Bulgare
ils descendent également de la race slave, et ne d
fèrent entre eux que par les mœurs plus ou moi
belliqueuses. Chez les premiers, l'islamisme a semé
discorde, et la guerre intestine est continuelleme
entretenue par la politique ottomane, mais les chr
tiens ont toujours la supériorité du nombre ; qua
aux Serbes, vous savez aussi bien que moi quelle
leur position, et quels sont leurs rapports avec l
Turcs.

— Je sais qu'ils forment un État indépendant so
la suzeraineté du Grand Seigneur.

— Ce dernier joug sera secoué par ces braves p
pulations avant peu de temps....

— Comment cela pourra-t-il se faire?

— Cela s'accomplira par la force même des chose
je vous prédis que bientôt la garnison turque au
quitté Belgrade ; l'Europe civilisée n'aura plus
rougir en voyant, à cent lieues au delà des
mites de la domination turque, flotter encore l'
tendard du Croissant ; l'Autriche n'entendra pl
cinq fois par jour, le muezzin crier du haut d

minarets limitrophes : *Mohammed Ressoul Allah !*

— Mais les intérêts privés ?

— Les intérêts privés doivent se taire devant l'intérêt général, et si, ce que vous appelez l'*Équilibre européen* consiste à satisfaire l'égoïsme de quelques puissances européennes, il faut anathématiser cet équilibre.

— Comment se fait-il que vous raisonniez si bien sur toutes ces questions, vous qui semblez cependant si....

— Si ignorant ? voulez-vous dire. Hélas ! je n'ai jamais rien étudié ; j'ai appris seulement ma langue et un peu d'histoire, alors qu'Aïvali était encore une ville florissante ; mais je suis négociant, j'ai voyagé, je me suis trouvé en contact avec le monde, et je lis chaque jour les journaux grecs.

— Etes-vous allé jusqu'en France ?

— J'ai visité Marseille dans ma jeunesse ; j'ai parcouru la Méditerranée, la mer Noire, les deux rives du Danube ; il y a deux ans, j'étais à Vienne...

— Une charmante ville ? n'est-ce pas ?

— Sans doute ; mais elle m'aurait semblé plus charmante encore si les aubergistes écorchaient un peu moins leurs hôtes, si les marchands étaient moins voleurs et si la police s'occupait un peu moins des jupes des grisettes et un peu plus de la mauvaise foi des commerçants : l'étranger y est odieusement exploité ; je me rappelle avoir porté un jour trente

ducats chez un changeur ; celui-ci, après avoir lon
temps manié, examiné, soupesé mes pièces neu
et luisantes sans pouvoir en trouver moins de tren
finit par se résigner; il prit un bout de papier,
mon compte et me passa des billets de banque s
et gras ; il me retenait par chaque ducat six kreut
de plus que le change légal publié le jour même d
le *Fremden-Blatt*. Je voulus me plaindre, mai
dictateur souverain du cours monétaire me répo
avec hauteur : *C'est le taux auquel nous les pren*
et il me ferma le guichet au nez ! Deux et un dixi
pour cent ! On aurait pu se récrier à moins ; et pou
le changeur est, m'a-t-on dit, un des plus honnête
des moins malhonnêtes, à votre choix : jugez
autres ! Enfin, Vienne ne m'a pas plu ; les m
trueux Turcs qu'on voit à chaque pas, fumant
éternelle pipe et servant d'enseignes à tous les
serlig Kœniglig Tabak-Trafik suffiraient d'aille
me dégoûter d'une ville où les images et les st
des saints qui se trouvent sans cesse dans les
sur les places, devant le portail des églises, tie
compagnie aux figures grotesques des pachas
beys, des effendis et des agas !

J'ai appris, du reste, plus tard, que l'Au
possède ainsi trois cent mille effigies de Turcs
me suis dit plus d'une fois : Si toutes ces grote
figures étaient vivantes, malgré ses sympathies
le *Deuvlet d'Ali-Osman*, Vienne aurait bien vi

soin de l'intervention d'un autre Jean Sobiesky!

— Vous êtes trop sévère ; je n'oserai pas vous demander ce que vous pensez de Marseille.

— Marseille! c'est autre chose : personne ne m'y a volé ; le franc y vaut toujours vingt sous ; la police ne s'est point inquiétée de moi, seulement les Marseillais ne m'ont pas reconnu pour un compatriote; en me voyant coiffé d'un fez, partout où j'ai passé les gamins m'ont appelé *Turco! Turco!* et m'ont poursuivi d'épithètes dont j'ai assez deviné le sens pour m'en indigner. J'ai eu toutes les peines du monde à faire comprendre que je suis chrétien et Grec : mais alors je suis devenu *Barba-Janni* (l'oncle Jean) ; peu importait aux Marseillais que je m'appelasse Alexandre; j'étais Grec, je devais nécessairement me nommer Jean. Avec une dépense de six francs, j'ai porté remède à ces petites misères ; j'ai changé mon fez contre un chapeau de feutre ; et, depuis mon changement de coiffure, j'ai fait d'agréables connaissances, je me suis diverti avec mes nouveaux amis, je n'ai plus été *Barba-Janni* pour personne. J'avais trente ans alors ! et j'aime encore à me rappeler aujourd'hui les bonnes journées que j'ai passées à Marseille !...

De Galatzita à Olynthe et à Cassandrie. — Nous quittons notre hôte à regret et nous prenons le chemin de Cassandrie qui passe par les ruines d'Olynthe.

Nous nous dirigeons au sud, nous traversons vallée décrite plus haut, et nous montons par sentier sinueux jusqu'à un plateau du mont Disor d'où la vue s'étend au loin; nous sommes à une he et demie de Galatzita; nous avons sous les yeux panorama où se groupent le mont Olympe (au S.-O la ville de Platamôna, le golfe Thermaïque et montagnes Ossa et Pélion.

Après trois heures de marche, nous travers les deux hameaux de Panagia et d'Osmanli; au b d'une heure encore, nous rencontrons le village Brômossata, puis nous arrivons à Portaria, ham composé de soixante-dix maisons grecques. Enfin bout de six heures, le chemin, constamment bordé terres cultivées, arrive à Olynthe.

Olynthe. — Des ruines ! voilà tout ce qui reste cette grande ville, dont l'histoire a consacré la cé brité ; quelques maisons grecques se montrent çà là, entre les cinq petits mamelons sur lesquels ét assise autrefois l'Olynthe immortalisée par Dém thènes ; c'est le village d'Agios-Mamas, que trave un petit ruisseau. A chaque pas on trouve des m bres brisés et couverts d'inscriptions, mais rien d'i portant ni de précieux ; le bord de la mer n'est q trois quarts d'heure de distance et les amate d'antiquités ne manquent jamais.

L'aga propriétaire du village a fait construire tour presque tout entière en marbre ; les ruir

lui ont fourni des matériaux; c'est à la fois un manque de respect pour l'antiquité et une injure faite à la civilisation moderne; mais ce qui nous semble le comble du vandalisme, c'est que le propriétaire a fait placer, dans un lieu qu'on ne peut nommer, une dalle de marbre blanc, couverte de bas-reliefs remarquables et d'une inscription mutilée; l'ouverture qu'on a dû pratiquer sur la dalle pour l'approprier à son nouvel usage n'a laissé subsister que les lettres suivantes :

ΕΠΙΧΑΡΟΣ
ΠΑC ΧΟΥ
ΤΙΜ ΑΡΙ
ΧΑΙ[illegible]ΙΝ.

Le chemin se dirige au sud, et en cinq quarts d'heure arrive à l'isthme de Cassandrie (autrefois Pallène).

Cet isthme, que les anciens avaient fortifié avec tant de peine, a une largeur de six à sept cents mètres, il est traversé par un fossé à moitié comblé, sur les bords duquel on distingue encore des traces de fortifications. Un simple mur, haut de deux à quatre mètres et flanqué de tours, à une portée de fusil les unes des autres, servait de barrière entre la presqu'île et le reste de la Chalcidique. De nos jours ce mur ne pourrait résister à l'artillerie de campagne; cependant les insurgés grecs surent en tirer

parti en 1821 : quoique dix fois plus nombreux, les Turcs ne purent les en déloger.

Auprès de ce mur on trouve encore des vestiges de l'ancienne Potidée, qui plus tard a pris le nom de la femme de Philippe, et s'est appelée Cassandra.

Le chemin passe à travers une ouverture de la tranchée, que garde un petit détachement turc, et pénètre dans la presqu'île, bordé de chaque côté par les fermes des couvents de l'Athos.

Deux heures après avoir quitté l'isthme, le chemin arrive à Valta, village grec habité par quatre-vingts familles, égayé par de verdoyants jardins et arrosé par de limpides ruisseaux. C'est le chef-lieu de la Péninsule.

Nous nous y arrêtons deux heures : nous déjeunons à l'ombre des arbres, entourés d'une foule de femmes, qui viennent même du mont Orbélus travailler aux champs des moines. Une vingtaine de malades réclament les conseils du Docteur : des fruits, des gâteaux et des fleurs nous payent de ses consultations.

Calandra. — Une heure plus tard nous traversons, au sud, le village de Fourka, qu'habitent cinquante familles, et quatre heures après avoir quitté l'isthme, nous atteignons le village de Calandra, assis sur le versant nord-ouest d'une colline distante de la mer d'un quart d'heure seulement : on y trouve soixante familles grecques ; les maisons sont assez confortables et solidement bâties.

Presque toute la Péninsule de Cassandrie appartient aux communautés du mont Athos ; les habitants des douze villages cultivent les terres à moitié fruit.

Sithonie. — La péninsule de Sithonie ou de Torône est, en général, montagneuse et boisée, elle offre très-peu de terres à la culture, elle fournit des bois de construction, des bois de chauffage, du charbon ; elle produit du vin, des légumes (entre autres des melons renommés), et ses ports offrent des refuges assurés à la marine grecque.

La Chalcidique au point de vue militaire. — Ces trois péninsules de la Chalcidique, qui s'avancent dans la mer comme les doigts d'une même main, ont une grande importance militaire. L'Athos et la Cassandrie, fortifiés vers les isthmes, occupés par quelques compagnies, défendus par un certain nombre de pièces de canon, tiendraient tête à l'agression et pourraient servir de retraites sûres aux hôpitaux, aux magasins, au matériel, et enfin à une réserve de troupes, quand on est maître de la mer.

En général, la Chalcidique, bornée au nord par les montagnes Kission et Disoron, jusqu'à Salonique et à Stagère (Stavros), à l'est par le golfe Strymonique, au sud par la mer Egée, et à l'ouest par le golfe Thermaïque, forme une grande péninsule intéressante par sa valeur militaire, la fertilité de son sol, ses ports nombreux, les ressources qu'on y trouve, et enfin par sa population essentiellement grecque, dont les souf-

frances endurées pendant la révolution de 1821 n'ont pas modifié les mœurs guerrières. D'après les registres des autorités ecclésiastiques, la Chalcidique compte environ huit mille familles, sans parler des habitants de Salonique.

Les Turcs de la Chalcidique. — Il y a deux races de Turcs dans cette contrée : les habitants de la ville de Salonique et les yourouks des montagnes. Nous savons ce que valent les premiers comme soldats ; quant aux seconds, ce sont des brigands capables de toutes les cruautés, mais peu propres à lutter contre une armée. A peine pourrait-on réunir deux à trois mille combattants, bons tout au plus à ravager le pays, toutes les fois que la victoire a souri aux armes de Sa Hautesse : nous avons vu ce qu'ils savaient faire en 1821. En un mot, les Turcs de la Chalcidique sont absolument incapables de résister sérieusement aux Grecs : il a fallu un vizir comme Abdul-About-Pacha et son armée de trente mille musulmans pour avoir raison des Grecs révoltés, et cependant ces derniers étaient abandonnés de leurs frères de la Macédoine, ils manquaient de tout et ne trouvaient la force de lutter que dans leur courage personnel et leur dévouement à la plus noble des causes, celle de l'Indépendance nationale !

Un prêtre octogénaire et son arrière-petite-fille. — Nous sommes encore sur le territoire de la Cassandrie, et nous nous dirigeons vers l'isthme pour y prendre

le chemin de Salonique, lorsqu'un de nos cavasses, resté en arrière, arrive au grand galop de son cheval et nous crie de nous arrêter :

— Il y a là-bas un homme qui se meurt! on implore votre assistance, nous dit-il.

— Où cela? Et qui est-ce qui se meurt?

— Un *papaz*, accompagné de deux femmes. Nous revenons sur nos pas, et nous apercevons, en effet, un vieux prêtre aux cheveux blancs qui se débat convulsivement entre les bras de deux femmes : le pauvre vieillard vient d'être renversé par son cheval. Sa petite-fille et une autre jeune personne de douze à treize ans s'épuisent en vains efforts pour le rappeler à la vie.

— *Exochôtate!* crie la pauvre enfant qui pleure à chaudes larmes, venez à notre secours, venez, si vous aimez le *Christos* et la *Panagia !*

Le vieillard est évanoui, la chute lui a coupé la respiration; mais cinq minutes après, un miracle s'opère, et le Docteur prouve à la jeune fille qu'il aime le Christ et la Vierge : le bon prêtre a repris ses sens. Qui n'aimerait notre sainte religion plus ardemment qu'ailleurs, en parcourant ce pays où l'existence du peuple est un problème, où cependant la foi chrétienne est toujours ferme et constante! Et pourtant......

O Dieu! la Grèce libre, en ses jours glorieux,
N'adorait pas encor ta parole éternelle;
Chrétienne, elle est aux fers, elle invoque les cieux.

Dieu vivant, seul vrai Dieu, feras-tu moins pour elle
Que Jupiter et ses faux dieux?

Nous nous asseyons au pied d'un arbre, et l'intimité la plus cordiale s'établit bientôt entre nous. Le vieillard dort tranquillement : les deux femmes nous offrent des biscuits, du fromage et une bouteille de vin généreux.

— Ce vénérable prêtre est-il votre parent? demande le Docteur à la jeune femme qui nous presse de manger et de boire.

— C'est le père de mon père, c'est mon *pappos*.

— Et cette belle enfant est sans doute votre sœur?

— Non, c'est ma fille puînée, répond la mère avec un double orgueil.

La jeune fille sourit et ajoute d'un air de satisfaction :

— Vous le voyez, maman, ce ne sont pas seulement les braves gens de ce pays qui me prennent pour votre sœur; voilà des seigneurs, des savants qui s'y trompent aussi. Est-ce que je ne serais pas votre sœur, par hasard?

— Quelle âge avez-vous, mademoiselle?

— Treize ans accomplis.

La jeune fille s'est assise sans façon auprès du Docteur, elle l'interroge d'abord sur son pays, sur sa famille, sur ses enfants; puis, tout à coup, sans préambule, elle lui demande :

— Y a-t-il des Turcs en France?

— Sans doute.

— Sont-ils aussi méchants dans votre pays que dans le nôtre ?

— Non, nous sommes les maîtres, ils ne sont, eux, que les *raïas*.

— Vous devez être bien heureux !... Que n'es-tu Française, maman, je ne serais pas esclave, moi !...

— Patience, ma fille, tu es jeune encore ; tu seras libre un jour, et alors tu ne regretteras plus d'être née Grecque.

— Mais il y a un siècle que tu me promets cela, et les Turcs nous tyrannisent toujours en attendant. Te souviens-tu de ce que nous avons souffert à Verria, et des mauvais traitements que te firent subir les agas du village, la nuit où ils ont assassiné mon père ?

— Allons ! bavarde, tais-toi.

— Mais dites-moi, je vous en supplie, *Exochôtate*, est-ce qu'en France vous traitez les raïas comme on les traite ici ? Les faites-vous travailler de force ? les battez-vous ? leur enlevez-vous tout ce qui leur appartient ? les tuez-vous lorsque cela vous plaît ?

— Nous faisons plus encore : nous leur arrachons leurs enfants pour en faire nos esclaves...

— Ah ! maman, vois-tu, on les traite comme ils le méritent ces misérables ! Si je pouvais seulement, moi, frapper au visage cette misérable femme turque qui me battait toutes les fois qu'elle allait faire son *namaz* (sa prière) !

Le vieillard qui ne dort plus a entendu ces dern
res paroles ; il se lève, et nous prie de ne point fa
attention à ce que dit cette malheureuse enfant q
ne rêve que vengeance depuis qu'elle a vu assassir
son père sous ses yeux ; puis il s'adresse à la jeu
fille et lui dit :

— Ces messieurs se moquent de toi, petite sott
en France, comme dans tous les pays chrétiens,
traite le prochain comme on voudrait être traité s
même ; l'islamisme seul commande les crimes d
tu as été le témoin et dont tu es encore la victime
Et vous, messieurs, pardonnez à l'indignation de ce
pauvre créature ; elle a vu son père égorgé dans
propre maison, sa mère traînée par les cheveux ; el
même, à l'âge de sept ans, elle a été jetée dans
harem, elle a subi des tortures de tous genres p
changer de religion. Pardonnez-lui sa simplicité et
franchise : si vous n'êtes pas les amis de nos tyra
vous excuserez, en le comprenant, chez une Grecq
de treize ans, ce désir de vengeance....

— Nous ne sommes pas les amis des Turcs, se h
de dire Sophos ; mon ami et moi nous sommes Gre
le Docteur est Français et il compâtit à notre de
née. Comme citoyen grec, je vous engage à ne po
blâmer, à ne point étouffer la haine que les enfa
ont vouée à nos tyrans : les vertus évangéliques
pourront être mises en pratique que lorsque les Tu
auront quitté l'Europe. L'avenir est à nous, il n

permettra plus tard d'observer religieusement les commandements de Notre-Seigneur Jésus.

Le prêtre regarde fixement le Docteur et semble l'interroger : celui-ci prend la parole :

— Mon dévouement à votre cause est sincère, mon père. L'histoire de votre nation a charmé ma jeunesse ; l'héroïque régénération de la Grèce a passionné mon cœur, et votre cause me semble sacrée depuis que j'ai vu de près vos malheurs.

Le vieillard se recueille un instant, demande à boire, puis, avec des larmes dans les yeux et dans la voix, il s'écrie :

— Que la bénédiction de Jésus soit avec vous et avec tous ceux qui compatissent aux maux des Grecs! (Il ôte son bonnet, lève les mains vers le ciel et continue d'une voix éclatante :) Dieu de bonté ! Dieu de justice! vengeur des martyrs! exauce la prière du plus humble de tes serviteurs, daigne bénir ceux qui s'intéressent à tes enfants!

La jeune fille sanglote et saisit la main du Docteur qu'elle porte à ses lèvres :

— Seigneurs! seigneurs Français! sauvez-nous! arrachez-nous à la cruauté des Turcs qui torturent jusqu'à notre sommeil et qui remplissent nos songes d'horribles fantômes! Chaque nuit je me réveille épouvantée, mon père m'apparaît sanglant, renversé sur le sol ; deux Turcs appuient leurs genoux sur sa poitrine et enfoncent leurs poignards dans sa gorge!

J'entends les derniers râlements de son agonie, je vois notre sang qui a rougi les dalles du foyer... je vois rouge... Tenez! les Turcs sont là-bas... ils arrivent... ils me menacent encore... sauvez-moi!

— Rassurez-vous, mon enfant: ce sont nos gens. Calmez-vous et adressez-vous avec confiance à ce Dieu que vous savez si bien aimer! vos malheurs auront un terme, et ce terme n'est pas éloigné; croyez-en la parole d'un homme qui vous parle en ce moment comme un père.

— Je vous crois, je vous crois, car il faut toujours croire au bonheur que l'on nous promet; mais, dites-moi, comment pouvez-vous vous confier à des Turcs, et les appeler *vos gens?* Ne craignez-vous pas qu'ils vous égorgent pendant votre sommeil, qu'ils vous enlèvent vos enfants et vos femmes? Regardez, regardez comme il fixe ses yeux sur moi, celui-là! Il a du sang dans les yeux! il a du sang sur les mains! du sang chrétien!

— Allons! vous vous effrayez à tort, ma petite amie; vous êtes une poltronne.

— Poltronne, moi! Ah! si j'étais un garçon....

En disant ces mots, l'œil de la jeune fille étincelle et brille d'une ardeur que nous n'avons trouvée jusqu'alors que sur le visage des soldats de la liberté!

— Vous ne savez pas, vous autres Européens, ajoute la mère, tout ce que nous avons à souffrir; vous ignorez peut-être que le sol où nous sommes

assis en ce moment est encore humide du sang de nos frères. Interrogez le grand-père : qu'il vous raconte les horreurs dont la Cassandrie a été le théâtre et dont lui-même fut le témoin !

Nous prions avec instance le vieillard de nous faire ce récit : malgré toute sa circonspection, il se décide à nous satisfaire. En ce moment notre cavasse Ismaël vient nous demander si nous voulons accepter une tasse de café; le prêtre le fait asseoir à ses côtés et commence en ces termes :

« Ce que je vais vous raconter, dit-il, n'est un secret pour personne; ce sont des faits que les Turcs et les Grecs connaissent également bien, mais que l'histoire ne peut reproduire dans toute leur horrible vérité... Je vais donc parler devant cet aga; si je me trompe, il corrigera mes erreurs; si j'altère la vérité, il pourra me démentir.

Horrible sort de la Cassandrie en 1821. — « A la première étincelle de la révolution dans la Macédoine, qui s'alluma à Polyéron (village de la Chalcidique, peu éloigné d'ici), le préfet de Salonique, Yousouph-bey fit appeler l'évêque de Kytros, ainsi que les notables de la province, Balanos, Ménéxès, Kydoniaty, etc., qu'il gardait en otages à Salonique. Les Juifs de cette dernière ville prirent les armes, s'unirent aux Turcs et les aidèrent, avec leur lâcheté habituelle, dans leur œuvre d'extermination. Ils se réservèrent le rôle de boureaux et d'incen-

diaires! On sonna le tocsin dans toute la Macédoine, le *Djihad* fut proclamé, et les Grecs, révoltés ou non, n'eurent qu'à choisir entre la défense à main armée et la mort ignominieuse, sans combat!

« Baïram-Pacha, prêt à marcher contre la Morée révoltée, dirigea ses bandes turques et juives contre les rebelles de la Chalcidique, qui avaient chassé tous les Turcs du pays, renfermés dans les murs de Salonique. Après avoir vaillamment lutté, Emmanuel-Papas et les autres chefs durent céder au nombre et se retirer sur les montagnes : ils se retranchèrent dans la péninsule de Cassandrie, au nombre de deux mille sept cents, avec un contingent de quatre cents combattants venus de l'Olympe. C'est là qu'ils attendirent Baïram-Pacha, et, malgré leur infériorité numérique, ils obligèrent quatre fois les Turcs à se retirer, décimés et couverts de honte. »

— Je vous ferai remarquer une chose, interrompit Ismaël : c'est qu'au nombre des tués, des blessés et des prisonniers, jamais il ne s'est trouvé un juif!

— Cela est vrai, répond le prêtre ; les juifs ne s'exposaient pas.....

— Alors pourquoi dire qu'ils prêtaient main-forte aux Turcs?

— Comment! dit le Docteur, comment, Ismaël! vous n'avez que cela à dire en faveur de vos coreligionnaires?

— Mais, effendum, c'est une horrible chose que d'être réduits à réclamer l'assistance de ces gens-là! On m'a dit que chez vous, en Europe, il y a des Juifs estimables et distingués, mais il n'en est pas de même ici ; nos Juifs sont des êtres méprisables sous tous les rapports, et surtout ridicules comme soldats. Réunissez une centaine de ces êtres-là, donnez-leur des armes, je fondrai sur eux le sabre à la main, et si je ne les disperse pas, comme le vent du nord dissémine les feuilles sèches, je consens à ce qu'on me coupe la tête pour me la mettre ...... entre les deux jambes! Savez-vous ce qu'ils ont fait du temps du sultan Hamid? Le padischah, pour leur arracher une grosse contribution pécuniaire, les soumit au recrutement forcé : il en réunit dix mille, les fit armer, et donna l'ordre de les envoyer à la frontière : le jour où il les passa en revue, avant leur départ, ils tombèrent tous à genoux et supplièrent Sa Hautesse de leur accorder une bonne escorte de gendarmes, pour passer le défilé Sarpe-Keupru qu'on disait fréquenté par les brigands. Ne riez pas! c'est de l'histoire!

Le prêtre continue :

« Les Turcs et les Juifs se dirigèrent ensemble sur les villages de Basilika et de Galatzita; ils brûlèrent les maisons, et mirent à mort toutes les créatures vivantes, à l'exception de quelques femmes et enfants, qu'ils emmenèrent avec eux.

« Le temps s'écoulait cependant, les munitions étaient épuisées, les maladies décimaient les braves de la Cassandrie ; à peine restait-il six cents combattants, lorsque Abdul-About-Pacha vint prendre le commandement des *fidèles* musulmans et des *infidèles* juifs, contre les *infidèles* chrétiens.

« Le bourreau signala son arrivée à Salonique par une proclamation où il vantait la clémence de son maître et promettait le pardon aux révoltés, tout en appelant aux armes les mahométans de quinze à soixante ans. Cela fait, le 30 octobre 1821, à la tête d'une vingtaine de mille hommes, il marcha sur la Cassandrie, franchit la frontière, à peine gardée par deux ou trois cents Grecs, et entra dans la péninsule sans coup férir. Ceux qui combattirent furent tués, tous ceux qui cherchèrent le salut dans la fuite furent atteints et massacrés par la cavalerie turque. Il existait alors dans la Chalcidique dix mille vieillards, femmes, enfants, infirmes et malades qui étaient venus y chercher un asile. Personne n'échappa au glaive des musulmans ou à l'incendie allumé par les Juifs ! Tous furent mutilés, écorchés, brûlés ou empalés ! Il n'échappa qu'un petit nombre d'enfants et de jolies filles, que des gens *charitables* arrachèrent à la rage des Juifs, pour en peupler les harems !

« On ne peut se faire une idée des massacres, des incendies et du pillage ; aujourd'hui même, certaines

maisons juives de Salonique sont encore remplies du butin volé dans la Cassandrie.

« J'étais alors curé de Valta ; je me cachai sous les combles de l'église; et là, pendant trois jours, je pus contempler les horreurs qui se passaient sous mes yeux ! L'église fut pillée, le sanctuaire souillé; le village était en flammes, le temple du Seigneur servait de quartier général et de repaire aux musulmans comme aux Israélites. Ils y mangeaient, buvaient, dansaient, chantaient et s'y partageaient les dépouilles de leurs victimes ! Faut-il vous dire que j'ai vu s'y accomplir des actes d'une brutalité plus odieuse encore : j'ai entendu les plaintes et les pleurs des enfants tombés entre leurs cruelles mains; j'ai entendu ces petites créatures maudire, dans leur désespoir, le ciel et le Créateur.... Les cadavres encombraient les rues du village ; sous les pieds des chrétiens cloués aux murs et aux arbres, s'allumaient des bûchers improvisés ; les femmes n'étaient point épargnées ; j'ai vu les bourreaux arracher les enfants au sein de leurs mères, pour les lancer en l'air ou leur broyer la tête sur les pavés ! Fatigués à force de tuer, nos vainqueurs pensèrent enfin à se retirer, mais ils ne pouvaient laisser une église chrétienne debout au milieu des ruines et des cadavres, ils y mirent le feu avant de partir : je fus forcé de quitter ma retraite. A peine avais-je touché du pied le sol ensanglanté, que je fus arrêté par le corps d'une petite fille de neuf

à dix ans ; des plaintes inarticulées sortaient
ment de sa bouche, elle portait convulsivem
main tantôt à sa poitrine, où je vis une larg
béante, tantôt sur les autres parties de son
meurtri. Les barbares l'avaient poignardée,
avoir assouvi sur elle leur brutalité; je conn
cette pauvre fille, je la pris dans mes bras, et,
avec elle de l'église embrasée, j'allai cherc
autre asile. Je pus arriver jusqu'au rivage de
en la portant sur mes épaules ; mais, tout à
une troupe de maraudeurs débusqua à l'impr
les balles sifflèrent à mes oreilles, et, au mom
je levais les mains au ciel, après avoir déposé
sable mon douloureux fardeau, je me sentis fr
la poitrine ; mon sang coula et je tombai à dem
sur le sol. Les Turcs crurent m'avoir tué ; i
fouillèrent, et ne trouvant sur moi qu'une petit
d'argent, ils la prirent, la foulèrent aux pieds,
dèrent d'une immonde salive, tandis que l'un
frappait encore mon cadavre (il le croyait, du
de coups de *yatagan*. L'enfant était presque
ils la soulevèrent et reconnurent bientôt de
odieuses violences elle avait été la victime : je
tendis rire et plaisanter ; puis, j'ai vu l'un
monstres emporter dans ses bras la petite fille
mée et disparaître avec elle derrière un bu

. . . .

Je ne sais combien de temps je restai sans co

sance ; quand je revins à moi, la plage était déserte, les Turcs s'étaient éloignés ; j'avais trois balles dans le corps, les épaules et la poitrine labourées à coups de yatagan ; cependant, je fis un suprême effort et je me traînai jusqu'à l'endroit où j'avais vu transporter la malheureuse enfant. Cette fois elle était bien morte : peut-être le Seigneur, dans sa bonté, avait-il permis qu'elle expirât avant de subir un dernier outrage !

« Dans la nuit, une barque de Scopélo passa près du rivage, recueillant tout ce qui avait échappé à la fureur musulmane ; j'y fus transporté par les matelots, et je fus ainsi sauvé par miracle avec une douzaine de mes compatriotes blessés comme moi. »

— Eh bien ! qu'en dites-vous, Ismael ? demande le Docteur à notre cavasse.

— Que voulez-vous, effendum ? ce sont les conséquences de la guerre ; croyez bien cependant que les Juifs font plus de mal par où ils passent que tous les autres ensemble.

— Mais les Juifs sont vos alliés ?

— Nos alliés ! non pas, effendum : les Juifs ne sont que des corbeaux habitués à suivre les armées : quand le combat est terminé, nous les laissons s'acharner sur les cadavres.

— Voyez-vous, Exochôtate, dit la jeune fille, voyez-vous maintenant ce que sont les Turcs et les Juifs ? N'est-ce pas que mon grand-père a raison ? Oh !

certes, s'il existait dans votre pays de sembla
créatures, vous les auriez bien vite anéanties !

— Patience ! ma chère enfant, répond le Doc
ému, patience pour quelque temps encore, bi
les Turcs seront chez vous aussi peu nombreux
dans notre pays. L'époque prédite est arrivé
vont partir ou devenir vos égaux sous la domin
chrétienne.

En disant ces mots, le Docteur dépose un b
paternel sur le front de la jeune Grecque, qu
baise la main avec une effusion impossible à déc

Des loups et des chacals les bandes affamées
Descendent, en hurlant, la nuit, vers les hameaux;
Mais les Juifs marchent, eux, derrière les armées'
Après les soldats les bourreaux!

Les Juifs! Qui nous dira les noms de leurs victimes
Quand l'ardeur du massacre a pu les enflammer,
Vouloir énumérer leurs forfaits et leurs crimes,
Autant vaudrait compter les sables de la mer!

Ils ne respectent rien : les enfants et les femmes,
Les vierges, les vieillards sont frappés tour à tour!
Les toits hospitaliers, ils les livrent aux flammes,
Et les cadavres nus aux serres du vautour!

Mais pourquoi rappeler le deuil de la patrie?
L'Europe a, comme nous, autrefois assisté
Au martyre odieux dont notre Cassandrie
Vaincue a vu souiller son sol ensanglanté.

Si du sang généreux la semence est féconde,
Dieu juste donnera des vengeurs aux martyrs!
Le croissant détesté disparaîtra du monde,
Justice sera faite aux *raïas*, aux *kiafirs!*

Un jour viendra bientôt; qui sait? demain peut-être
(Du Seigneur nul ne peut pénétrer les desseins),
Où l'esclave, à la fin, terrassera son maître
Et punira les assassins!

Qu'il arrive ce jour!... là bas, au Pentélique,
Thémistocle, Cimon, les éternels héros,
Et de nos grands aïeux l'ombre patriotique
Tressailleront de joie au fond de leurs tombeaux!

De Cassandrie à Salonique. — Nous sortons de la malheureuse Cassandrie, nous quittons l'isthme, et nous prenons le chemin de Salonique qui se dirige au nord-est et traverse des terres incultes où l'on rencontre à chaque pas des habitations dépendant de la communauté du mont Athos.

En trois heures, de l'isthme nous arrivons aux abbayes de Saint-Denis et de Zôgraphou : le chemin suit le littoral, laisse de côté le hameau de Sophoulari (30 maisons grecques); deux heures plus tard, il traverse le village de Carya, coupé par un ravin rocailleux et habité par trente familles grecques.

Je demande à une femme qui lave du linge au bord du ruisseau, le nom de ce village :

— Carya, me répond-elle.

— Cardia ? demande le Docteur qui a mal entendu.

— Non, non, Carya ; il n'y a point de Cardia ici (καρδιά, cœur); s'il y en a, il s'envole bien vite quand on ne l'écrase pas !

L'épicier voisin, que nous interrogeons sur cette autre Nausicaa, nous répond qu'elle appartient à une excellente famille de Serras, qu'elle a épousé par amour un laboureur caryote, et qu'elle est horriblement maltraitée.

Nous atteignons bientôt l'abbaye de Saint-Paul, où l'on nous offre généreusement du pain sec : ce déjeuner me semble un peu trop frugal, et je fais entendre au père gardien qu'il est peu charitable d'offrir une si maigre hospitalité à un vieux militaire, quand on a à sa disposition des œufs, des poules, du beurre et du vin. Le bon moine me sert de marmiton, et nous déjeunons très-bien. Nous rencontrons une troupe de moissonneurs, venus de l'Orbélus : il est vraiment pénible de voir ces pauvres gens faire six jours de route pour aller avec leurs femmes et leurs enfants chercher du pain jusqu'en Chalcidique. Les fièvres déciment ces pauvres montagnards, dès qu'ils descendent dans la plaine, et les Turcs ne se gênent pas pour outrager leurs femmes et leurs filles. Pour donner aux lecteurs une idée de la misère à laquelle sont réduits ces derniers défenseurs de la liberté, qui ont quitté la plaine pour fuir le joug odieux des ma

hométans, je veux rapprocher ici le travail qu'ils viennent faire et le salaire qu'ils reçoivent.

On appelle dans ces parages ζευγάρι, c'est-à-dire *terre pour une paire de bœufs*, une étendue de cent arpents ou stremmes ; chaque stremme est un carré dont le côté se mesure par quarante enjambées d'un homme qui aurait les mains liées derrière le dos ; c'est une longueur d'à peu près quarante mètres. Le stremme a donc une superficie de 1,600 mètres carrés, et le *zeugari* se compose de 160,000 mètres ou de 16 hectares.

Quatre individus font la moisson sur un zeugari, dans l'espace de quarante à cinquante jours : ce travail se paye quatre cents piastres turques, soit quatre-vingts francs à peu près. Le propriétaire nourrit les moissonneurs ; il se trouve ainsi que chaque ouvrier gagne pour toute la saison vingt francs, qu'il dépense bien pour venir et s'en retourner. Il est vrai qu'il a mangé !!!

Nous cheminons au pied du mont Disoron, par une route inégale et raboteuse. Nous traversons les villages de Sedès et de Capidjidès : onze heures après avoir quitté l'isthme de la Cassandrie, nous arrivons à Salonique.

Cette dernière partie de la Chalcidique se nomme Caloméria.

Un de nos cavasses, que nous avons dépêché en avant, a tout fait préparer ; notre hôtesse est prête à

nous recevoir, et nous nous reposons cinq jours avant de nous remettre en route pour visiter le nord et l'ouest de la Macédoine. Pendant ce laps de temps nous revoyons nos connaissances, nous recevons des visites, nous parcourons incessamment la ville, et nous assistons quelquefois aux amusements *innocents* des Turcs.

Le Docteur est avide de fréquenter les Turcs et les Juifs : nous avons fait la connaissance d'un employ homme assez poli (pour un Turc) et déiste ; c'est son moindre défaut, à ce que prétend Sophos. Il moque de toutes les religions, il ne croit pas à l'autre vie et place le paradis de Mahomet dans l'heureuse Constantinople où toutes les jouissances sont accessibles à chacun, pourvu qu'on ait de l'argent :

— Avec de l'argent, dit-il, tout est possible dans le monde. Tout s'achète : la conscience, l'honneur, la vertu, tout jusqu'à l'âme !

— C'est aller trop loin, dit le Docteur ; il n'y a pas de règle sans exception.

— Ce sont précisément les exceptions qui font la règle : tout est relatif ; pour les exceptions il y a l'argent exceptionnel. N'allez pas me contredire, monsieur, j'ai dévoré deux fortunes, j'ai dépensé des millions, je suis une preuve vivante de ce que j'avance.

— Cette règle peut exister ici ; mais chez n

c'est différent ; c'est le mal qui est l'exception.

— Alors les exceptions doivent être nombreuses, puisque nous trouvons parmi les chrétiens des imitateurs, des soutiens et des séides. Les usuriers, les entremetteurs, les espions, les mercenaires, les jongleurs, les comédiens, jusqu'aux saltimbanques qui vendent leurs filles vingt mille livres sterling au sultan (comme cela est arrivé récemment à Constantinople), tous ces gens-là ne sont-ils pas, pour la plupart, des chrétiens ? N'est-ce pas aux chrétiens encore que nous devons tous les raffinements du luxe et des jouissances, nous, les barbares, les ignorants, les brutes ? Ne vous formalisez pas de ce que je dis, monsieur ; à chacun sa part : nous sommes barbares en tout ; vous avez atteint les dernières limites de la civilisation.

— Me formaliser ! Pourquoi cela ? J'ai pitié de vous et de tous ceux qui ont une semblable manière de voir. Je ne croyais pas rencontrer jamais un Turc qui formulât si franchement son opinion. Vous m'avez dit ce que vous pensez, j'en prends note et je me réserve de le répéter toutes les fois que j'en trouverai l'occasion.

— Ne vous gênez pas, effendum ! Parlez, écrivez même des volumes, si cela vous plaît ; vous trouverez chez vous bien des gens prêts à vous répondre.... Oh ! l'argent, l'argent ! ce métal que j'ai trop méprisé, c'est lui qui m'exile à Salonique !

— Vous êtes vraiment bien à plaindre si vo
comptez que sur la défense de méchants barbou
de papier.

— Nous comptons aussi sur vos dissenti
politiques, sur vos haines religieuses : ces au
res, grâce auxquels nous nous sommes établis
sol, nous aident encore à y rester. Plus d'u
encore vous verserez votre sang pour nous...
est grand, et Mahomet est son prophète aus
que Jésus est son fils !

Que répondre à d'aussi ridicules sophism
vaut mieux couper court... Mais est-il le se
pense ainsi ? Hélas, non ! notre interlocuteur
mulé l'idée qu'ont des chrétiens tous les ba
qui ne diffèrent entre eux que par les appare
le vernis qu'ils empruntent à la civilisatio
mieux tromper les *Firings boudallas* (les Fran
bécîles). Les pachas qui portent des gants jaun
aussi cruels, aussi barbares que les dernie
hammals (portefaix).

Et ce sont pourtant ces gens-là qu'on défe
jourd'hui ! C'est là l'islamisme que l'on prône e
vante !

Les défenseurs salariés des Turcs. — Qui
pu jamais croire qu'au dix-neuvième siècle on
publier en Europe des brochures comme celle
lit aujourd'hui ? De soi-disant chrétiens qui pr
pour devise : *Juger c'est comparer*, vont rech

les vieux péchés des chrétiens, fouillent les annales de l'ignorance et du fanatisme pour opposer les fautes et les crimes du passé aux atrocités commises par les Turcs ; ils veulent justifier Mahomet et les mahométans ; enfin, puisque nous appelons les choses par leur nom, ils semblent se déclarer les ennemis de tout ce qui n'est pas musulman.

Malgré la répugnance que nous éprouvons à parler de ces publications, nous devons cependant relever quelques assertions qui, loin de témoigner en faveur des Turcs, prouvent victorieusement, à notre avis, combien leur cause est mauvaise et difficile à soutenir devant le tribunal de l'opinion.

Voici les bases de leur plaidoyer :

« 1° Les Turcs, Mongols ou Tartares, barbares ou non barbares, ont fait moins de mal à l'humanité que les chrétiens de l'Occident ;

« 2° Les Turcs ont été de grands conquérants : ils ont des droits acquis au respect et à l'estime des nations européennes ;

« 3° Les Turcs, tels qu'ils sont, ont su depuis quatre siècles se maintenir en Europe ; ils ont leur place marquée parmi les autres peuples ;

« 4° Au seizième siècle, les Turcs ont été les alliés du roi de France François Ier ; ils doivent donc être soutenus par les Français, même contre tout le reste de la chrétienté ;

« 5° Les Turcs, en maintenant sous leur joug les

chrétiens schismatiques de l'Orient, rendent un s
vice signalé au catholicisme; à ce titre, leur prése
est utile en Europe.

« 6° Les Turcs, en mettant fin à l'empire d'Ori
ont fait émigrer les arts, les sciences et les let
vers l'Occident : l'Europe doit leur en être rec
naissante;

« 7° Les chrétiens ne sont pas irréprochab
même aujourd'hui; ils n'ont pas le droit de cens
les Turcs; pour condamner justement le coupabl
faut que le juge prêche d'exemple;

« 8° Le pape Alexandre VI (Borgia) a fait empoi
ner Zizim, fils de Mahomet II et frère de Baja
un Turc n'en eût point fait autant;

« 9° M. Méry, historiographe du Bas-Empire
firme que Mahomet II fut un souverain incompara
s'il eût régné de nos jours, on saluerait en lu
conquérant et le législateur : les Turcs doivent d
rester en Europe;

« 10° Le maréchal Saint-Arnault a dit au su
Abdul-Medjid : *La France et l'Angleterre vous sa
ront!* c'était lui dire : les Turcs doivent reste
Europe:

« 11° Le Bas-Empire est célèbre en crimes, en
sassinats, en forfaits de tout genre; la domina
ottomane est moins coupable et moins odieuse
Turcs doivent donc rester en Europe;

« 12° Les différentes communions se sont tou

tour anathématisées ; le schisme grec prospère et grandit selon la parole du Christ : *Toute mauvaise herbe fructifie ;* à plus forte raison les Turcs doivent prospérer et grandir en Europe ;

« 13° Si la religion de Mahomet a fait de nombreux emprunts, il en est de même pour celle de Jésus. Les successeurs de saint Pierre se sont arrogé le premier des titres de César : *Pontifex maximus*, et ont endossé la tunique des maîtres du monde ; les cardinaux ont pris le costume des flamines de Jupiter ; les anciens curions se sont transformés en curés ; les vestales en religieuses ; les cierges remplacent les *tædæ ;* la madone du coin de rue, l'image des dieux lares.... En présence de semblables usurpations, on doit de l'indulgence aux *péchés mignons* des musulmans et le Coran a sa place à côté de l'Évangile et de la Bible ;

« 14° La France a des sujets mahométans ; les Turcs doivent donc rester en Europe ;

« 15° Les païens avaient mis un croissant au front de la déesse qui présidait aux expiations ; c'est à l'ombre du croissant que les Osmanlis ont offert une sanglante hécatombe pour racheter les crimes de la sœur indigne de Rome...... Les Turcs doivent donc rester en Europe !

« 16° Les papes ont prêché, dans la chrétienté, la croisade contre les mahométans ; les Turcs, à leur tour, déclarent *el-Djihad* (la guerre sainte) aux

guiavours, à tout ce qui n'est pas maho

« 17° MM. Saint-Marc-Girardin, Villemain cayrac de Lauture, Lenormand, vingt autres é respectables et respectés, les journaux de l' entière blasphèment lorsqu'ils stigmatisent l barie des Osmanlis !

« En résumé :

« 18° Les Turcs doivent rester en Europ comme apologie de leurs prétentions, l'histo peuples fournit mille documents :

« En France : la Saint-Barthélemy, le Pa Cerfs et les massacres de la Révolution ;

« En Espagne : l'inquisition, les tortures diens, la guerre civile, etc.

« En Italie : l'ère des Borgia, le conseil d le brigandage et la tyrannie des Autrichiens, gnes du royaume de Naples ;

« En Allemagne : les guerres de religion, les de filles nubiles que dotait Frédéric le Grand,

« En Angleterre : Henri VIII et ses déborde Marie Stuart et Charles Ier sur l'échafaud ; la ty financière dans les Indes ; la corruption dir système par Robert Walpole ; les persécution gées contre l'Irlande catholique, etc. ;

« En Russie : l'exil et la Sibérie, l'immoral hauts fonctionnaires, les empereurs assassin condition déplorable des serfs, etc. ;

« En Suède, le catholicisme aussi maltraité qu'en Turquie au dix-neuvième siècle ;

« En Amérique, la traite des noirs, les hommes de couleur mis au ban de la société, la banqueroute en honneur, le règne de la force et du revolver, la loi de Lynch, et les luttes fratricides du Mexique. »

Tels sont en résumé les arguments des défenseurs de la cause turque : tout ce qu'invoquent les livres, les brochures et les diatribes des journaux salariés ne sont que la reproduction ou la variante des lignes que nous venons de transcrire, et la conclusion est toujours celle-ci : « Le Dieu des chrétiens, qui, dans ses desseins impénétrables, a livré le monde aux discussions (*tradidit mundum disputationibus*) est assez fort pour combattre et pour prendre en main la cause des fils de Mahomet, puisqu'il les destine à mettre un terme aux querelles des nations chrétiennes. »

Il ne serait pas étonnant qu'un de ces jours on en vînt à reprocher aux Européens leur marche progressive, et qu'on vît dans la civilisation une atteinte aux lois de la nature, une négation de la providence. A ce point de vue, c'est Sophos qui le dit, les Turcs sont dignes des éloges de leurs défenseurs que notre Turc se plaît à compter avec orgueil.

Jugez maintenant la cause de la Turquie ; jugez, elle le demande elle-même ; mais n'oubliez pas qu'elle veut des juges infaillibles, irréprochables, parfaits ! ἀναμαρτήτους !

Or, comme l'Europe et toute la chrét
reconnaissent cette triple qualité qu'à Notre-
Jésus-Christ, il faut remettre le prononcé
gement à la sagesse divine. Quant à la
d'Orient qui ne relève d'aucun tribunal, ell
mise à la force des circonstances; elle se
d'elle-même si on ne se hâte de trancher
gordien.

Répondre aux sophismes des turcolât
blasphémer! Cependant, comme leur princip
de défense est le dénigrement systématiqu
tions chrétiennes, il faut rétablir certains
toriques; car, en les laissant altérer, on dé
vérité et l'on fournit des armes à la mau

Le grand cheval de bataille des amis
fenseurs du mahométisme contre les chrét
rient et surtout contre les Grecs, c'est qu
ont la même religion que les Russes.

Ils s'appuient sur de vieilles traditions
faits sans portée, pour inspirer des soupço
rope et pour aiguillonner l'amour-propre
nalités.

Faute de mieux, ils empruntent à l'hi
paroles dictées par les circonstances, ils
dans la bouche des conquérants l'express
haine et d'une colère momentanée; ils e
axiomes qui servent de texte à leurs diatrib
borent des signaux de détresse, ils sonnent

ils prêchent la croisade en apparence contre la Russie, mais réellement contre le petit royaume de Grèce et contre la grande nation grecque.

La Russie ! mais quelle est donc son influence sur les Grecs de nos jours ? la Russie, pendant tout le temps que les autres puissances européennes ont ignoré ou laissé dans l'oubli l'existence des chrétiens d'Orient, n'a fait que protéger ces mêmes chrétiens ; elle a traité la Grèce comme un enfant devenu homme traite ses vieux précepteurs accablés par l'âge et la misère ; elle a tendu la main aux faibles, aux pauvres, aux déshérités.

Voilà le rôle de la Russie envers la Grèce, tandis que l'Europe civilisée n'y voyait qu'un monceau de ruines propres tout au plus à enrichir les musées de l'Occident en général, et de Londres en particulier. Sait-on ce que témoigne le nom de lord Elgin gravé de sa propre main sur la tour de l'horloge d'Athènes ?...

Faut-il s'étonner maintenant si les chrétiens d'Orient apprécient, estiment, ont aimé mieux les Russes que les autres peuples de l'Europe ?

N'est-il pas naturel que cette nation, courbée sous le joug odieux des mahométans, ait fondé de préférence son espoir, sinon de liberté, au moins d'un avenir meilleur, sur ceux-là seuls qui combattaient ses tyrans ?

Depuis la prise de Constantinople, les chrétiens

de l'Orient ont vu bien des fois les Russes comb
le croissant, envahir la Turquie, arracher des
vinces à la domination ottomane ; et, dans ch
traité conclu avec le Grand Seigneur, il y a tou
eu quelque stipulation particulière en faveu
opprimés.

Ils ont vu les vaisseaux russes, portant au
mât l'étendard de la Croix, incendier les f
turques et passer, à la grande joie des chrétie
claves, comme au grand étonnement des puiss
maritimes, le détroit des Dardanelles.

Les peuples, et surtout les peuples asservis au
ottoman, ne sont guère en état de juger sainem
politique ; ils ne voient que les faits. D'ailleur
admettant même que l'ambition de Catherine
ait fait convoiter Constantinople, que les Grecs n'
pu en douter, faut-il reprocher à ces derniers d'
pu préférer, en désespoir de cause, une domin
chrétienne à la tyrannie des Osmanlus ?

Le 19 février 1807, les Anglais ont aussi fr
les Dardanelles ; l'escadre de l'amiral Dukworth,
posée de sept vaisseaux de ligne, deux frégat
plusieurs bombardes, est venue mouiller à que
encâblures de Séraï-Bournou ; à la vue du pa
chrétien, les Grecs ont senti leur cœur bondir de
ils ont béni la miséricorde divine. Hélas ! ce r
point la délivrance que leur apportait l'interve
britannique ; les Anglais n'avaient pensé qu'à

lancer l'influence d'autres chrétiens qui sem-
t vouloir s'attaquer à la Turquie. Comme ils
t souffrir, les opprimés! tandis que les deux
randes puissances de l'Occident, dans le foyer
de l'islamisme, en face de la ville impériale de
antin, poursuivaient leurs rivalités politiques
nême se rappeler que *du haut des sept collines*
nt mille Grecs les contemplaient!

ne époque plus reculée, les victoires des Polo-
t des Autrichiens n'ont servi qu'à éloigner les
lus des territoires chrétiens situés au delà de
e et du Danube; les plus rares prodiges de
, loin d'alléger les malheurs du christianisme
l, n'ont fait que les augmenter. Les Turcs
s se sont vengés sur leurs raïas, et la di-
tie de leurs voisins ne s'est pas refusée à
r des armes aux fils de Mahomet contre les
urs!

t vrai! les Grecs espéraient beaucoup des
à cause de la communauté de religion : mais
sidences religieuses n'étaient-elles pas là pour
er constamment aux premiers qu'ils ne de-
leur asservissement qu'à cette même différence
trines? Quel exemple pour les Grecs, quelle
our l'Église d'Orient, que la protection accor-
x raïas latins par les puissances européennes!
du *Latine-teskeressi* (espèce de sauf-conduit),
ïas qu'ils étaient, ils jouissaient de privilèges

immenses, au grand scandale de leurs compa
d'infortune !

Soyons justes : n'exigeons pas des peuples
nous pouvons à peine obtenir des individus. S
admettons même que les Grecs aient oublié ce
devaient à leur patrie pour ne songer qu'au
individuel, la suite des temps a prouvé, et l
prouvera mieux encore, que les peuples peuven
aussi leur politique et agir selon les circonstan

Faut-il être plus explicites ?

On nous prêchait de toutes parts la soumi
nos maîtres ; nous étions traités comme des b
somme sans qu'on s'en inquiétât le moins du m
on nous parlait sans cesse des plans de Pier
de l'ambition de Catherine II.

Pendant ce temps-là, les Sélim et les Oma
plotaient avec les muphtis notre exterminatio

Il ne nous restait plus qu'à prier Dieu et à fa
vœux pour le triomphe de la Russie.

Nous l'avons fait de tout notre cœur.

Bien plus : nous l'avons secondée de tou
pouvoir; nous avons même employé la ruse
nos tyrans. Oui, la ruse ! cette ruse qu'on r
proche, qui donc, à notre place, ne l'eût p
ployée ? qui n'aurait pas eu recours à cette d
légitime dont les renégats nous font un trai
téristique ?

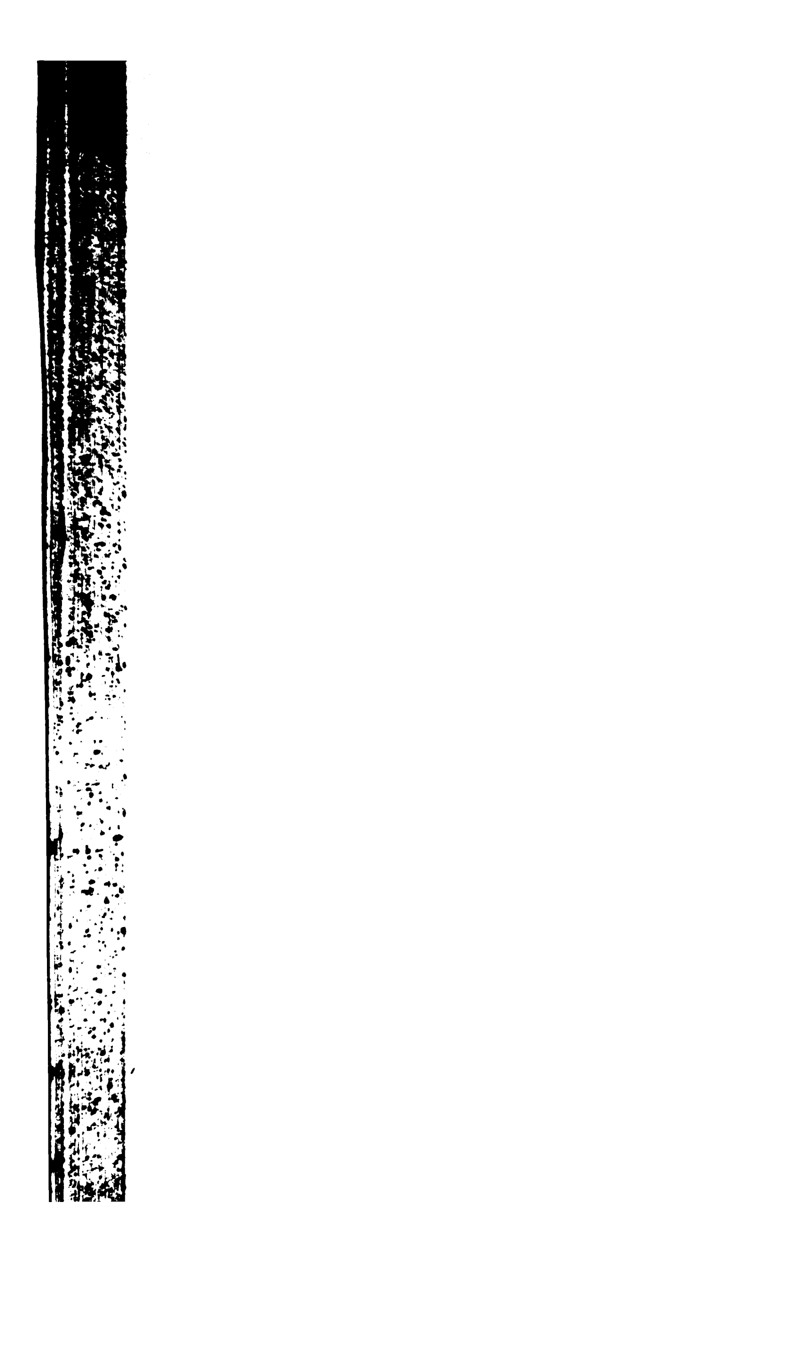
La ruse n'est-elle pas l'arme des esclaves?

Nous ne voulons pas entrer ici sur le terrain de la controverse politique, ni entreprendre une philippique contre nos ennemis; ce que nous écrivons, le premier venu, un berger, un simple berger des montagnes grecques le dirait à qui voudrait l'entendre.

« La communauté de religion n'est pas l'unique mobile qui nous a poussés à épouser les querelles des Russes; c'est surtout l'indifférence de l'Europe chrétienne à notre égard dans ces temps de détresse! C'est cette indifférence générale, cette division des intérêts et des sympathies de l'Occident qui nous condamne encore à l'eslavage en 1859. »

Le Grec n'est pas savant; mais il a acquis l'expérience à l'école de l'adversité, *la meilleure école du genre humain*; et puisque les maux doivent toujours avoir une compensation, il faut dire que la Grèce a trouvé dans ses souffrances mêmes de profitables leçons.

Mais l'Europe a changé d'opinion: l'Europe ne pouvait plus se résigner à rester la tributaire des pirates algériens. Les chrétiens rachetés qui allaient processionnellement accomplir les vœux faits dans l'esclavage étaient pour elle un douloureux spectacle; l'Europe s'indigna, la chrétienté se réveilla d'un long et honteux sommeil, les cœurs s'ouvrirent au sentiment du devoir; la révolution grecque fut déclarée juste, légitime, sainte, et l'année 1826 vint enfin arrêter cette nation illustre à tant de titres sur le



Faut-il énumérer les secours, les souscriptions, les armes, les volontaires qu'elle a fournis à la Grèce? Faut-il surtout rappeler l'enthousiasme et l'entraînement qu'elle a mis au service de la grande cause chrétienne?

Aussi la reconnaissance est-elle à la hauteur du service; les paroles sont impuissantes à l'exprimer, et si nous en parlons ici, c'est seulement pour établir un parallèle entre les trois nations dont la Grèce est l'obligée.

Les noms sacrés des combattants de l'indépendance, que l'histoire léguera à l'immortalité, sont gravés sur le marbre de Paros et du Pentélique, les bustes des héros étrangers sont placés, à côté de ceux d'Ipsylanti, de Karaïskahy, de Botzaris et de Miaoulis, sur les places publiques et dans les palais. En face de ces témoignages de gratitude éternelle, peut-on dire encore que les Grecs n'aiment que les Russes et qu'ils n'ont pour mobile que les intérêts de ces derniers? Mais alors il faudra mentionner ici le nom du comte J. Capodistria et rappeler à la diplomatie oublieuse que la France est allée, en 1831, combattre à Argos l'insurrection qui menaçait le gouvernement grec, accusé, à cette époque encore, d'être vendu à la Russie. L'amiral Miaoulis n'a-t-il pas bombardé l'escadre russe et n'a-t-il pas fait couler le sang de nos coreligionnaires?

Les Italiens ont jonché de fleurs le port de Gênes

où débarquait leur libérateur; les Grecs, eux, se jetteront à la nage pour entourer et conduire dans le port de Volos, de Salonique ou d'Enos, la barque qui leur amènera ceux auxquels elle devra la liberté!

Faut-il encore rappeler à la diplomatie de notre siècle que la communauté de religion n'entraîne pas la communauté d'intérêts politiques? Qu'on prenne pour exemple l'Espagne et le Portugal, l'Autriche et l'Italie!

On oppose cent trente millions de catholiques à vingt millions de Grecs : n'est-il pas à craindre, alors, que les protestants, les Russes, les eutychéens et tous les autres *schismatiques* ne s'arment bientôt à leur tour contre le catholicisme?

Nous avons vu, dans le passé, jusqu'où peut conduire l'aveuglement des passions! Heureusement pour notre siècle, les querelles religieuses passionnent peut-être encore les individus, mais n'entraînent pas les peuples; les seules croisades que l'on prêche aujourd'hui, ce sont les croisades de la civilisation contre la barbarie, des lumières contre l'ignorance, de la foi contre l'idolâtrie, et cela, au nom, comme pour le bonheur de l'humanité.

Viennent encore les ermites de Jérusalem, les Photius, et ce ne sera que la voix qui crie dans le désert. On ne force plus aujourd'hui les Galilée à rétracter les vérités mathématiques qu'ils révèlent à la science humaine; nous n'accusons plus d'hérésie les

Newton et les Leibnitz; nous honorons le génie, nous lui élevons un piédestal et nous léguons son nom à l'immortalité. Mais qu'on recule de cinquante ans seulement et l'on verra les prétendus savants traiter de fou celui dont l'invention merveilleuse devait changer la face du monde.

Encore un peu de temps, et toutes les querelles, les préjugés de l'école, devenus ridicules, s'éteindront pour faire place à l'union des doctrines chrétiennes qui rachètera les erreurs passées de la chrétienté et réalisera la prédiction divine : Ἐλεύσεται ὥρα καθ' ἣν γενήσεται μία ποίμνη καὶ εἷς ποιμήν.

(Il viendra un jour où il n'y aura plus qu'un troupeau et un berger.)

Ce jour, nous l'espérons et nous le demandons à Dieu.

C'est une triste ressource que de ranimer les animosités religieuses qui jadis ont armé le chrétien contre le chrétien, le frère contre le frère, pour vider des querelles politiques; il est triste aussi de fonder des espérances ambitieuses (si cela est vrai) sur la communauté des doctrines. Une bonne armée nationale, une franche et loyale politique, voilà la meilleure force des uns et des autres. Prenons pour exemples la France et la Russie!

Heureusement pour notre époque, les tendances anti-chrétiennes sont rares, l'égoïsme et la personnalité plutôt que le fanatisme essayent encore de réveil-

ler des querelles que le temps et les lumières du dix-neuvième siècle ont mises à néant.

Les chefs spirituels de l'Église, les seuls intéressés à ces vieilles questions, loin de les soulever de nouveau, font de leur mieux pour étouffer ces levains de discorde.

Ils font plus encore, ils combattent les dissentiments et prêchent l'union.

La tolérance religieuse se fait jour à travers les entraves que certains diplomates veulent lui imposer Le Pape lui-même permet aux fidèles latins de l'Orien de fêter en commun, avec les Grecs, les jours saint de l'année : il déclare hautement que *la séparatio des deux Églises est désormais une question plutô politique que religieuse.* Les patriarches grecs préco nisent la tolérance comme un devoir. Les saint synodes de la Russie et de la Grèce admettent le mariages entre les chrétiens des différentes commu nions : les souverains temporels suivent cet exemple ils portent aide et secours à la grande œuvre de notr siècle. L'empereur de Russie assiste aux cérémonie du culte latin et demande la bénédiction de l'arche vêque romain, comme le roi de Grèce reçoit cell du clergé grec.

Mais l'empereur de Russie est le patriarche de l religion grecque, nous dit-on ; c'est une profond erreur. En admettant même que cela fût vrai, o serait le mal ? Les peuples obéissent-ils plutôt a

patriarche qu'à l'autocrate de toutes les Russies? Quelle invention banale!

Comment peut-on soutenir de pareilles impostures en face de l'Europe? Si l'on suppose les masses simples et ignorantes, à défaut de l'histoire, le présent est là pour révéler la vérité; la Russie n'est-elle pas ouverte à tous?

Si le czar est le patriarche de l'Église grecque, il doit en être de même du roi Othon, et à plus forte raison du sultan Abdul-Medjid, puisque ce dernier nomme et dépose à son gré les dignitaires et les prélats de la religion grecque. Il y aurait alors trois patriarches royaux ou impériaux, l'un chrétien grec, l'autre chrétien romain, et le troisième mahométan!

L'empereur Boris-Godounoff, vers le commencement du seizième siècle, indigné de voir sa propre religion sous la domination mahométane, fit nommer à Kiew un patriarche russe indépendant de celui de Constantinople. Pierre II, rencontrant une opposition importune à ses réformes dans le clergé russe, profita de la mort du patriarche Adrien pour remplacer le patriarcat par un saint synode. Voilà comment l'empereur de Russie est aujourd'hui patriarche!

Le gouvernement du roi de Grèce jugeant que l'autorité exercée par le Grand Seigneur sur l'Église hellénique portait un véritable préjudice aux intérêts politiques du royaume, proclama à son tour l'indépendance du culte et remplaça le patriarche de Con-

stantinople par un synode. Voilà comment le roi de Grèce est aussi patriarche !

En 1453, Mahomet II, voyant que l'exterminatio des chrétiens enlevait des laboureurs à la terre des ilotes aux osmanlus, nomma un patriarche po arriver plus sûrement à la soumission complète d raïas ; seulement le conquérant de l'empire grec réserva le droit de faire empaler ou pendre cel qu'il avait nommé, toutes les fois que son cré auprès des chrétiens ne suffirait pas à faire atteind au maître le but désiré[1]. Voilà comment le sultan e le patriarche de la religion grecque, plus et mie que ne le sont l'empereur de Russie et le roi Grèce !

Hâtons-nous de dire que le sultan actuel est to autre que ses prédécesseurs, par l'esprit et par cœur; il est humain et charitable, il est au-dessus d préjugés et du fanatisme de son peuple : si les formes restent stériles en Turquie, ce n'est certes poi sa faute !

Mais qui peut garantir l'avenir? Son successe présumé, Abdul-Aziz[2]-Effendi, ne paraît point part ger les sentiments et les opinions de son frère. Éloig des affaires publiques, il vit seul au fond de s

[1] Le dernier des patriarches suppliciés fut le patriarche Grégoi pendu en 1821. Les destitutions n'ont point discontinué : en 18 Anthimos fut remplacé par Germanos, et à l'heure qu'il est on à la recherche d'un nouveau patriarche.

[2] Aziz veut dire saint.

kiosque ; absorbé par ses études religieuses, il ne fréquente que les ulémas ; à peine sort-il quelques heures pour faire une promenade en mer ou pour aller respirer l'air sur les plages désertes de l'île des Princes. Il n'a jamais dit sa pensée ; si le sultan, si des étrangers illustres l'interrogent, ses réponses sont brèves, énergiques, tranchantes ; il ne cache pas l'indignation que lui inspire le peu de respect de son frère et de ses ministres *guiavours* pour *la loi de Dieu*.

Aussi ce prince est-il populaire à Constantinople, ses sentiments sont connus ; et les paroles tombées de sa bouche dans des moments de pieuse exaltation sont répétées comme des oracles.

Abdul-Aziz est l'espoir de l'islam ; on compte sur lui pour sauver la vraie religion menacée par les *Firings guiavourlarû* et les *raïas*. Le janissairisme (qu'on nous passe cette expression), l'extermination des infidèles, voilà les principes des *ulémas* et des *halisches* musulmans, qui obéissent en cela au verset du Coran :

« Ne vous mettez pas en peine si l'État périt, pourvu que la religion demeure ; car il n'arrive jamais que l'État subsiste lorsque la religion se perd. »

Aussi l'héritier de l'empire se propose-t-il pour base de gouvernement l'abolition de toute innovation et de toute réforme.

Les mahométans font des vœux sincères pou
vénement d'Abdul-Aziz ; lui seul, selon eux,
sauver l'empire et la religion.

Les raïas chrétiens désirent, de leur côté, le
arriver au trône, car ils attendent de lui la meil
chance qu'ils puissent avoir de voir arriver le f
de leurs maux, puisque ce prince jouera le tout
le tout. Habitués depuis quatre siècles à verse
sang pour défendre leur vie, leur honneur et
religion, ils ne craignent pas de le répandre un
encore pour acheter leur affranchissement ; la
ne les effraye pas, mais ils détestent les dem
sures, ils abhorrent le mensonge et la comédie.

Les chrétiens de l'Orient ne partagent poi
doctrine professée par leurs tyrans ; ils ne croien
à la prédestination ; leur devise, c'est le pro
antique :

Σὺν Ἀθηνᾷ καὶ χεῖρα κίνει [1].

Telle a toujours été leur règle de conduite
plus mauvais jours de leur esclavage. ils ne
jamais restés les bras croisés ; jamais ils ne se
exclusivement reposés sur la protection des aut

Ce sont des hommes d'action : ils en ont don
preuve à Candie, en Bosnie, en Serbie, à Tserna-
de nos jours même en 1858, tout en doutant f

[1] Même avec l'aide de Minerve, sers-toi toujours de tes m

l'assistance de Minerve, et cela au grand étonnement de leurs *deux patriarches chrétiens*, auxquels cette fois du moins on n'a rien à reprocher.

Pourtant l'esprit de dénigrement qui fait la base de la politique du Divan et qui anime les détracteurs de la chrétienté, a inventé des contes bleus pour attribuer à une influence mystérieuse ce qui n'était dû qu'aux acteurs mêmes de la comédie, jouée par le cabinet turc et accréditée par la diplomatie chrétienne. Mais nous ne sommes plus au temps *où l'on attachait les chiens avec des saucisses* (qu'on pardonne cette phrase à un vieux soldat) ; ce qui a commencé en 1858 recommencera en 1859, pour s'achever peut-être en 1860. Qui vivra verra !

Pour en revenir encore à l'actualité, nous ferons humblement observer à Son Excellence turque, au grand diplomate, que le langage des organes de la publicité qu'il soudoie lui fait un véritable tort aux yeux de l'Europe chrétienne. Comme musulman, il ne devait pas, quelque parti qu'il en tire, énumérer les résultats désastreux des dissidences religieuses, même pour justifier les fautes des mahométans. Nous dirons encore à ses émissaires chrétiens qu'ils sont bien les maîtres de déprécier, tant qu'ils le voudront, leur propre religion, mais qu'ils ne doivent pas pousser l'ardeur mahométane jusqu'à dénaturer la vérité historique, fût-ce même pour intimider l'Europe *par l'influence de la Russie sur la Grèce.*

Qu'ils ne disent pas, par exemple :

« Ali, pacha de Janina, *voulait étouffer la liberté de la Grèce* réveillée par son héroïsme antique, *mais aus par l'or moderne de la Russie.* »

Ces faits n'ont pas encore eu le temps de vieillir ils se passaient de 1820 à 1826 ; un grand nombr des contemporains de cette époque sont encore vi vants aujourd'hui.

D'abord, Ali-Pacha ne pouvait vouloir étouffer l la liberté de la Grèce, qu'il réveillait involontairemen peut-être. N'armait-il pas les chrétiens de l'Albanie de l'Épire, de la Thessalie, de la Macédoine, de l'É tolie et de l'Acarnanie contre le Sultan dont il voulai s'affranchir à l'instar du pacha d'Égypte, du bey d Tunis et du dey d'Alger ?

L'or de la Russie n'a point soudoyé la révolutio grecque ; l'empereur Alexandre est mort sans l'avoi aidée ou secourue.

C'est l'argent anglais qui, sous forme d'emprunt a soutenu les combattants grecs.

L'empereur Alexandre Ier, qui voulait à tout prix l paix de l'Europe, est resté simple spectateur de l lutte : il a laissé combattre, sans leur tendre la main ses coreligionnaires, ces Grecs qui, nouveaux phénix renaissaient de leurs cendres ! et cependant bien de voix se sont élevées pour plaider la cause des martyrs

Un saint prélat, un archevêque, en pleine église le jour de la fête de saint Alexandre Newsky, a dit en

présentant la croix à l'empereur : « *Foulée aux pieds des infidèles, elle ne trouve pas de vengeur*[1]. »

Tout fut inutile : l'empereur jusqu'à son dernier soupir resta fidèle à son système de pacification européenne.

Non ! La nation russe n'a soutenu la Grèce militante que bien après : des Russes ont fait de généreux sacrifices pour cette cause sacrée, comme mille autres chrétiens venus de tous les bouts du monde, mais c'est aux individus seuls qu'il faut être reconnaissant. La Russie s'est bornée à accueillir dans ses ports de la mer Noire les victimes échappées à la destruction générale. Les autres nations en ont fait autant : le pape a fait davantage; il a secouru les Grecs avec ses propres ressources et par son intervention auprès des souverains de l'Occident.

C'est la France ! c'est la France surtout qui a donné son or et le sang de ses fils pour la cause sacrée de la liberté grecque.

Ce sont les Françaises qui ont préparé de leurs mains le linge et la charpie pour les blessés. Ce sont les Françaises, les saintes filles de la charité, qui, la tête couverte d'un voile noir, ont quitté leurs familles et leurs foyers pour leurs frères en Jésus-

[1] Vénérable prélat ! il ne t'a point été donné de voir trente-cinq ans plus tard la croix alliée au croissant et 500,000 chrétiens massacrés pour la plus grande gloire de cet hydre aux cent têtes qu'on appelle la *diplomatie !*

Christ. Ce sont les Françaises, ces mêmes femmes que passionne encore aujourd'hui la cause italienne, qui vendaient alors leurs bijoux pour envoyer du pain aux combattants ! Et la Grèce recevait avec attendrissement les dons généreux de la grande dame et la modeste offrande de l'ouvrière !

Incomparables femmes ! il ne vous suffit pas d'être les premières du monde par les grâces et la beauté, il faut que vous possédiez encore tous les trésors de l'esprit et du cœur !

Qui ne vous aimerait, Françaises ! saintes femmes !
L'esprit prodigue en vous ses charmes les plus doux.
D'avance, vers le ciel, vous élevez les âmes !
Et c'est avec bonheur qu'on prie à vos genoux !

Tout ce que sur la terre on chérit, on envie,
Le culte du passé, l'espoir de l'avenir,
C'est à vous qu'on le doit ! Vous charmez notre vie
Et vous nous aidez à mourir !

La soie ou le velours, l'étamine ou la bure,
Rehausse également votre noble beauté ;
Vos yeux brillent toujours d'une étincelle pure,
Et votre cœur ardent est plein de charité.

« Tombe aux pieds de ce sexe auquel tu dois ta mère ! »
Ce vers de Legouvé, je l'ai relu cent fois !
Et dans les sombres jours de deuil et de misère
Je le répète avec des larmes dans la voix !

Je vous aimais déjà ! Votre aimable sourire,
Sous ma paupière humide, a séché bien des pleurs.

Vous m'avez consolé, comme le doux zéphyre
Console la prairie et rafraîchit les fleurs!

. . .

Vous avez eu pitié des lentes agonies
Des Grecs longtemps courbés sous de cruelles lois!
Femmes, soyez bénies!
Je vous aime deux fois!

La Russie ne s'est décidée à protéger les Grecs d'une manière efficace qu'après y avoir été poussée par l'exemple de la France et de l'Allemagne : l'eût-elle fait sans l'héroïque dévouement des Kokhran, des Fabvier, des Hastings, des lord Byron?

La victoire navale de Navarin a couronné l'œuvre : les nationalités diverses des puissances protectrices se sont confondues dans un seul titre glorieux, dans le nom mérité de Philhellènes!

Condamnons à l'oubli les déchirements que la diplomatie de ces mêmes puissances, qui se disputaient la prépondérance, a suscités au sein de la Grèce renaissante; oublions les soi-disant partis que les représentants des protecteurs s'évertuaient à former pour le triomphe des intérêts du Divan; effaçons enfin certaines pages de l'histoire!......

CHAPITRE IX

De Salonique à Doïran. — Kilkitz, ville de Doïran. — Lac de Doïran. — Particularités. — De Doïran à Stroumtza. — Brigands. — Une malade calomniée. — Particularités. — Ville de Stroumtza. — Un vieillard de cent vingt-neuf ans. — Contraste. — Vallée de Stroumtza. — Vœux des chrétiens. — De Stroumtza à Istib. — Radowitz. — Escortes. — Une affreuse tragédie. — Ville d'Istib. — Population. — D'Istib à Salonique. — D'Istib à Keustendil. — D'Istib à Keuprulu. — D'Istib à Uskub. — Particularités. — Un Turc fanatique. — Vallée d'Uskub. — Ville d'Uskub. — D'Uskub (Scopia) à Keuprulu (Vélissa). — Un paysan révolutionnaire. — De Vélissa à Tikvesch. — De Vélissa à Bétolia. — Un Turc qui veut me convertir. — Ville de Perlépé. — Considérations. — De Perlépé à Critzovon. — De Perlépé à Crousovon. — De Perlépé à Serras et à Salonique. — De Perlépé à Bétolia. — Rivière d'Erigôn. — Un ouragan. — Ville de Bétolia. — Vingt mille Albanais musulmans assassinés par le lieutenant de Sa Hautesse.

Un chemin sort de Salonique et se dirige au nord, il traverse les villes de Doïran, Stroumtza, Radowitz, Istib et Uskub, puis va jusqu'en Albanie, en Bosnie, en Serbie et en Bulgarie.

De Salonique à Doïran. — Nous sortons par la porte du Nord (Yéni-Kapû) ; nous laissons derrière

is des jardins, des cafés et des khans : en deux
res nous atteignons le hameau d'Akbounar, situé
le sommet d'une petite colline, composé de
nze maisons grecques et arrosé par une source
u délicieuse. Deux heures après, au bout d'un
min tortueux et inégal, nous rencontrons le ha-
u de Valevod, qui possède un khan et de rares
sons. Au sud il existe une route à peu près pra-
ble.

e hameau d'Ambar-Kioï est à cinq heures de Sa-
que: on y compte soixante misérables maisons: le
y est marécageux et coupé par une rivière nom-
communément Galliko : ce doit être l'Echédôrus
anciens.

ilkitz. — Le chemin de Doïran traverse la bour-
de Kilkitz, à six heures de Salonique; elle se
pose de trois cent quatre-vingts maisons grecques
urques bâties sur le penchant d'une colline et do-
ées par un couvent grec.

une heure et demie au N. O. d'Ambarkioï se
ve l'ancienne petite ville d'Avrat-Issar, au pied
coteau autrefois fortifié; on y trouve aujourd'hui
uante familles grecques et turques, tandis que
elle donnait, grâce à son importance, son nom
it le district. Kilkitz est la résidence du mudir.
squ'ici la route est bonne, mais le sol est sablon-
et les terres sont peu cultivées.
pt heures et demie après avoir quitté Salonique,

on arrive à Courou-Tchesmé, puis à une chai
vallée remplie de villages et de hameaux, qu'
verse dans sa longueur en quatre heures et
largeur en une demi-heure. Cette verdoyante
a une grande importance militaire, elle borde l
des deux côtés entre l'Axius et la plaine de
Le mamelon qui la domine pourrait offrir un
lent point d'appui à l'artillerie.

Le village de Yanisch, à un quart d'heure d
de Courou-Tchesmé, est composé de cent m
grecques bien bâties; un ruisseau serpente dan
la vallée : ce serait là un excellent campemen
un corps d'armée.

Non loin de là il existe une source d'eau
dont les habitants vantent les vertus salutaire
qui est détestable à boire.

A une heure et demie de Yanisch, à neuf h
demie de Salonique, le chemin qui se dirige t
vers le nord rencontre le hameau de Chryso
quante maisons) et plus loin celui de Kilindiri
par vingt familles grecques. C'est ici que fini
lée : la route s'engage dans un défilé où les
lac Doïran mettent en mouvement un grand
de moulins.

Il faut deux heures pour traverser ce dé
chemin s'arrête sur une élévation d'où l'on d
le lac dans toute son étendue, et la petite
Doïran à douze heures de Salonique.

le de Doïran. — La ville de Doïran (ancienne
os) est bâtie en amphithéâtre sur le versant du
Orbélus, au bord du lac. Elle est habitée par
mille cinq cents âmes, dont la moitié sont chré-
s : on y compte trente familles juives et vingt
es bohémiennes; le reste est turc. Les maisons
ieilles et quelquefois en ruines.
te ville est la résidence du mudir, du caddi et
dja-bachi grec, que l'on nomme Hadji-Nicos.
que du district, qui porte le titre d'évêque de Po-
, réunit sous son autorité pastorale plus de douze
familles chrétiennes d'humeur belliqueuse : les
nts du mont Orbélus fournissent de bons sol-
la province; vivant sur une montagne aride et
ge, ils sont plus disposés à piller les Turcs qu'à
sser voler par eux.
e de Doïran.—Le lac de Doïran a une longueur
atre mille mètres sur une largeur moyenne de
nille. Ses eaux sont limpides, fraîches et potables;
rds recouverts d'un sable fin ressemblent beau-
ux rivages de la mer. Les eaux sont peu pro-
s vers la rive, mais plus loin, vers le milieu du lac,
nt une profondeur de huit à dix mètres; elles se
sent au sud comme nous l'avons déjà dit. On
d que ce lac est en communication souterraine
e lac qu'on trouve au sommet du mont Orbélus;
hypothèse est plausible, mais les preuves man-
. On y pêche sept ou huit espèces de poissons

dont les plus grós pèsent de cent à cent cinqu
kilogrammes. Les habitants de ces contrées,
tiens ou mahométants, ne ressemblent pas
population de la Macédoine méridionale; ils
moins civilisés, moins expansifs, mais cela
pêche pas qu'ils soient aussi malheureux que
voisins; la tyrannie atteint les uns comme le
tres.

Particularités. — Nous parcourons la ville;
faisons la connaissance de l'aubergiste et de que
pêcheurs qui mettent leurs barques à notre di
tion. Les enfants turcs nous jettent des pier
leurs estimables parents ne nous épargnent p
injures d'usage adressés surtout à notre re
noire, à notre race *damnée* et à nos chapeaux
dits. A chaque instant nous voyons des chr
maltraités par les Turcs : l'un de ces derniers,
d'un formidable gourdin, rosse d'importance un
vour mal avisé qui n'a pas voulu poser à terre l
qu'il portait au four public, pour remplir d'
cruche de l'osmanlu. Un de nos cavasses, qu
déférence pour nous, s'interpose et demande la
de cette violence, reçoit pour toute réponse :
yolounou (*tirez* votre chemin). Le cavasse, qu
nait son Doïran, hésite à se faire casser les

furieux : il grince des dents et articule d'horribles jurons en fermant sa porte.

Nous passons la soirée avec deux pêcheurs grecs qui nous affirment que de semblables gentillesses ne sont rien en comparaison de ce qui arrive tous les jours :

— Si j'avais autant de ducats, nous dit l'un d'eux, que le lac a reçu de cadavres chrétiens, seulement depuis que le tanzimat-haïrié a été promulgué, je pourrais devenir *hadji* (c'est-à-dire je pourrais aller en pèlerinage à Jérusalem).

Nous quittons Doïran de grand matin, et nous prenons le chemin de Stroumtza.

De Doïran à Stroumza. — La route se dirige au nord, côtoie la rive occidentale du lac et passe près des hameaux Hassanlu, Boléban, Sernitzéna et Guskdjélu ; elle arrive en deux heures et demie au khan de Fourca en suivant toujours un chemin plat et uni. Un peu plus loin on trouve sur une colline, au sud, le hameau de Fourca habité par quarante familles grecques qui ont une grande vénération pour le prophète-roi : les cotaux sont plantés de riches vignobles.

En quittant le khan de Fourca, le chemin s'engage dans un défilé qu'on traverse en une demi-heure : les rochers qui le bordent sont à pic et livrent passage aux eaux limpides d'un ruisseau. Trois heures après avoir quitté Doïran, on arrive au village de Dé-

déler (quatre-vingt-dix maisons grecques). Ce chemin, naturellement uni et plat, a été nivelé en 1848 par les troupes ottomanes qui, marchant contre les rebelles bosniens, trainaient à leur suite quatorze pièces d'artillerie de campagne. Un officier polonais au service de la Sublime Porte nous a appris du reste, à Uskub, que cette artillerie trainée par des bœufs et des buffles était déjà hors de service avant d'avoir pu être utilisée.

-- Pourquoi trainer des canons sur leurs affûts sur un chemin raboteux et dépourvu de chaussée? lui demandais-je; il fallait les démonter et les faire transporter sur des chariots.

— Personne n'y a songé, me répondit-il; les Turcs sont trop indolents pour imaginer de semblables expédients; moi, je ne suis qu'un officier de lanciers; le diable m'emporte si je me suis jamais demandé comment on transporte les canons!

— Vous servez dans l'artillerie cependant?

— Je sers un peu dans tous les corps.... je fais même partie de l'état-major. Ne suffit-il pas de parler trois langues chrétiennes pour être un aigle en Turquie?

— Mais, alors, le cardinal.... qui, dit-on, parle quarante langues?...

— Oh! celui-là pourrait détrôner le Sultan si le Sultan s'avisait d'être militaire.

A trois heures de Doïran, auprès d'une source

d'excellente eau, le chemin bifurque : d'un côté, il mène au village de Balandovo; de l'autre, il aboutit, au sud, sur le plateau de Boïmia, renommé pour ses vignobles. Il arrive ensuite au défilé du mont Orbélus, arrosé par une source abondante, mais réputé pour être fort dangereux à cause des brigands qui le fréquentent.

Brigands. — Le vieux guide que nous avons pris à Doïran nous avertit des dangers que nous pouvons courir; aussi envoyons-nous deux de nos cavasses reconnaître le chemin. Revenus de leur expédition, ils nous apprennent qu'ils n'ont rencontré personne, mais que cinq hommes armés ont regagné la montagne en les apercevant dans le défilé. Nous avançons cependant et nous faisons halte auprès d'une fontaine pour examiner les escarpements qui bordent ce périlleux passage. Je montre à mes amis des amas de pierres et de branches qui ont l'apparence d'affûts pour la chasse, et qui, sans doute, ont servi de retraite aux cinq hommes armés qui ont fui devant nos cavasses. Le Docteur se refuse à croire à la possibilité d'une embuscade, il rit de ma découverte. Poussé à bout, je dérange les pierres et je lui fais voir un sac qui contient du pain frais, de la viande rôtie, des cartouches, des pierres à fusil, etc. Nos cavasses m'imitent et découvrent deux autres cachettes, dans l'une desquelles se trouvent entassées des bandes, de la charpie et toute une pharmacie de campagne.

— Je comprends maintenant, dit le Docteur ; les brigands ont agi de cérémonie avec nous ; ils nous ont laissé passer pour nous rattraper plus tard.

— Les brigands, répond Sophos, ont craint probablement de ne pas nous trouver de facile composition : malheur à ceux qui viendront après nous !

En effet, nous sommes au nombre de neuf, nous sommes tous armés et nous n'avançons qu'avec précaution.

Nous battons les buissons d'alentour, et nous y trouvons des ossements humains, entre autres un crâne percé de part en part par une balle de fusil.

Le défilé passé, nous montons une rampe assez roide, et, cinq heures après avoir quitté Doïran, nous arrivons au village de Coustouroun (70 maisons grecques) situé sur un plateau du mont Orbélus et arrosé par un ruisseau limpide. Le chemin, praticable aux voitures, grimpe la rampe en zig-zag et, le village traversé, arrive droit à Istib.

Une malade calomniée. — Nous demandons à déjeuner dans ce hameau : on nous apporte des œufs, du beurre, des poulets et du vin à discrétion. Cette bonne hospitalité charme le Docteur, il offre ses services en échange et demande s'il ne se trouve pas de malades aux environs.

— Nous n'avons qu'une seule malade, une malheureuse femme....

Nous allons la voir ; cette pauvre créature est lé-

par la fièvre, son ventre est démesurément
la famille est consternée; la mère apostrophe
e; les commères du voisinage ricanent et chu-
nt. De Vajany examine la malade et reçoit ses
lences :

Tous ces gens-là, dit-elle, m'accusent d'une
que je n'ai point commise. Dieu me voit et me
Mon mari est absent depuis un an; s'il était
me défendrait. Les vieilles femmes qui prati-
la médecine chez nous m'abîment l'estomac
s plus de quinze jours avec toutes leurs drogues,
btenir aucun résultat.

Mais de quoi souffrez-vous? à quoi bon toutes
ogues?

Un jour, en revenant de la montagne, j'ai senti
ntrailles se déchirer, j'ai été prise de vomisse-
: depuis cette époque, on essaye sur moi tous
mèdes possibles. Si vous êtes vraiment méde-
uérissez-moi, prouvez au moins mon innocence
vez-moi l'honneur, dût-il m'en coûter la vie!

C'est une dyspepsie, me dit le Docteur; ces
s matrones ont aggravé le mal avec leurs pur-
sans efficacité; je n'aurai pas grand mal à faire
racle.

rante-cinq grammes de sulfate de magnésie
istrés à la malade donnent bientôt la preuve
n'était point atteinte du mal dont on l'accusait.
re est ravie, la famille enchantée et le désap-

pointement des malveillantes commères prouve assez que les montagnards du mont Orbélus ne sont point exempts des petites passions humaines.

Les bénédictions nous suivent à notre départ : nous nous dirigeons vers le Nord, nous rencontrons à une distance de trois quarts d'heure une petite caserne de gardes-frontières ; nous suivons le ravin, et, trois heures après avoir quitté Coustouroun, huit heures après avoir quitté Doïran, nous arrivons à la ville de Stroumtza.

Particularités. — Dès le faubourg nous sommes assaillis de malédictions et grossièrement injuriés par des femmes turques accroupies sur les marbres des tombeaux. On nous souhaite tous les malheurs imaginables, on prie Allah de nous crever les yeux, d'exterminer notre race ; on anathématise l'Évangile, les saints, les prophètes, la foi de notre *secte damnée* inventée par Satan et composée d'esclaves impurs.

A l'entrée de la ville, une nuée d'enfants braillards invectivent nos chapeaux et nous lancent une grêle de pierres, en invitant les passants à les imiter. Plus nous pressons nos montures, plus ils s'acharnent à notre poursuite, plus les cris augmentent. Les pères sourient en voyant les hauts faits de leurs enfants ; les mères les encouragent de la voix, et Sophos persiste à trouver, quand même, ces voix douces et séduisantes.

Une fois installés au khan, notre premier mouve-

est d'aller porter plainte aux autorités de la
Sophos nous engage à n'en rien faire, si nous
ılons pas devenir la risée de ces braves mu-
ıs qui s'amusent déjà de notre aventure.
'aites mieux, nous dit-il, changez vos chapeaux
des *fez*, ôtez vos cravates, laissez vos cheveux
ırdre ; on ne vous dira plus rien.
ıs ! nous n'avons pas le choix : le lendemain
arcourons la ville en costume semi-turc ; nous
s inaperçus. Mais le vêtement monacal de So-
ous suscite encore des embarras en attirant
us l'attention des *fidèles*. Nous exigeons et
ıbtenons le sacrifice de sa robe ; il revêt une
ote, un gilet et un pantalon de drap noir.
ı est fort bien avec ce costume ; sa barbe
ıt touffue le fait ressembler à un halisch mu-
ı.
ırès la réception qu'on nous fait, à nous, étran-
ings, accompagnés officiellement par des ca-
, on peut juger l'accueil réservé aux malheureux
hrétiens.
ıe-t-il dans la rue un Turc considérable ? les
oivent se lever et le saluer profondément.
raïa n'ose point passer à cheval devant les agas
ans les cafés des places publiques ; on l'oblige
endre et on le rosse à coups de tchibouks.
églises chrétiennes ne doivent avoir aucune ap-
e extérieure ; il faut cacher la croix derrière

de doubles portes : on dirait un grenier ou un magasin, plutôt que la maison du Seigneur !

Mais qu'est-ce que cela fait aux diplomates ?

La cloche est considérée par les Turcs comme le plus grand outrage fait à la religion de Mahomet ; un dicton populaire déclare aux infidèles que *dans ce pays la cloche ne sonne point, mais que cinq fois par jour est lu le namaz (boundà tchang tchallunmass ; boundà besch deffas ezen okounour).*

L'église des *infidèles* appelle les guiavours à la prière, en faisant parcourir les rues par un crieur nommé *crachtis*, qui répète à voix basse, à chaque carrefour des quartiers chrétiens : *Orissate eis tèn ecclèsian* (dirigez-vous vers l'église). Si par hasard un Turc passe en ce moment, le *crachtis* se tait, passe et va plus loin rappeler aux disciples de Jésus que la prière les appelle au temple. Dans le bazar où les Turcs sont en majorité, le *crachtis* passe auprès des chrétiens et leur dit tout bas : *Kairos mastori* (mes maîtres, il est temps !...)

Voilà comment les Turcs comprennent la tolérance promise par le *hatti* et le *tanzimat*.

Il est vrai que l'Angleterre et l'Autriche ont besoin de la Turquie pour leur commerce.

Il n'est permis aux chrétiens raïas que de porter des habits de couleur foncée ; la femme chrétienne qui habite la ville doit se couvrir la figure d'un voile, pour ne pas scandaliser les *chastes fils* de Mahomet.

pourtant la brochure du 15 août 1858 (page 65)
che aux Grecs une intolérance sans bornes; elle
toutes les formes d'éloges pour vanter l'isla-
qui admet *indistinctement* la liberté de tous les
L'auteur oublie de citer certaines villes du lit-
telles que Smyrne et Salonique, où la tolérance
is grande qu'à Stamboul, sous la protection
nsuls et des flottes chrétiennes; sans doute s'il
é ces deux villes, auxquelles on n'épargne pas
iète de *guiavour*, le défenseur du Croissant
pu craindre qu'un *firing* malencontreux ne
à son tour d'autres noms : Magnésie, par
le, à cinq heures de Smyrne, et Yénidjé-Vardar,
re heures de Salonique, où les portes des églises
ternellement couvertes d'un voile, et où la messe
chante qu'à huis clos.

int au fanatisme de la Grèce, l'auteur de la
ure a malheureusement choisi son exemple : le
grec prie sur la tombe des latins et des protes-
comme cela est arrivé à Athènes, lorsque mou-
n des triumvirs vénétiens; les musulmans sont
dans l'armée grecque, quelques-uns même de-
ent officiers (par exemple le capitaine Baïram);
bée le peuple a pu voter pour un mahométan,
ommer maire. Les Juifs jouissent de l'égalité
t la loi et parcourent librement le pays. Dans
s d'Athènes et dans presque toutes les villes, on
it faire deux pas sans rencontrer un colporteur

ou un marchand de cristaux, criant d'une voix aigre: *Parte yalika mastrapadès*. La Grèce libre a oublié sa juste haine contre ses anciens maîtres, elle ne se souvient plus que les Juifs ont été ses bourreaux! Si ces derniers n'ont point encore complétement opéré leur fusion avec les Grecs, c'est bien leur faute. Le chrétien entre chez le Juif, il mange à sa table, il caresse ses enfants et fait des compliments à sa fille. Le Juif au contraire qui mange à la table d'un chrétien est excommunié par ses coréligionnaires; qu'il fasse la cour à une fille chrétienne, il court le risque d'être lapidé par les autres enfants d'Israël.

Les Juifs de l'Orient n'ont de commun avec les Israélites occidentaux que le nom. Croire qu'ils peuvent se fusionner avec un autre peuple, c'est se tromper grossièrement.

Ville de Stroumtza. — La ville de Stroumtza est bâtie sur un terrain plat, au pied du versant oriental du mont Bélès, un des contre-forts de l'Orbélus. On compte seize cents familles grecques, juives, bohémiennes et turques.

C'est la résidence d'un évêque grec qui réunit sous sa juridiction douze mille familles chrétiennes, toutes martyrisées par les Turcs, toutes ennemies jurées de leurs tyrans. Il y a à Stroumtza des écoles mutuelles et une école supérieure préparatoire qu'on appelle l'école grecque.

Un vieillard de cent vingt-neuf ans. — Quoique

de Stroumtza soit marécageuse et désolée par
ivres endémiques, les habitants sont robustes et
longévité étonnante. On y trouve des vieillards
eux sexes d'un âge fort avancé chez lesquels la
ion remplace avec succès l'histoire. Nous al-
oir un vieillard de cent vingt-neuf ans qui jouit
e de toutes ses facultés, et auquel, à l'âge
nt ans, il a repoussé des dents. C'est un sujet
urieux pour la science, aussi le Docteur l'exa-
t-il avec persistance et prend-il force notes. Le
aire se prête volontiers à nos investigations, il
nontre deux rangées de dents blanches, mais qui
nt point aussi solides, dit-il, que les premières.
l il sait que le Docteur est Français, il lui de-
e des nouvelles de l'empereur Napoléon III : il
dit avoir sincèrement déploré dans sa jeunesse
ge de quatre-vingt-six ans) la chute de Napo-
er, sur lequel la Grèce avait fondé l'espoir de sa
ance ; il lui reproche cependant d'avoir méconnu
ssion.

Si, dit-il, au lieu de borner son ambition à la
ête de l'Europe, il avait porté ses armes en Asie,
ait changé la face du monde.

Et les Turcs auraient quitté l'Europe ! inter-
Sophos, heureux de pouvoir remonter sur son

Oui, les Turcs auraient quitté l'Europe, répète
llard avec un sourire d'intelligence.

— Mais où seraient-ils donc allés, ces malheu
Turcs? demande le Docteur.

— Au Pommier rouge? répond le vieillard, à
tre bout du monde!

Le pauvre vieillard ne croit pas sans doute é
Asie, mais il donne ce nom à tout l'Orient dans
nous comprenons les plaines les plus belles
plus fertiles de l'Europe.

Nous allons voir aussi une vieille femme d
dix ans qui n'en paraît guère plus de soixante
conserve encore un peu de fraîcheur, elle est
d'un abord avenant.

— Comment se fait-il que vous viviez si long
dans ces parages? lui demande le Docteur.

— C'est que la mort nous oublie dans ce
perdus et déserts, répond-elle avec affabilité...

— Il paraît que les Turcs vous oublient aussi
rompt Sophos!

— Les Turcs ne sont que les instrument
mort; et, lorsque celle-ci nous épargne, qu'y p
faire les Turcs?

Nous nous présentons chez les deux prima
du pays Logothéti et Mano-Sambré. Tous les de
absents; ce sont leurs femmes qui nous reçoi
nous signalons, seulement pour mémoire, l
veillant accueil dont nous sommes l'objet.

Une jeune Turque de sept à huit ans. — No
controns dans la rue une petite fille turque d

;, qui tient un agneau en laisse; l'animal,
ye notre présence, se débat, rompt la corde et
ie, la petite fille nous accable d'injures et ra-
les pierres pour nous les jeter. Cette enfant
: à ravir, mais ses traits sont défigurés par
'oyable expression de haine. En vain nous lui
avec douceur, nous essayons de lui faire des
; et nous lui offrons quelques pièces d'argent.
loigne après nous avoir lancé deux gros cail-
e tiennent avec peine ses deux petites mains,
is de son dernier adieu, c'est qu'Allah éteindra
nos foyers, et que le figuier noir poussera sur
es de nos habitations! Elle est Turque, et nous
; chrétiens; à ses yeux nous sommes déjà des
ns foi, sans loi, sans religion, des impurs, des

que la colère sied mal à un beau visage
ı! si nos dames savaient combien cette mau-
assion creuse sur leurs fronts de rides pré-
:lles hésiteraient à s'y abandonner...

:e de Stroumtza. — La vallée de Stroumtza,
ée entre deux petites chaînes de l'Orbélus,
:s lignes parallèles des monts Bélès et Malès,
:rse en huit heures dans sa longueur et en
eures et demie dans sa largeur. La rivière
oumtza, l'ancien Pontus, la parcourt dans
on étendue, son lit varie de profondeur et de
:. Pendant l'hiver, elle inonde les terres ri-

veraines et cesse d'être guéable; on la travers
des ponts, construits dans l'antiquité par les G
Les inondations rendent la plaine très-fertile;
récolte du riz en abondance : on compte qu
vingt-seize villages et bourgs dans la vallée,
sol tout entier appartient à quelques familles
ques renommées pour leur paresse et leur d
tisme contre les chrétiens.

Chaque seigneur a droit de haute et basse j
sur ses serfs et dispose à sa fantaisie des e
guiavours des deux sexes : et, comme si le ma
des chrétiens n'était déjà pas assez complet, i
encore que ces derniers soient incessammen
posés aux brigandages des montagnards leur
sins.

Vœux des Chrétiens. — Ils n'ont qu'un se
sir : posséder et porter des armes! qu'une seul
bition : être possesseurs libres d'un coin de t
Ils ne forment qu'un vœu : être affranchis du
odieux de la Turquie ! les prétentions sont
exorbitantes ? nous le demandons à Londres
Vienne !

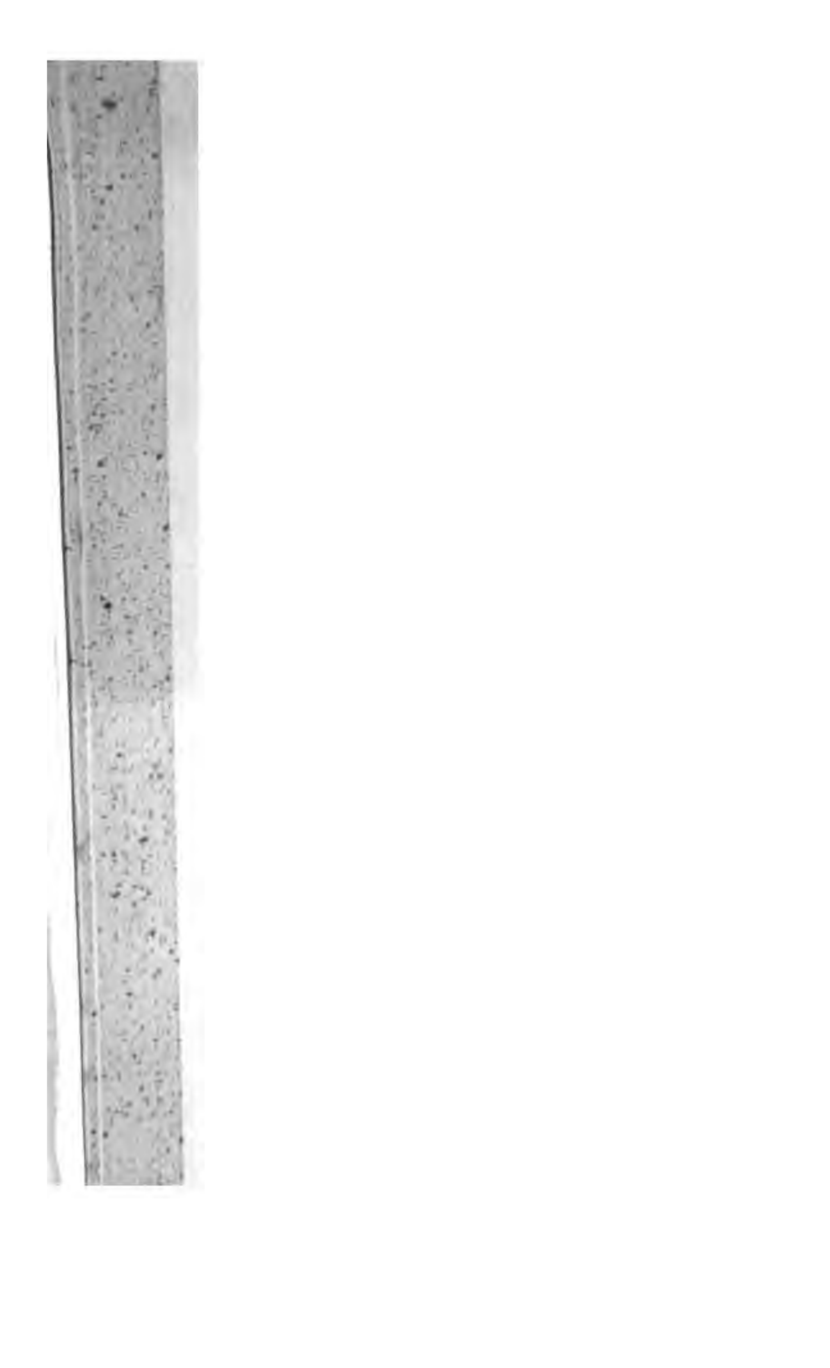
Le Docteur est abîmé dans une profonde
tesse :

— Je voudrais, nous dit-il, pouvoir amener
de ces grands diplomates qui du fond de le
binet disposent du sort de tant de millions d
heureux chrétiens! Je l'obligerais à tout exami

oir de ses propres yeux, et je suis convaincu
e retour dans ses foyers, le jour où il pourrait
ıdre la plume il penserait et parlerait comme

Stroumtza à Istib. — Nous quittons cette triste
qui, même à distance, conserve un cachet de
ie, et nous prenons le chemin d'Istib.
s nous dirigeons à l'ouest à travers des champs
tout inondés; nous laissons de côté plusieurs
s et hameaux, Lidoftza, Sousovon, Calliguioftza,
za, etc.; quatre heures après avoir quitté
ntza, nous arrivons au khan de Yénikioï; le
est à un quart d'heure du khan. La vallée
récit: elle est traversée par un chemin qui va
montagne à l'autre.

lovitz et le Pontus. — La route passe devant
rgade de Radovitz, qu'elle laisse à droite, sur
sant du mont Malès : cette bourgade se com-
e trois cents maisons assez bien bâties et en-
s de jardins dont l'agréable verdure repose
ard : c'est de ce point que descend le Pontus;
se par un ravin étroit et profond, puis se
ans la vallée : cette rivière, dans la première
de son cours, porte le nom de Radovitz.
heure plus loin, la route passe près d'un puits
gage dans un défilé entre deux chaînes de pe-
ollines qu'on traverse en une demi-heure.
extrémité de ce passage se trouve une fon-



des chevaux. Pour nos marchands, les journées sont doubles, car ils doivent payer le trajet du retour. De sorte qu'un malheureux Grec qui veut aller d'une ville à une autre doit payer pour trois cavasses (et il lui en faut au moins trois) pour l'escorte seule qui fait quelquefois cause commune avec les brigands.

La route continue une heure encore sur un terrain uni, puis serpente et monte jusqu'à une petite caserne de soldats turcs. Les environs sont assez bien cultivés, le chemin raboteux quelquefois est praticable le plus souvent aux voitures et peut être parcouru par une armée.

Nous marchons quelques heures encore en laissant de côté, à droite et à gauche, les villages de Botziga, Topalmika, Codja-Cambère, etc., placés à des distances inégales de la route et composés de trente à cinquante maisons turques. A partir de ce point, distant de Stroumtza de huit heures et demie, le chemin devient plus difficile : nous suivons l'ancien sentier, nous arrivons à une vallée étroite, mais bien cultivée, plantée d'arbres fruitiers, arrosée d'eaux courantes, et, douze heures après avoir quitté Stroumtza, nous entrons dans la ville d'Istib.

Un horrible drame. — Dès notre arrivée, nous trouvons les habitants et surtout les chrétiens en grande rumeur : à peine entrés au khan, un Grec qui vient nous souhaiter la bienvenue et que nous interrogeons, nous apprend qu'on vient d'amener, les mains

liées derrière le dos, une trentaine de raïas accusés de brigandage.

La nuit est venue ; nous avons parcouru une route de douze heures, nous tombons de fatigue et nous avons besoin de repos. Le Grec tient cependant à nous mettre au courant de ce qui se passe. il sort pour aller aux informations et nous prome de revenir pour nous communiquer ce qu'il aur appris.

Une heure après il est de retour, apportant un corbeille remplie de fruits de toute sorte et un grande cruche de vin : les propriétaires turcs, nou dit-il, étaient allés faire une partie de plaisir dan un village voisin, et le lendemain leurs serfs, d guisés en brigands, les ont assaillis et en ont tu deux.

— Bravo les serfs ! s'écrie Sophos, vive le briga dage, s'il doit venger les chrétiens !

— Comment, vous êtes chrétiens, messieurs ! vous croyais......

— Nous sommes chrétiens, nous sommes Gr comme vous, dis-je à mon tour ; parlez-nous francl ment comme à des frères : asseyez-vous et causoı

— Cela change la question : je ne vous ai dit q la version turque, je vais maintenant vous racont la chose telle qu'elle s'est passée.

Le Bey propriétaire d'un village chrétien allé il y a quelques jours y faire une partie a

quelques-uns de ses amis : comme à l'ordinaire, les Turcs ont fait main basse sur tout ce qu'ils ont trouvé en fait de provision de bouche : ils tuèrent les poules, ils burent le vin et se livrèrent à tous les excès de l'intempérance. Puis ils obligèrent les hommes à reprendre leurs travaux agricoles et retinrent les femmes auprès d'eux. Chacun des convives étaient servi par deux femmes et chaque femme devait tenir un flambeau à la main pendant que les Beys et les Agas prenaient leur repas. Ce n'était point assez, ils employèrent la violence et corrigèrent à coups de bâton les mères désolées qui s'opposaient au déshonneur de leurs enfants ! Cette abominable orgie dura trois jours, et le quatrième, lorsqu'ils partirent, ils étaient encore ivres de vin et de débauche. Ils étaient dix effendis et autant de domestiques, tous armés. La Providence a mis sur leur chemin une bande de dix brigands montagnards : on s'est battu; les Turcs ont laissé trois des leurs sur le sol et ceux qui n'ont pas été tués ont été renvoyés à la ville désarmés, dévalisés, nus, et les mains liées derrière le dos. Ces misérables, loin d'avouer la vérité, sont allés déclarer à l'autorité que leurs serfs révoltés se sont déguisés en brigands, les ont surpris pendant leur sommeil, et, après les avoir transportés dans un lieu désert, les auraient massacrés tous s'ils n'avaient entendu au loin des hennissements de chevaux..... voilà pourquoi trente

villageois chrétiens sont condamnés aujourd'hui au tombrouck[1]. Dieu sait d'ailleurs quel sort les attend !

— Mais il y aura une enquête?

— Sans doute : l'enquête remplira une demi-feuille de papier où il sera dit : « que les guiavours sont tous des apostats et qu'ils n'ont pas craint de verser le sang précieux des musulmans. »

— Mais le tribunal?

— Tout se passera comme à l'ordinaire : les membres chrétiens ne diront rien s'ils tiennent à conserver leur tête sur leurs épaules; les Juifs se confondront en *téménahs* et crieront : *évett-Effendum* (oui, Seigneur); quant aux musulmans, ils rédigeront la sentence sous la dictée du mudir, le caddis la sanctionnera, et les Juifs applaudiront, tout prêts à servir de bourreaux après avoir servi de juges !

— Mais c'est horrible, ce que vous dites là!

— Hélas ! cela n'est que trop vrai. On nous a fait un mal horrible en nous donnant ce qu'on est convenu d'appeler l'*heureuse réforme*; les Turcs sont devenus plus cruels, encore qu'ils n'étaient derrière

[1] Une longue poutre est percée à distances égales de plusieurs trous qui peuvent contenir la jambe d'un homme : cette poutre est fendue horizontalement et les deux parties se réunissent aux extrémités par des attaches en fer que ferme un gros cadenas. On place les jambes du patient dans les trous demi-cylindriques de la partie inférieure et la partie supérieure est attachée, le condamné couché sur le dos, se trouve pris comme dans un piège à loup. C'est cet instrument de supplice que les Turcs appellent tombrouck

eur masque hypocrite. Autrefois on disait : « Les Turcs assassinent les chrétiens. » L'Europe le savait et venait quelquefois à notre secours. Mais aujourd'hui *que peut faire l'Europe?* puisque c'est son propre tribunal qui condamne ! Ah ! messieurs ! si vous êtes chrétiens, si vous êtes Grecs comme vous le dites, racontez nos malheurs à nos frères européens, demandez-leur, au nom du Rédempteur (Σωτὴρ), demandez-leur de ne pas aggraver au moins notre misère par des simulacres de liberté, s'ils ne veulent plus nous défendre !

— Mais nous croira-t-on? nous sommes Grecs ; on nous accusera de partialité.

— Les vrais chrétiens, tous ceux qui s'intéressent encore à nous, vous croiront ; et, si vous rencontrez des indifférents ou des incrédules, dites-leur comme disait autrefois Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses apôtres : *Venez et voyez !*

Il avait bien raison, ce dernier des Hellènes,
Lorsque, nous racontant, les yeux de pleurs noyés,
De la patrie en deuil le martyre et les peines,
Il disait : *Venez et voyez !*

Cette terre qui vit tant d'efforts héroïques,
Ce rivage arrosé par un généreux sang
Gémit honteusement sous des lois tyranniques !
Tout s'étiole et meurt à l'ombre du croissant !

La Grèce ! où donc est-elle ? Homère et Thucydide
Ont beau nous raconter les gloires du passé,

D'une fraiche hécatombe un sol toujours humide
Garde-t-il souvenir du sillon effacé?

Non, l'Osmanli n'est point à jamais notre maître!
A la charrue a-t-il daigné porter la main?
Il règne par surprise, et la Grèce peut-être,
Endormie aujourd'hui, s'éveillera demain!

Mais de nombreux Thomas notre siècle pullule.
L'Europe qui devrait punir les oppresseurs,
L'Europe est incrédule
Et refuse de croire à de telles horreurs!

Ah! si le voyageur visite, dans sa course,
Les peuples qu'avant lui le soleil seul a vus,
S'il cherche du Niger la fabuleuse source
[illegible] les sables inconnus!

[illegible] ses apôtres.
[illegible] ensanglanté:
[illegible] les autres,
[illegible]

[illegible] larmes.
[illegible]
[illegible] sans ar[illegible]
[illegible]

[illegible] circu[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

jeu de l'honneur, de la vie, de la religion de
illions de Chrétiens.

i ce qu'écrivait lord Redcliffe le 20 novem-
54, dans sa circulaire datée de Constanti-

Gouvernement turc vient de rendre une or-
ce contre les désordres et les violences trop
t commises par des fonctionnaires *habitués* au
u meurtre. Dans l'exécution de ce décret, les
s musulmanes auront à vaincre les préjugés
nnels de leur race et beaucoup d'intérêts op-
l'accomplissement de leurs devoirs. Vous les
de toute votre influence et de vos con-
etc.

t-il besoin de commentaires en face d'un pa-
u ?

nt au tribunal mixte, institution contraire à la
i mahométane, et qui cependant ne juge qu'en
des *fidèles*, nous en parlerons plus tard avec
et nous ferons assister le lecteur à certaine
ce publique à laquelle nous avons assisté
nêmes.

d'Istib. — Le lendemain de notre arrivée à
ous parcourons la ville ; elle est placée dans
-fond entouré de trois côtés par de hautes col-
et ne dominant la vallée que vers le sud.
la colline, à l'ouest, à une hauteur de quatre-
mètres, se trouve un vieux fort carré de cent

mètres environ de côté ; une tour en ruines occupe le centre et a dû servir autrefois de citadelle.

La ville est sale et mal éclairée ; on y compte trois mille maisons : douze cents appartiennent aux Chrétiens, trente aux Juifs, deux cents aux bohémiens et le reste aux Turcs. La juridiction est exercée par un mudir et un caddis ; la population, comme ailleurs, se partage en ilotes et en maîtres orgueilleux qui écrasent leurs serfs sous un joug impitoyable. L'évêque de Keustendil étend son pouvoir spirituel sur le district d'Istib, qui compte trois cent soixante-six villages, dont la moitié sont chrétiens. Derrière le mont Malès est située la bourgade qui porte le même nom ; elle est composée de trois cent vingt familles grecques qui paraissent moins malheureuses que leurs coréligionnaires.

Il y a dans le district d'Istib sept mille familles grecques qui cultivent la terre au profit des propriétaires turcs ; elles récoltent des céréales, des légumes, des fruits, du riz, du coton, et s'occupent de l'élève des bestiaux destinés à l'exportation.

D'Istib à Salonique. — La route d'Istib à Salonique se dirige au sud ; elle suit en aval le cours de la Bringalnitza (un des confluents de l'Axius), puis, traversant le village de Papalista et l'Axius lui-même, elle arrive en sept heures et demie à la bourgade de Tikvesch. A partir de ce point, elle s'avance vers le nord, au pied du mont Tekès, à travers les bourgs de

Demir-Kapu et de Mogléna ; elle arrive enfin à Salonique en passant par le village de Paléocastron, et par la ville de Yénidjé-Vardar.

D'Istib à Keustendil. — Un chemin sort d'Istib, se dirige au nord, remonte le cours de la Bringalnitza, qui prend dans sa partie supérieure le nom d'Egry-déré ; il traverse le village de Yessirlu, et arrive en huit heures à la petite ville de Caratova, habitée par des Grecs et des Turcs ; puis, suivant toujours le cours de l'Egry-déré, il passe par les villages de Tsaouss et d'Oderkhan, et se réunit à la route principale qui va de Comanova à Keustendil.

D'Istib à Keuprulu (Vélissa). — Un autre chemin sort d'Istib, se dirige à l'ouest, parcourt la vallée de l'Axius, traverse les villages de Rhagioli, Caradjali, Carakioï, et mène en sept heures à la ville de Keuprulu ou Vélissa.

D'Istib à Uskub. — Nous partons pour la ville d'Uskub. Nous nous dirigeons au nord, nous traversons la Bringalnitza sur un vieux pont romain composé de huit arches inégales, et large à peine de deux mètres sur une longueur de soixante mètres ; ce cours d'eau va se jeter dans l'Axius, auprès du village de Papalista ; sa largeur varie de cinquante à quatre-vingts mètres, il n'est guéable qu'en été.

A une heure et demie d'Istib le chemin se dédouble ; au nord, il mène à Comanova et à Vragnia ; à l'ouest, il se dirige vers Vélissa.

Nous obliquons vers le N.-O; nous débouchons dans une vallée de forme ovale, qu'on traverse en cinq heures dans sa longueur et en une heure dans sa largeur; cette vallée manque d'eau quoiqu'elle produise abondamment des céréales: on la nomme Moustafino.

Nous laissons des deux côtés de la route les villages de Soudik, Moustatino, Catrivacovon, Herguélé, Pessiravon, Caratmanoglou, Bolostovat, etc., etc.; cinq heures après avoir quitté Istib, nous arrivons au village de Klissali, habité par soixante-dix familles grecques et turques. Nous sommes heureux de trouver une hôtellerie et un café dans cette bourgade, car nous mourons de soif, n'ayant pu trouver une seule goutte d'eau dans toute la vallée. Le chemin que nous venons de parcourir est sans cesse couvert de voyageurs et de chariots.

Une route qui part de Klissali se dirige au nord et mène directement à la petite ville de Palanca.

Nous continuons notre chemin au nord-ouest sur un terrain accidenté, laissant à droite et à gauche les villages de Petsovo, Papo, Kréotz, Maléno, Alandriki, etc. En deux heures et demie de Klissali, en sept heures et demie d'Istib, nous arrivons au sommet d'une colline où nous sommes encore mis à contribution par les douaniers. Une demi-heure suffit pour descendre ce coteau, d'où sort à travers un ravin une source d'eau excellente ; un quart d'heure plus loin on traverse le village de Soussitza ; les voyageurs y

trouvent un khan, il est habité par soixante familles grecques.

La route redevient carrossable, nous passons près des villages de Zibigna, Krouktzani, etc., et en neuf heures et demie d'Istib, nous arrivons au village d'Epanô-Koniari (trente-cinq maisons grecques), où nous trouvons une vaste hôtellerie. Une demi-heure plus loin, au sud, nous trouvons le village de Katô-Koniari, composé de cent cinquante belles maisons grecques et turques. Les deux villages commandent la charmante vallée de Psinia, qu'on traverse en une heure dans sa largeur, et en une heure et demie dans sa longueur. Cette vallée est arrosée par un ruisseau qui porte le même nom, et qui prend sa source auprès de Palanca, pour aller se jeter dans l'Axius, auprès du village de Caplanlû. Nous rencontrons un pont de bois long de soixante-dix mètres, et large d'un mètre et demi.

Particularités. — Nous passons la nuit à la belle étoile, à peu de distance du khan d'Epanô-Koniari; les femmes grecques n'osent pas nous approcher, nous prenant pour des Turcs; mais, dès qu'elles connaissent notre nationalité, elles forment un cercle autour de nous et s'offrent à aider nos gens qui nous préparent à manger.

On creuse un grand trou, qu'on chauffe avec un feu ardent, on y place un agneau tout entier, et l'on met au-dessus une voûte de briques superposées; on

rallume le feu à l'entour, et bientôt (trois quarts d'heure environ après) on nous sert un rôti délicieux.

— Pourquoi mangez-vous de la viande, aujourd'hui vendredi, si vous êtes chrétiens? nous demande une grosse fille qui ne parle que la langue bulgare.

— Pourquoi parlez-vous un semblable langage, si vous êtes grecque, répond brusquement Sophos.

— Hélas! je parle très-mal le grec; et je n'ose parler cette langue devant des gens comme vous.

— Eh bien, ma chère, reprend Sophos, si vous savez le grec, vous devez connaître le précepte qui dit : ἀσθενὴς καὶ ὁδοιπόρος ἐγκράτειαν οὐκ ἔχει (le malade et le voyageur sont dispensés des règles de l'abstinence).

Tout le monde connaît cette règle; mais tout le monde aussi en abuse. Vous auriez pu, ce soir, vous contenter de notre soupe aux haricots, assaisonnée avec de l'huile, du vinaigre et du thym; en y ajoutant des olives noires, vous n'auriez pas eu à regretter votre rôti!

Mais qui pouvait s'attendre à rencontrer ici des chrétiens scrupuleux, partout des Turcs....

[illegible] monsieur: il y a des [illegible] ne manquent nulle [illegible]

[illegible] écoutons [illegible] gros Turc qui

nous toise d'un regard scrutateur et dit en s'adressant spécialement à Sophos :

— *Selam-na-allekum !*

— *Vô, allekum-selam !* répond notre original.

— D'où venez-vous, Aga ? demande le Turc.

— Nous ne venons pas, nous arrivons, répond le moine travesti.

— Et où allez-vous ?

— Où notre fantaisie conduira nos pas !

— Vos compagnons ne sont pas musulmans ?

— Vous le voyez bien.

— Parlent-ils la langue turque ?

— Pas un mot.

— Alors, pardonnez-moi, Effendum, de m'être montré si.....

— Si indiscret, voulez-vous dire !...

— Soit : si indiscret en vous questionnant comme je l'ai fait ; mais nous sommes espionnés de toutes parts ; je vous avais pris pour des *firings*, et, à vous parler franchement, vous me sembliez avoir l'air suspect. Je suis le receveur de cette commune, je sais que les guiavours du Monténégro, de la Serbie et de la Bosnie nous tendent des piéges ; je ne me suis approché de vous aussi brusquement que pour surprendre quelque chose de votre conversation ; je voulais voir si mes soupçons étaient fondés !

— Tranquillisez-vous, Aga ? je suis, *ellhem d'Ullah!* (grâce à Dieu !) musulman halisch, et les deux firings

que voilà sont des grands seigneurs français envoyés
par la Sublime Porte pour traiter avec les rebelles
damnés, qu'Allah confonde dans son juste courroux!

La jeune fille, qui nous prépare le café, entend
ces paroles de Sophos, elle s'écrie :

— *Panagia mou, Panagia mou!* Elle demande au
Docteur si en effet notre compagnon a dit la vérité
: celui-ci n'a rien compris à tout ce qu'a dit Sophos
Je prends à part la curieuse enfant et je la rassur
de mon mieux, en la priant de se taire sur tout c
qu'elle vient d'entendre : elle le promet en priar
... de seconder *nos projets*, et la conversatio
... entre le vrai Turc et le faux musulman.

Que la bonté d'Allah casse l'épine dorsale
... grands seigneurs *frengs* qui creusent not
... combiant de caresses ! N'avons-nou
... dont ces enragés se di
... même qui le défende
... *Yarad*
... est rédu
... La justi
... qui p

— Amen ! répond bravement Sophos.

— Amen ! répète le Docteur qui n'a rien compris, mais qui veut mettre fin à un dialogue qui l'ennuie.

— Amen ! dis-je à mon tour en riant, pour aider Sophos à expliquer cette malencontreuse interruption.

— Les seigneurs comprendraient-ils notre langue? demande le Turc avec inquiétude.

— Pas du tout, le mot amen est commun à toutes les langues du monde ; et ces *firings* se figurent que nous faisons nos prières ! Amen encore ! répète Sophos en se tournant vers nous.

Nous repétons en chœur :

— Amen ! amen !

Le brave musulman rit à gorge déployée aux dépens des firings *zevzeks* (sots).

— Ah ! continue-t-il, si nous avions à notre tête, comme autrefois, un véritable musulman, nous pourrions encore inspirer une juste terreur à tous ces ennemis de Dieu, à ces fils bâtards de Satan ; mais espérons! patience! celui auquel le trône est promis... est un homme de Dieu, il nous réconciliera avec le Seigneur et il réhabilitera notre gloire vis-à-vis de tous ces marchands de ciseaux, de fard et d'allumettes[1] !

[1] C'est ainsi qu'on qualifie les industries anglaise, française et autrichienne.

— Ischallah ! Ischallah ! Dieu le veuille ! Dieu le veuille ! dit Sophos en se frappant la poitrine avec la main droite ouverte.

J'ai le temps d'expliquer au Docteur de quoi il est question, en le priant de ne pas s'occuper des deux interlocuteurs. De Vajany se met à siffler un air de la *Traviata*, je me mets de la partie et nous chantons ensemble : *Addio del passato*, tandis que le bon Turc rappelle les exploits du passé.

— Ah ! dit-il, cette fois nous ne serons plus si tolérants et si magnanimes ! nous devons exterminer tout ce qui est guiavour, extirper leurs racines partout où nous passons. Si nos aïeux avaient agi de la sorte, à l'heure qu'il est, les *habitants de l'univers* (Dunia-allem) seraient musulmans, et nous n'en serions pas réduits, vous et moi, à nous souiller par un contact impur !

En disant cela il nous indique d'un geste de tête et nous continuons à chanter : *Non Lagrima o fior* [illegible]

[illegible]

Mais [illegible] nos terres ? di[illegible]

[illegible]

— C'est vrai : il serait même à désirer que cela arrivât le plus tôt possible; d'autant mieux que les sacrifices offerts à Dieu nous vaudront les meilleures places dans le paradis !

— J'y compte bien ; car sous ce rapport j'ai largement payé ma dette.....

— Avez-vous tué beaucoup d'infidèles ?

— J'ai fait toute la guerre de Macédoine ; j'étais en Cassandrie, à Naoussa, partout....; et vous, avez-vous été aussi heureux ?

— Hélas ! non, j'étais trop jeune à cette époque ; maintenant, je ne suis pas militaire, je suis *kiatip* (secrétaire).

— *Adam-Senda !* tout musulman est soldat, pourvu qu'il ait un *yatagan* et un *tufek* (fusil) !

— Mais, de nos jours, il faut être *nizam* pour être militaire.

— *Boktan* que tout cela ! ces nizams ne sont bons qu'à parader devant le sultan quand il va à la mosquée : mettez-les en face de l'ennemi, un souffle les renversera ! Parlez-moi de ces braves janissaires qui, le glaive haut et criant : *Yourousch Allah ! Allah !* se précipitaient avec impétuosité et culbutaient tout du premier choc !

— Mais il n'y a plus de janissaires !

— Tout musulman est janissaire; ceux qui ne veulent pas l'être sont des mourtads damnés que

Dieu punira plus sévèrement encore que les *kiafirs !*

— Alors, guerre aux infidèles !

— *Djihad* à tous ceux qui les imitent?.. J[illegible] nuit, mon frère, débarrassez-vous le plus t[illegible] des mécréants qui vous accompagnent, e[illegible] *rende toujours votre glaive tranchant !*

Il est dix heures du soir lorsque le b[illegible] Turc nous quitte sans nous saluer; nou[illegible] deux heures encore à causer avec le Doct[illegible] ce qui s'est passé entre les *deux partis guerre sainte.*

A quatre heures du matin, nous sortons et nous prenons le chemin d'Uskub.

La route se dirige à l'ouest, monte sur l[illegible] [illegible] de ce côté, le petit [illegible] sur un plateau où elle [illegible] quarante-cinq familles [illegible] de Rhetz [illegible]

auche se rencontrent les villages de Catô-Mazari, Matzàri, etc. Nous arrivons enfin au khan de ıri, arrosé par un frais ruisseau qui coule du au sud, à une heure seulement de la ville ub.

us côtoyons la rive gauche de l'Axius : le lit de uve est irrégulier, et sa largeur varie de cent à cents mètres; nous arrivons à Uskub quatre s et demie après avoir quitté Koniari. Il y a b à Uskub quatorze heures de chemin.

llée d'Uskub. — La vallée d'Uskub se traverse en heures dans sa longueur, en trois heures dans rgeur; elle est fertile en céréales, en riz, en ıes, etc.; mais elle n'est cultivée qu'en partie. Turcs ne mettent jamais la main à la charrue, et rfs chrétiens ou bohémiens ne suffisent pas à la re de ces terres arrosées et souvent inondées Axius.

sel de nitre se laisse voir à la surface du sol, et anufacture impériale des poudres en fait une le consommation.

le d'Uskub. — La ville d'Uskub (l'ancienne a) est assise sur les deux rives de l'Axius, que t un pont en pierre, de construction romaine, de trois mètres et long de soixante-dix mètres. ımpte huit mille maisons en briques non cuites, mal bâties, sur le double rivage; elles sont sé- s par des rues étroites, sales, obscures et rem-

plies d'eaux stagnantes. On trouve à chaque pas des carcasses d'animaux en putréfaction, et cela ne contribue pas médiocrement à l'insalubrité endémique qu'entretiennent les exhalaisons putrides de la plaine marécageuse. Trois mille maisons appartiennent aux Chrétiens, Grecs, Bulgares et Bosniens ; les autres sont habitées par les bohémiens, les Juifs et les Turcs.

Il existe encore dans cette ville quelques constructions romaines ; on peut signaler surtout l'ancien prétoire. On compte une vingtaine de khans assez vastes, mais tous plus sales les uns que les autres. Enfin on peut mentionner un assez grand nombre de bazars et de bezestins, où les trois provinces limitrophes, l'Albanie, la Serbie et la Macédoine, viennent échanger leurs produits. Les habitants parlent plusieurs langues, et tous, sauf les raïas macédoniens, se promènent dans la ville armés jusqu'aux dents.

Le Turc, que maltraitent souvent l'Albanais, le Serbe et le Bosnien, se venge immédiatement sur les raïas désarmés, et cela à la grande joie des Juifs, dont la spécialité est d'exercer les plus vils métiers, connus et inconnus du lecteur.

Les Turcs s'occupent ici d'arts grossiers : ils font des selles et des bâts pour les animaux domestiques. Ils travaillent l'or et l'argent pour en faire des ornements grotesques : ils ciselent bizarrement les crosses des fusils, dont les canons viennent d'Allemagne.

nfin, rien ne leur répugne, pourvu qu'ils n'aient pas s'occuper d'agriculture. En général, les hommes ont mièvres, chétifs et maladifs, les femmes sont les lus laides de toute la Macédoine et de la Bulgarie. lous en rencontrons quelques-unes à la promenade; e Docteur me dit en riant :

— Ah çà, est-ce que toutes les femmes de la ville ont enceintes?

— Oui, répond Sophos, leur fécondité ressemble à elle de la femme de Coustouroun....

Au milieu de la ville se dresse une colline cou- onnée par un méchant fort romain; le mur et les rois tours tombent en ruine, mais les Turcs ont levé une seconde enceinte qu'ils ont armée d'une ingtaine de petits canons. Ce fort n'est bon qu'à enir en respect les raïas de la ville, car il est dominé l'est par des hauteurs d'où l'on pourrait facilement craser les servants des pièces d'artillerie.

La ville s'étend jusqu'à une gorge formée par deux montagnes; l'une de celles-ci se nomme Schardag 'ancien Scardus); celle qu'on trouve à l'ouest s'ap- elle Mocra; l'Axius y prend sa source.

La ville de Scopia, située sur la frontière commune e trois provinces, a une grande importance straté- ique; on ne pourrait guère la fortifier, mais on ut occuper avantageusement les hauteurs qui bor- nt la gorge; la ville, appuyée sur un camp for- ié, pourrait devenir un point excellent de dé-

fense et de ralliement pour des troupes

Il réside dans cette ville le pacha-vali, d'Uskub, le mollah, le caddis, et le m grec, qui compte dans son diocèse di familles chrétiennes.

La garnison consiste en une demi-com tilleurs de réserve, logés dans le fort, et e nombre de *bachi-bouzouks* qui servent é de gendarmes et de sergents de ville,

Nous avons des lettres pour les pri mais, comme ils se nomment Hadji-Tr Stefcos, Hadji-Guiorgui (tous Hadjis !), gardons bien d'aller les voir, de peur de mettre. Les Turcs d'ici sont très-soupçon quiètent des mouvements de leurs v peuvent voir un étranger sans l'accuser ou sans lui attribuer une mission secrè

Un gros Turc, armé jusqu'aux dents, v lancer jusque dans notre khan ; il pou ment la porte de notre chambre, tir et jette sur le sol quelques pièces de

— *Oglan, hékime !* (Eh, médecin !) d moi pour cinq *paras* de médecine[1] ! J' qui me fait horriblement souffrir ! s'é

Le Docteur contient sa colère, il reç bilité son client mal élevé, le fait ass

[1] Une piastre vaut 40 paras; il faut environ 12 un sou.

escabeau et l'opère en un clin d'œil. Le Turc s'éloigne bientôt, sa dent cariée à la main, en disant :

— Que l'enfer ait son âme ! mais ce n'en est pas moins un bien habile médecin !

Las de monter toujours des bêtes de louage, nous achetons à Scopia quatre chevaux bosniaques, nous les faisons harnacher ; nous vendons le mulet de Sophos et nous partons pour Vélissa.

De Scopia à Vélissa. Le chemin se dirige au sud, passe par le khan dont nous avons déjà parlé, suit la rive gauche de l'Axius, traverse la belle vallée de Scopia, laisse à droite et à gauche les villages de Yanitzi, Bezanitzino, Areschani, Taor, etc., et en trois heures arrive au khan d'Ibrahim-Kioï ; une heure plus tard on rencontre le grand khan de Caplan, sur un ruisseau qui porte le même nom et que traverse un pont de bois; puis les ruines de fortifications, qu'élevèrent, en 1841, les Albanais vainqueurs des Osmanlus. Nous nous engageons dans une étroite vallée, puis nous remontons le versant du mont Baboussa, et, sept heures après avoir quitté Scopia, nous arrivons au khan de Bella-Voda. Ce khan est situé sur un petit plateau traversé par la route qui, venant de Vélissa, mène à Comanovo, à Vragnia, Becoftza, Nisch, etc., et se prolonge jusqu'à Belgrade. Le chemin de Vélissa parcourt un petit défilé d'où l'on aperçoit la vallée et la ville que sillonne l'Axius; puis, traversant la vallée elle-même,

il longe la rivière, laisse à droite le villag
Kioï et, en quatre heures et demie de Capl
heures et demie de Scopia, arrive à Vélis

Ville de Vélissa, ou Keuprulu. — La
tie en amphithéâtre sur deux collines qui
à-vis : l'Axius la traverse bruyamment e
suite la vallée.

On compte six mille habitants dont les de
chrétiens. Les jardins et les enclos fleuris y s
nombre, les khans et les maisons particuli
bonne apparence. Un pont en pierres de c
romaine est jeté sur l'Axius et réunit les
de la ville. Ce serait le séjour le plus agr
contrée, si la tyrannie turque n'attristai
lieux, si la population tout entière ne gér
le joug odieux d'un mudir et d'un caddis!

Le métropolitain de Vélissa compte s
diction spirituelle neuf mille familles c
le district se compose de cent quatre-vingt-
villages et hameaux dont les plus riches e
bâtis sont habités par les Grecs.

Comme partout ailleurs, les Turcs d
trée sont paresseux et ennemis du tr
grande occupation, c'est de fumer le tchil
mangeraient pas si les chrétiens ne cu
terre pour eux. Les Grecs, au contraire,
merce met en rapport avec toute l'Euro
y sont actifs, intelligents et lettrés. No

irpris agréablement en visitant quelques Grecs opu-
nts; nous sommes parfaitement bien accueillis e
s hôtes, M. Sazo en tête, nous semblent des gens
ı meilleur monde et de la meilleure compagnie.

Nous parcourons aussi les environs, nous passonst
ux nuits dans les villages et nous trouvons une
inche et cordiale hospitalité chez de simples pay-
ns.

Il est vrai que ces braves gens ont la foi et l'espé-
nce, leur sainte religion leur promet l'affranchis-
nent et la fin de l'odieuse tyrannie sous laquelle
gémissent.

Un paysan révolutionnaire. — Savez-vous bien,
us disait un primat du village, que nous sommes
iq fois plus nombreux ici que nos ennemis et qu'à
ı jour donné nous pourrions les exterminer à notre
ır?

— Allons donc! vous êtes de bons raïas; pour
us la subordination est un devoir, et d'ailleurs
us ne vous faites pas d'illusion sur votre infério-
é.

— Pardon, Excellence, c'est l'insubordination qui
un devoir sacré pour nous; nous nous devons à
re patrie; quant à l'infériorité, elle est du côté de
ennemis.

— Vraiment? La carrière des armes n'est-elle
l'apanage exclusif des Turcs?

— Cela est malheureusement vrai, mais ils n'en

[illegible] combattre des [illegible]

[illegible] armes. Je me se [illegible]

[illegible] un fusil?

[illegible] erreur [illegible] regardiez

[illegible] montagnes [illegible]

[illegible] dans [illegible]

[illegible] comme lui le s[illegible]

[illegible] es [illegible]

[illegible]

qu'une foule de chrétiens aideront les Turcs de leur expérience et de leur savoir, comme cela arrive toujours.

— Ni la *Nemtzie*, ni personne ne peut se mêler des affaires intérieures de la Turquie, après ce qui a été convenu dernièrement à Paris.

— Nous savons cela ; mais nous savons aussi que rien n'empêche le Sultan d'implorer le secours de ses alliés quand il en a besoin ou quand on le lui conseille, et la *Nemtzie* est toute prête à l'aider....

— Allons, brave homme, vous raisonnez juste; mais il est certaines particularités fort importantes que vous oubliez; la *Nemtzie* aura autre chose à faire que la défense de Mahomet.

— Vous voulez peut-être dire que la guerre va éclater entre l'Autriche et la Russie, mais nous n'en croyons rien : ces deux puissances ont toujours été amies, elles le seront encore ; nous savons ce qui est arrivé, à propos des Madgyars (des Hongrois).

— Autres temps, autres mœurs ; je vous prédis, moi, que vous pourrez bientôt guerroyer avec vos agas, sans que personne s'en mêle; comptez-vous bien seulement avant de rien entreprendre, et ne vous exposez pas à voir se renouveler les désastres de 1853 et 1854.

— Ce que vous me dites là vient à l'appui de nos craintes; une révolution manquée amène toujours une intervention des puissances chrétiennes. L'af-

faire dont vous parlez n'a été qu'une révolte
le plus grand nombre des Grecs se sont
nous savions bien que nous aurions pour a
les alliés de la Turquie.

— Ce sont là deux bonnes raisons pou
ce mouvement coup de tête : que cela vou
leçon pour l'avenir ; soyez aussi prudents
êtes braves.

— Prudents ! nous le serons....

En disant ces mots, le Grec répète à v
quelques vers d'un chant national que je m
d'avoir entendu dans mon enfance[1].

[1] Le sein fécond de l'antique Cybèle
Se couvre de fruits et de fleurs !
Le blond Phébus, sur la voûte éternelle,
Répand ses premières lueurs.
Le ciel d'azur qu'un ardent rayon dore
Brille d'une étrange clarté !
Debout ! debout ! Hellènes, c'est l'aurore,
L'aurore de la liberté !

C'est le réveil ! Allons frères ! aux armes !
Embrassons-nous, et puis partons !
Longtemps ce sol fut arrosé de larmes,
Il faut du sang à nos sillons !
Nous vengerons notre gloire flétrie,
Secouant un joug détesté,
Nous combattrons enfin pour la patrie,
La patrie et la liberté !

Si Thémistocle a pu sauver Athènes
De la colère du grand roi,
Nous saurons, nous, briser aussi nos chaînes
Nous avons l'espoir et la foi !

Vélissa à Tikvesch. — Le chemin, en quittant
sa, se dirige au S.-E.; il suit la rive droite de
is, traverse les villages d'Isvar et de Pélesco, il
l'Erigôn vers son confluent avec l'Axius et ar-
en huit heures à Tikvesch.
us quittons Vélissa pour aller à Bétolia.
Vélissa à Bétolia. — Nous passons l'Axius sur
nt de Vélissa, nous traversons le ruisseau de
lia et nous arrivons en deux heures au khan de
mousli, situé sur un terrain plat, à peu de dis-
e du village de Mitanza.

C'est un combat contre d'autres barbares !
  Demain toute la chrétienté
Verra tomber les Turcs et les Tartares,
  Les bourreaux de la liberté !

Vienne la mort ! Nous savons comme on tombe !
  La mort ne fait pas oublier !
Nos petits-fils verront sur notre tombe
  Fleurir un éternel laurier !
Point de regrets ! point de craintes stériles !
  L'histoire et la postérité
Veulent encor trouver aux Thermopyles
  Les soldats de la liberté !

Qu'importe, amis ! que la terre soit teinte
  Demain encor de notre sang ?
Si nous voyons, en tombant, la croix sainte
  Prendre la place du croissant !
La mort est belle, alors qu'un espoir dore
  L'horizon de l'éternité !
Alors qu'au ciel se lève enfin l'aurore,
  L'aurore de la liberté !

Nous suivons le versant nord du mont Baboussa et nous laissons des deux côtés de la route les villages de Tzaca, Vranoftzi, etc.; nous passons par le khan de Coumsallan (trois heures et demie) et nous atteignons, en parcourant un terrain plat, le khan de Baboussa, qui est entouré de sources limpides, d'arbres verdoyants, et dont les écuries peuvent contenir jusqu'à 300 chevaux. Jusqu'ici le chemin est carrossable et bordé de plaines cultivées.

Un Turc qui veut me convertir. — Nous nous arrêtons pour déjeuner : un vieux Turc, qui m'entend parler sa langue, me propose sans façon de me convertir.

— *Guell! musulman oll!* Viens, viens, fais-toi musulman! ce serait dommage qu'un homme comme toi fût éternellement damné.

— Que faut-il faire pour cela?

— Peu de chose; prononcer le *Sélavate* (l'article de foi) et subir ensuite une petite opération en échange de laquelle les anges de Dieu te promettent une félicité éternelle!

— Pour vous faire chrétien, aga, il faut encore moins que cela : un bon bain d'eau fraîche dans le tonneau voisin... et les anges n'auront point besoin de vous promettre une compensation puisque vous n'aurez rien à souffrir.

L'exaspération du vieux Turc nous divertit pendant tout notre déjeuner : abusant de sa vieillesse et

sa faiblesse il épuise le vocabulaire (qu'il me paraît maître à fond) des injures réservées aux disciples Jésus-Christ. Il n'épargne ni les imprécations ni malédictions; il demande à Dieu d'exterminer race.

Le Docteur s'amuse à exciter le vieux fanatique; ui fait épuiser tout son catalogue d'épithètes et de sphèmes; Sophos joue le rôle de compère, et, si la llième partie des souhaits formulés était exaucée, e resterait demain, dans les cinq parties du monde, e les Turcs, en fait d'êtres humains.

Comme dernier adieu, je lui crie en montant à eval :

— Mes hommages à votre aimable fille!

C'est le trait du Parthe que je lui décoche; sa reur est au comble. Ne pouvant nous assommer mme il le voudrait, il se borne à nous lancer des erres qui ne nous atteignent pas.

Une demi-heure après avoir quitté le khan, le emin commence à monter le versant du mont boussa, par une pente assez roide et fort mal pavée. us rencontrons une source d'eau saumâtre, qu'on pelle Fisfiss-Papa; en huit heures de Vélissa nous eignons le khan d'Abdi-Pacha, où le voyageur uve une chambre confortable, un jardin ombragé de l'eau potable. Cette oasis fait oublier un instant 'étranger les villes turques et les Tartares qui les itent.

Le chemin descend ensuite la montag
heure et demie il mène au khan d'Ach
l'entrée d'une vallée, puis en trois heure
Perlépé, onze heures après avoir quitté

Ville de Perlépé. — Cette ville, trave
ruisseau tributaire de l'Axius, contient
maisons construites en briques ; les rues s
sales et malsaines ; les bazars sont nom
obscurs et mal distribués ; à chaque pas
sur les pieds des gens, et l'on risque
chiens errants qui suffiraient seuls à
ville, tant ils sont nombreux.

La moitié des habitations appartienne
tiens, qui, dans cette ville, sont les plus
de la contrée.

Considérations. — Quel mobile secret
les puissances chrétiennes à soutenir ains
contre la civilisation ? s'écria le Docteur e
Turc rosser impitoyablement un chrétie
la France et la Russie savent bien que le
ne sont que des utopies : ce n'est qu'u
celer les forfaits d'une domination qui t
loi en bourreau, et qui ne doit sa force
tisme ! Une semblable politique repose
ture, et n'a pour résultat que la libre p
sept péchés capitaux !

Sophos ne demande pas mieux que d'
discussion sérieuse ; il répond :

y a d'autres puissances qui pensent diffé-
it...
est-à-dire qu'elles font semblant de penser...
est la même chose.
h bien! laissez la diplomatie anglaise mettre
re tous les moyens pour maintenir l'autorité
et des Fuad, tant qu'elle y trouve ses intérêts;
elle verra, si elle ne l'a pas déjà vu, que ces
intérêts l'engagent à soutenir les Jean et les
... Quant à l'Autriche, en demandant des mé-
ents pour le fanatisme musulman, elle prouve
u'elle n'ignore point combien toutes ses ré-
qui provoquent le bouleversement de l'isla-
sont mensongères, ridicules, impossibles!
nporise et ne pense qu'au présent, en laissant
de l'avenir à la Providence...
h! Docteur, les peuples ne sont pas assez
stes : le Grec, qui voit le bombardement de
h, se dit : L'Angleterre, qui venge et fait payer
la mort de deux ou trois Anglais, est restée spec-
indifférente des massacres et des outrages qui
ent toute la chrétienté! Le parlement anglais
nne un général qui a tué quelques Indous
nés, mais il soutient les Turcs qui empalent
isonniers après leur avoir coupé le nez et les
s. La France et la Russie ne veulent pas nous
r ouvertement de leur protection, crainte de
ncourager à la révolte! elles encouragent ce-

pendant nos bourreaux, en laissant leu
punis et en neutralisant nos forces. Quan
les chrétiens de l'Orient ne l'ont jamais
Turquie; c'est avec raison que, pendant l
nique, ils disaient *turc-autrichien* et n
en voyant Rigas, Sékiari, les premiers
liberté, livrés aux Turcs et empalés sur
de Belgrade ; en voyant Hypsilanti mo
prisons apostoliques, et la marine autr
fondue avec les vaisseaux des Turcs; l
dolo, digne émule de son prédécesse
brûler la flotte grecque dans le port de
voyant livrer aux pachas les braves sol
et d'Hydra, que l'Autriche ramassait,
fugitifs, dans tous les recoins de l'Archi

— Et pourtant cette même Autrich
et soutenu le roi de Grèce en plus d
stance...

[1] En 1824, j'étais prisonnier à Magnésie, en Asie
une quarantaine de matelots grecs les mains liée
et attachés à la queue des chevaux des spahis. C'é
dant de l'escadre autrichienne qui les avait livr
Smyrne. Toute la population se pressait dans les
places pour les voir. Ils arrivèrent ainsi à la ville de
furent jetés garrottés à fond de cale dans une go
qui devait les transporter à Constantinople. Mais
vèrent moyen de rompre leurs entraves; ils massacr
endossèrent les vêtements de leurs oppresseurs et
troit des Dardanelles avec force hourrahs ! et le pavil
Ils arrivèrent sains et saufs à Psara. Mais ce n'étai
commodore autrichien qui avait fait son offrande a

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela : adressez-vous à notre ami le capitaine.

— Allons donc, vous savez bien que je ne m'occupe pas de politique ; si vous tenez cependant à l'avis d'un soldat, je vous dirai franchement ce que je pense : si jamais l'Autriche a pris la défense de notre gracieux souverain, ce n'a été que pour soutenir et défendre la prérogative de la majesté royale. Notre roi bien-aimé est Hellène, avant tout, il ne se fait point illusion sur l'aide et la protection qu'il doit espérer d'une puissance qui est l'alliée naturelle du Divan et l'ennemie déclarée de la Grèce. Des circonstances particulières ont pu quelquefois donner aux choses une fausse apparence, mais le fond est toujours le même.

— Tout ce que je sais, moi, reprend Sophos, c'est que l'indépendance du territoire hellénique, reconnue par le traité du 6 juillet 1827, n'était pas même admise par le prince de Metternich en 1828. Tenez, je veux vous raconter un seul fait qui vous prouvera tout le fanatisme avec lequel ce diplomate s'acharnait contre la Grèce.

Le 12 décembre 1828, c'est-à-dire dix-huit mois après le traité du 6 juillet, un prestidigitateur fort célèbre et très-connu en Autriche avait annoncé à Vienne une soirée extraordinaire au profit des pauvres ; mais il avait eu l'imprudence de faire mettre sur ses affiches *aus Griechenland*. Le prince de Met-

ternich furieux fit appeler le préfet de police et le menaça de le destituer s'il ne faisait disparaître sur-le-champ toutes les affiches placardées dans la ville et dans les faubourgs. Il était bien coupable, le préfet, *c'était plus qu'un crime, c'était une faute qu'on avait à lui reprocher!* Le malheureux physicien, en présence du *Djihad* exercé contre ses annonces, et ne sachant à quel saint se vouer, alla demander aide et protection à la police.

— Allez à tous les diables! lui fut-il répondu; vous êtes cause que le préfet a eu des désagréments.

— Qui est-ce qui en veut donc ainsi à mes affiches? Pourquoi les arracher avec un tel acharnement?

— Où diable avez-vous pris ce maudit mot *Griechenland* pour le mettre sur votre affiche ?

— La Grèce! mais, c'est ma patrie! je suis Gr[illegible] et la *Griechenland*...

— Pas un mot de plus : la Grèce n'existe point.—

— Votre Seigneurie a la tête à l'envers! Pardo[illegible] comment dire honnêtement cela ?...

— Laissez-moi donc tranquille! c'est le prince [illegible] Metternich qui l'a dit; il doit donc en être ainsi faites imprimer d'autres affiches, et cette fois sans..

— Eh bien, cher Docteur! dit Sophos avec u[illegible] sourire sarcastique, cela doit vous paraître étonnant incroyable, peut-être.

— Pas du tout! n'avons-nous pas pu juger de l

ɜ Metternich, lorsqu'on a dit aux conférences
: Il n'y a pas de *question d'Italie*[1]?

sortons de Perlépé pour aller voir les envi-
ous grimpons un roc isolé qui s'élève à deux
ètres au-dessus de la plaine, au N. O. de la
ous visitons les ruines d'un ancien fort, et
mirons le panorama qui se déroule sous nos
eux cents hommes, bien retranchés, pour-
dans cette position, défier toute une armée.
de cette élévation, se trouvent les ruines de
ne ville de Perillapon (d'où le nom de Per-
ii attestent sa prospérité passée. On y compte
quatre-vingts églises en ruines, brûlées par
es.

erlépé à Critzovon. — Le chemin qui sort de
s'engage sur la montagne au nord, il tra-
village de Varoussi, le défilé de Varvara, à
ıres de Perlépé, et arrive en seize heures à la

ɔment où nous mettons sous presse, nous lisons dans un
s lignes suivantes :
s que les paquebots du *Lloyd* ont cessé leur service, une
ıantité de marchandises destinées aux villes de l'Orient
nt les magasins et les quais de Trieste. On sait qu'il avait
soirement convenu que la ligne serait desservie par les
grecs. L'Autriche s'est ravisée tout à coup ; elle a fait
légraphe ; elle a fait venir, en toute hâte, des vapeurs otto-
ont emporté toutes les marchandises. Les navires hellé-
rivés le lendemain, ont pu s'en retourner sur-le-champ sur
ne ils étaient venus. C'est véritablement un aimable pro-
n acte de bonne foi carthaginoise. »

bourgade de Crouzovon, composée de six cent cinquante maisons grecques.

De Perlépé à Crouzovon. — Une autre route se dirige à l'ouest : elle traverse la vallée de Perlépé, et en seize heures arrive à Crouzovon, grande bourgade de quinze cents maisons grecques, située sur le versant N. E. du mont Petrina, à l'ouest de Perlépé et non loin de la rivière d'Erigôn. Les habitants de cette bourgade se livrent au commerce, et ont acquis un degré de civilisation qui fait contraste avec les mœurs de leurs maîtres. Ces braves gens désirent la liberté aussi ardemment que leurs voisins ; mais ils sont moins aguerris, et possèdent d'ailleurs plus d'argent que d'armes.

De Perlépé à Serras et à Salonique. — Un troisième chemin sort de Perlépé, et se dirige à l'est en traversant le bourg de Demir-Capi (trois cents maisons turques) : il passe par Kilkitz et Lahana pour mener à Serras. La route qui conduit à Salonique bifurque à Demir-Capi, se dirige au sud-est et pa[illegible] par Moglena.

Le climat de Perlépé et de toute la vallée qui po[illegible] ce nom est sain, quoique humide. Il s'y fait un gra[illegible] commerce ; les produits du sol sont en général de[illegible]tinés à l'exportation. Chose assez singulière, il n'y pas de Juifs dans ce pays.

La vallée de Perlépé se traverse en cinq heures d[illegible] nord au sud dans sa longueur, et en quatre heure[illegible]

largeur ; elle est bornée de tous côtés par des
ıes ; elle est remplie de fermes et de ha-
:t coupée par de nombreaux ruisseaux : on
e des céréales en abondance, du tabac, etc.
itants élèvent des bestiaux pour l'exporta-

rlépé à Bétolia. — Parmi les chemins qui
de Perlépé, celui qui mène à Bétolia est le
[uenté. Ce chemin se dirige au sud-ouest en
nt la vallée.

ıe heure et demie il atteint une hauteur om-
'arbres et arrosée par une source d'eau fraî-
s brigands fréquentent ce lieu plus que les
rs. Le chemin descend ensuite dans la vallée
ia, où il rencontre le hameau de Salfer habité
te familles de différentes races.

ɔis heures, la route atteint le khan de Nos-
sant de côté à droite et à gauche les villages
kler, Canatlar, Toplotzana, Panaïtza, Pa-
etc. ; une demi-heure plus loin il traverse la
'Erigôn (Indgé-Carassou) sur un pont de bois
deux mètres et long de trente mètres.

e d'Erigôn. — Cette rivière prend sa source
ersant méridional de la montagne de Borax ;
erse les vallées de Critzovon, de Perlépé, de
on et de Bétolia, coulant toujours du nord
usqu'au village de Cordja, à l'est de Bétolia ;
e tourne à l'est, reçoit le ruisseau de Brutus,

et continue dans la même direction jusqu'au village de Batchi ; elle se dirige ensuite au nord, parcourt la vallée comprise entre les montagnes de Tékès à l'est et de Baboussa à l'ouest, et va se jeter dans l'Axius près de la bourgade de Tikvesch.

La profondeur de l'Érigòn, auprès du pont de bois, est de 1 mètre 50 à 2 mètres ; en hiver elle mesure de deux à quatre mètres, ses eaux débordent et inondent les terres voisines. En cinq heures et demie de Perlépé, le chemin arrive au khan de Manguilla près du hameau qui porte le même nom (quarante maisons grecques), puis, se dirigeant à l'ouest, laisse de côté les villages de Couratzani, Draoutzani, et mène à Bétolia ou Toli-Manastir, distant de sept heures de Perlépé.

Un ouragan. — Entre le dernier khan et Bétolia nous sommes surpris en pleins champs par un [illegible] rieux ouragan ; le vent semble vouloir nous emporter ainsi que nos montures, et soulève des nuages de poussière ; les éclairs nous aveuglent et effrayent nos chevaux ; le tonnerre fait entendre des grondements sourds ; de larges gouttes d'eau nous annoncent une prochaine averse et nous n'avons pas de parapluies. Tout à coup le vent cesse, la pluie tombe avec force, et un éclat de tonnerre arrête subitement nos chevaux. Pourquoi ne pas avouer que nos chevaux ne sont pas seuls effrayés ? Peu d'hommes restent impassibles en voyant tomber la foudre !

Jn Juif qui s'est joint à notre caravane se trouve
l ; il tombe de cheval et semble prêt à rendre
ne ; le Docteur vient à son secours. Il lui fait une
tion d'éther sur la poitrine et lui souffle dans la
iche. Le Juif est sauvé ; son plus grand mal était
eur ; nous lui donnons, pour le guérir tout à fait,
grand verre de rhum à boire, et nous arrivons à
olia trempés comme des parapluies, mouillés jus
à l'échine.

mpossible de traverser les rues qui sont transfor-
s en torrents ; nous nous réfugions chez un for-
on bohémien, qui interrompt son travail et nous
asseoir autour de sa forge.

Nous sommes transis de froid : le feu de notre
cain ne flambe qu'à coups de soufflets ; Sophos se
bravement à la besogne, et le Docteur attise le
r avec des pommes de pin, tandis que je manie
iarteau pour me donner un peu de mouvement.
os gens font mieux, ils consomment nos provi-
s et vident leurs gourdes. L'exemple est bon à
re; nous les imitons, et le Docteur avoue que c'est
meilleur repas qu'il ait fait de sa vie.

eux heures plus tard la pluie a cessé et nous nous
allons dans un hôtel assez sale, tenu par un
en.

étolia. — La ville de Bétolia (l'ancienne Héraclée),
les Turcs appellent aussi Toli-Manastir ou Ma-
tir tout court, est assise sur le versant oriental

du mont Péristéri : elle s'étend sur les deux rives du ruisseau Draori, qui coule de l'ouest à l'est et se jette dans l'Erigôn. Ce ruisseau varie de largeur, et sa profondeur dépend des eaux torrentielles qui descendent de la montagne. Plusieurs ponts de bois réunissent les deux parties de la ville ; ces ponts, comme l'ancien pont Neuf de Paris, sont couverts de boutiques, de cafés et de magasins qu'emportent quelquefois les débordements du Draori.

La ville a une longueur de trois mille mètres sur la double rive, et une largeur de seize cents mètres. Le commerce s'exerce librement sur les places publiques, dans les marchés et dans les bazars ; les magasins sont remplis des nouveautés de Londres, de Vienne, de Venise et de Paris, de manière à satisfaire les goûts *à la Franca* des Osmanlis.

Quarante khans, les hôtels à l'européenne, les cafés, les restaurants, les brasseries, suffisent à peine au étrangers qui fréquentent cette seconde capitale de Macédoine, et aux troupes qui y tiennent garnison.

Cette ville naissante, qui n'était, il y a trente ans, qu'une bourgade peu connue, se recommande aujourd'hui par ses mosquées, ses bains publics, ses églises, et les vastes maisons qu'on y construit tous les jours.

Faut-il parler des trois casernes et de l'hôpital militaire ? Ces établissements sont si mal tenus !

Sur une hauteur au sud de la ville, il existe un

batterie armée de quelques bouches à feu, qu'on se plaît à nommer le *fort*. Bétolia est habitée par quarante-cinq mille âmes, dont vingt-cinq mille mahométans, dix-sept mille Grecs, deux mille cinq cents Juifs, et cinq cents sujets hellènes.

Cette ville est ouverte et dominée de toutes parts ; mais elle est très-importante par sa position centrale entre la Macédoine et l'Albanie, et surtout par la vaste plaine qui la borde au nord, à l'est et au sud.

C'est dans cette ville que le généralissime de la Turquie d'Europe (Ouroumèli-Séraskerù) tient sa résidence ; le vali-pacha, le mollah, le mufti, le caddis et le conseil départemental y siégent aussi.

Il y a différents chemins qui mènent de Bétolia aux provinces limitrophes :

Le chemin de la Bosnie, qui passe par Perlépé et Scopia ;

Le chemin de l'Albanie, qui passe par Ochrida et Guiordja ;

Le chemin de l'Épire, qui passe par Castorie, Lepsista, Conitza, ou par Metzovon.

Le chemin pour différents points de la Macédoine et pour Salonique en particulier, passe par Flôrina, Sariguiol, Verria (Caraferia), Ostrova, Vodina, Yénidjé, etc.

Le chemin de la Thessalie passe par Flôrina et Greveno, par Olossôn et par Metzovon.

La plupart de ces chemins sont praticables en été,

mais en hiver la communication est interrompue.

Nous signalons ici ce que nous avons presque toujours constaté en Turquie : les chrétiens sont laborieux, quoiqu'ils ne possèdent pas de terres; les Turcs, qui ne font rien, s'amusent toutes les fois que l'occasion s'en présente, avec des danseuses de toutes les nations.

Le metropolitain de Pélagonie, qui réside à Bétolia, compte vingt-huit mille familles chrétiennes sous sa juridiction : ces familles parlent trois langues différentes et apportent un grand soin à l'éducation de leurs enfants. Il y a à Bétolia une école supérieure grecque où l'on enseigne le grec, le français, l'italien, les principes des sciences physiques et mathématiques. Ce bel établissement a coûté cent mille francs aux chrétiens. Quant à l'enseignement mutuel il est en vigueur comme partout.

Vallée de Bétolia. — La vallée de Bétolia s'étend du nord au sud sur une longueur de onze heures et sur une largeur de trois heures et demie ; elle est arrosée par l'Erigòn et par plusieurs autres cours d'eau tributaires de cette rivière ; elle est renommée pour sa fertilité et ses excellents pâturages ; c'est la plus riche vallée de la Macédoine, la vallée où une armée trouverait le mieux des ressources suffisantes.

Nous parcourons la ville dans tous les sens, nous visitons les établissements publics, les casernes, les églises, les mosquées ; nous fréquentons les cafés.

sons de nombreuses connaissances et nous
ıs ici comme ailleurs la barbarie des Turcs
lorable condition des chrétiens. Les corvées,
ts illicites, le bâton musulman et la tyrannie
tes ses formes, précipitent le dénoûment
estion d'Orient : avis à la diplomatie chré-

re très-civilisé. — Nous rencontrons un bey
appartient à une riche famille d'Istib, et
ıt suivi pendant quatorze ans la carrière di-
ue, a parcouru l'Europe civilisée. Il nous
ris, Berlin et Londres ; il n'a pas d'expression
éprisante pour qualifier Stamboul. Il traite
eurs les prophètes et les saints, il se déclare
jette sans scrupule le blâme sur sa *patrie*.
une foule de précautions oratoires, le Doc-
rde sa question favorite :
est vrai, dit-il, il n'y a pas de force qui
ésister aux entraves que la politique des
es européennes suscite au gouvernement
. Tenez compte des dissidences intérieures,
avage des peuples soumis, de la réaction des
ux-mêmes; et vous penserez comme moi.
ıce du Deuvlète Osmanli est un miracle et un
e.
ui, répond le Turc ; on ne saurait le nier,
ıpire a passé par des circonstances scabreuses;
e même qu'il est, on ne peut affirmer encore

qu'il soit solidement assis ; mais le peuple d'Ali-Osman est fort et innombrable. Les principes du gouvernement sont immuables et éternels ; ajoutez à cela le désaccord des puissances chrétiennes, la protection de l'Angleterre et de l'Autriche, et vous verrez que le terme de notre domination n'est pas aussi rapproché qu'on le prétend.

— Il me semble, Effendum, que vous examinez la chose au point de vue spéculatif, sans vous occuper assez des causes intérieures de décadence qui menacent votre État.

— Ah ! vous voulez parler de l'insubordination des raïas, et vous ne croyez certainement pas que toutes ces réformes aient un autre but que de remédier à ce mal, en accordant aux esclaves une partie des droits des conquérants.

— Si j'en juge par votre langage, je dois présumer que vous regrettez ces concessions; et, si toute l'aristocratie turque partage cette manière de voir, je crains qu'il n'y ait chez vous un manque absolu de sincérité, chose toujours funeste, mais plus déplorable encore en matière de gouvernement......

— Ce que vous appelez l'*aristocratie* constitue le Gouvernement : si vous parlez du Sultan et de ses ministres, je vous accorde qu'ils sont sincères, car ils connaissent la fâcheuse position de l'empire. Mais ce n'est pas là qu'est le mal, le peuple tient avec opiniâtreté à ses traditions et à ses habitudes ; pour

ut l'or du monde je ne voudrais pas être ministre...
h! si tous les Musulmans pensaient comme moi, le
uwlète changerait bien vite de face, et vous n'auriez
us le droit de nous appeler barbares et fanatiques !

— En effet, monsieur, vous me paraissez d'une
re tolérance; mais je ne vous dissimule pas qu'à
on sens, malgré toute la bonne volonté du Sultan
de ses ministres, les réformes que vous désirez
nt irréalisables.

— Irréalisables, nòn ; difficiles, oui; avec le temps
Musulmans comprendront que les raïas ne sont
is leur chose ; ils respecteront leur existence.

Ici Sophos oublie son rôle de Turc, il lâche un gros
ot que nous ne pouvons répéter; le lecteur voudra
en imiter le maréchal Soult et traduire d'une ma-
ère décente cette nouvelle édition du mot de Cam-
onne.

— ..... Monsieur, on ne vous demande pas de
specter l'existence de vingt millions de chré-
ns, on exige que vous soyez avec eux sur un pied
galité. Mêmes lois, mêmes droits civils et mili-
res, partage égal des charges et des fonctions pu-
ques, voilà comment l'Europe veut qu'on applique
Tanzimats et les chartes. Le pacha de Bétolia s'ap-
lle aujourd'hui Mehemmed, que demain ce puisse
re Paul, ou Kirkor, ou Sapetaï [1]; que votre fils

[1] Kirkor est un nom arménien et Sapetaï un nom juif.

Moustapha, s'il tombe à la conscription, fasse son apprentissage militaire sous un caporal du nom de Jean : s'il fait partie de l'Administration, que son chef de bureau puisse s'appeler Périclès ou Michel; les raïas que vous voyez là-bas sortir de l'École pourront devenir des officiers, être les supérieurs des fils du *Séraskér-Pacha* ; ils les réprimanderont, les corrigeront et les puniront avec tous les jurons d'usage. en pareille circonstance; et, si vous continuez à battre vos soldats, le capitaine Basile rossera d'importance ses inférieurs. les Ali et les Sélim, fussent-ils les fils du grand-vizir.

— *Yoook!* vous allez trop loin, camarade ; que Dieu me damne si jamais un guiavour ose porter la main sur un Mahométan, sans payer chèrement son audace...

A son tour; le Turc pâlit de rage. Le Docteur, pour mieux démasquer ce Hassan policé, l'interrompt disant :

— Vous avez raison, monsieur, notre compagnon est Algérien et sujet français; c'est de son pays qu'il nous parle là : chez vous c'est tout autre chose.

— Certainement ! comment supposer qu'un Musulman puisse descendre aussi bas? mais les pierres mêmes se révolteraient contre un semblable attentat.

— Les pierres sont toujours du côté du plus fort, Aga, et cela ne fera pas votre affaire! réplique Sophos.

rc voit un sourire moqueur sur les lèvres du
il retient une exclamation qu'il avait sur le
la langue, et s'adresse à moi.
us ne dites rien, monsieur ?
parlerai, si vous voulez; mais je vous pré-
ıvance que je ne suis pas Français comme
s; je suis Grec, moi! sujet hellène aujour-
ais fils d'un raïa qui a eu la tête tranchée à
inople avec tant d'autres martyrs de la li-

·lez, parlez toujours, monsieur, vous n'en
plus que ces messieurs.
! je ne dirai que ce que tout le monde sait ;
ju'il est temps de mettre un terme à la su-
factice de la barbarie sur la civilisation ; la
souille le sol classique de la liberté ; c'est
le le plus odieux dont l'Europe puisse être
e ; je dirai qu'il vous faut renoncer à vos
ns d'origine divine ; reprenez votre place
rangs de l'humanité, soumettez-vous aux
le Créateur a imposées à toutes les créa-
availlez pour vivre et vivez pour travailler !
ncore que, pour sauver votre domination, il
résigner à oublier ce que vous avez été, et
r sincèrement aux exigences du présent et
:urs de l'avenir.
entendez-vous par là ? je ne comprends pas

— Comprendrez-vous mieux si je vous dis qu'il faut déchirer ces papiers mensongers dont vous faites parade ; adopter les lois salutaires de la chrétienté civilisée, traiter en frères le Chrétien et l'Israélite, protéger également l'église, la synagogue et la mosquée. Vous ferez cela, ou votre domination périra !

— Oui, oui ! s'écrie Sophos, nous sommes parfaitement d'accord.

— C'est aussi mon avis, ajoute le Docteur.

— Eh bien ! périsse l'empire ! s'écrie le Turc en s'éloignant.

— Amen ! amen ! répond joyeusement Sophos.

— Voilà le plus civilisé des Turcs, fait observer le Docteur, et cependant il ne porte pas de gants.

— Ces gens-là ne portent des gants que dans la capitale des Firings ! et encore ne les mettent-ils que lorsqu'ils sont sûrs d'être vus ; la plupart du temps ils ont leurs gants dans leur poche ; il en est un que je connais qui n'en use qu'une paire par an. Cela est du reste une conséquence naturelle des principes religieux qui ordonnent de se servir des doigts comme de fourchettes.

Le soir du même jour, nous rencontrons notre Turc dans un café du pont ; un revirement complet s'est opéré en lui, il a oublié son impatience du matin ; il nous accueille avec une effusion amicale peu ordinaire entre Musulmans et Chrétiens. Il nous

les mains, nous offre le café, des pipes et du
: il semble, en un mot, regretter son emporte-
qui a laissé voir le Turc sous son masque de
ation ; il fait amende honorable en s'appesan-
t à dessein sur la barbarie de ses coreligionnai-
près s'être largement moqué de tous les Os-
s en général, il nous demande si nous connais-
'acte de barbarie qui a récemment donné une
célébrité à la ville de Bétolia.

is répondons négativement, et le *gentleman*
ous raconte ce qui suit :

**assinat de vingt mille Albanais mahométans
e lieutenant de Sa Hautesse le Sultan.** —
1828, les Albanais mahométans, ayant à leur
e fameux Aslan-Bey et plusieurs autres chefs
is, s'étaient révoltés sous le prétexte que les
ies promises par le Divan, pour prix des services
is contre les Hellènes, n'avaient point été payées;
itable motif de leur révolte, c'est qu'à l'exemple
erbes ils voulaient recouvrer leur indépendance.
ueurs en plusieurs rencontres, ils étaient
es déjà d'une partie de la Macédoine, ils mar-
it sur Ochrida (Achris), afin de se réunir aux
ies et aux autres insurgés albanais, pour se di-
ensuite sur Constantinople.

a Porte, épuisée par la guerre qu'elle avait sou-
successivement contre les Grecs et contre les
s, ne pouvait opposer à ces apostats des forces

militaires ; elle se borna à envoyer un pacha-vali lieutenant du sultan, muni de pleins pouvoirs pou traiter avec les rebelles.

« Cet ancien pacha, merveilleusement organi pour atteindre le but que se proposait le Grand-Se gneur, était le même Kutahi qui avait quelque tem auparavant fait massacrer, à Missolonghi, les vie lards, les femmes et les enfants, lorsque cette vi fut abandonnée par son héroïque garnison, après u siége plus long que celui de Sébastopol. Cet emi qui pour arriver à ses fins ne reculait devant auc moyen, même devant ceux que réprouvent la loy et l'honneur, arrivé à la ville de Siatista, fit ca commune avec les Grecs, en guerre alors avec l Albanais, et, escorté seulement de quatre homm armés, traversa en une nuit les plaines de la Pé gonie, franchit les rivières débordées et les mar et entra enfin à Bétolia, où les rebelles campaient puis trois jours.

« Suivi de trois gardes seulement, il se prése au camp et fait publier un firman par leq amnistie complète est accordée, et promesse est fa du payement immédiat des sommes réclamées j les braves, auxquels le Deuvlète doit son salut ! l habitants le reçoivent avec des cris de joie ; la di sion se met parmi les rebelles ; la majorité est po la tranquillité, les hostilités sont donc suspendu les masses croient à toutes les promesses, les chef

ɜntraîner, et tous les esprits se calment dans
ɔe attente.

ɔrépare un banquet pour le lendemain ; le
nt va dignement fêter la pacification; c'est le
h qui paye !

ɔanquet doit avoir lieu sur les hauteurs méri-
de la ville; on égorge les moutons par trou-
ɔn apporte des tonneaux de vin et de *rakku.*
que militaire, les musiques indigènes, les
s et les danseuses, les marchands de tous
viennent s'établir autour de ce plateau, où
ôt avoir lieu un festin digne du *roi des*
distributeur des couronnes, de l'*Ombre de*
ɔ., etc. (le Turc raille tout pour nous faire

chefs et les officiers sont seuls invités; mais,
il arrive souvent dans ces corps irréguliers,
ɜs sont tellement surchargés, que le nombre
ives s'élève à plus de trois mille, sans compter
ɜstiques et les curieux.

entonne d'abord un hymne pour la conserva-
Sultan; puis les convives s'asseoient et la
ɜ militaire exécute des airs de circonstance.
ɜrt, les danseurs et les danseuses font des mi-
ɜ souplesse et d'agilité. Une ronde s'organise,
le prennent part les conviés. Le vin a tourné
ɜs têtes, les hourras remplissent l'air, on
ɜe pas les coups de pistolet, si bien qu'au

bout de quelques minutes il n'y a plus une seule c
touche dans les gibernes.

« A peu de distance deux bataillons de trou
de ligne, sortis de leurs casernes pour la premi
fois depuis l'amnistie publiée, font leurs exerci
accoutumés. Le pacha, pour donner tous les plai
à ses hôtes, fait approcher ces troupes et leur
donne de continuer leurs manœuvres au pied d
colline, théâtre du festin.

« Ces deux bataillons se massent en colonnes ser
et viennent entourer le plateau ; ils continuent l
exercices, et les Albanais, mêlés aux femmes et
enfants qu'avait attirés la curiosité, s'approchen
leur côté pour mieux jouir du spectacle.

« Les chefs Albanais demandent alors au P
de commander l'exercice à feu : les cartouches r
quent..... on en envoie chercher et le feu comme

« D'abord ce sont des feux de peloton, pui
feux de bataillon, puis enfin des feux de file ;
le feu de bataillon charme surtout les Albanais
demandent qu'on recommence. Le Pacha, qui
gravement sa pipe, donne l'ordre et agite son
choir :

« *Hatesch !* (feu !) commande le lieutenant-
nel..... et quinze cents Albanais tombent sur le

« *Croisez la baïonnette !...*

« *Tambours, battez la charge !....*

« *En avant*, MARCHE !....



Albanais qui ont échappé à la première dé-
surpris, épouvantés, éblouis, ne songent
as à se défendre ; ils fuient machinalement ;
nettes les poursuivent jusque dans leur
l n'est fait quartier à personne.
chef des Albanais, le redouté Aslan-Bey, eût
e, grâce à la rapidité de sa course, échappé
acre général ; mais le pacha Kior-vizir le
uprès du monastère de Boucovon, à une
ure du théâtre du sanglant festin, et lui
la tête de ses propres mains.
ahi ne se contente pas de ce *brillant fait*
il marche sur Perlépé, y arrive le soir même,
de ses deux bataillons d'assassins, fond à
iste sur les Albanais et les massacre dans
ville, dans les cafés, dans les bains, et même
mosquées.
populace musulmane, autant pour piller que
aire à son nouveau gouverneur, continue
d'extermination commencée par le grand
lieutenant du Grand-Seigneur.
évalue le nombre des Albanais tués à vingt
'étaient d'excellentes troupes qui avaient tué
milliers d'ennemis, et qui en auraient tué
utres encore !... »
bien ! messieurs, que pensez-vous d'une
le scélératesse ?
pense, répond le Docteur, que vous avez

eu tort de vous formaliser, ce matin, quand nous vous avons indiqué le seul moyen de sauver la domination ottomane. Quant à ce que vous venez de nous raconter, nous n'en sommes pas surpris : le sultan Mahmoud, qui a égorgé plus de quatre-vingt-dix mille janissaires, pouvait bien déléguer à son lieutenant la mission d'assassiner vingt mille Albanais, surtout lorsque ces derniers étaient des rénégats et des rebelles, et voulaient secouer le joug pour en revenir à leurs anciennes croyances, à leurs principes, à leur liberté, à leurs traditions chrétiennes?

— Ah! messieurs, ce n'est pas moi qui me suis formalisé ; c'est le musulman qui s'est révolté! Le cœur se récrie, mais la raison commande la résignation. Si la sagesse divine a décidé que vous devez encore chanter la messe dans la basilique d'Agia-Sophia, que la volonté de Dieu s'accomplisse !

CHAPITRE X

De Bétolia à Salonique. — Grêle épouvantable. — Le *Moubayé*. De Bétolia à Castorie. — Village extraordinaire de Moriovon; les femmes. — Petite ville de Flôrina. — Ostrovon. — Mésaventure au hameau de Laguin. — Mont Neviska. — Lac de Castorie. — Ville de Castorie. — Population du district de Castorie. — Schahine-Bey et ses trésors. — Particularités. — De Castorie à Vlakho-klissourra et à Caïlari (Sariguioll). — De Caïlari à Ostrovon, à Náoussa, à Vodina, à Verria. — De Castorie à Lepsista. — Pont de Smixie. — Rivière d'Aliacmôn. — Un paradoxe. — Petite ville de Lepsista. — Les apostats du district d'Anassélitza nommés V'Alla-hadès. — Une jeune Grecque mahométane. — Un prêtre grec ignorant. — De Lepsista à Samarina, à Caïlari, à Gréveno. — Petite ville de Gréveno. — De Gréveno à Janina. — De Gréveno à Servia. — De Gréveno à Siatista.

Nous sommes en plein juillet : le baromètre annonce de la pluie, le thermomètre, qui le matin marquait 28°, baisse jusqu'à 15°. Un gros nuage se montre au nord-ouest, le vent commence à souffler, et bientôt la grêle tombe avec fureur ; il est impossible de peindre la confusion et le trouble de tous les êtres hétérogènes que rassemblent le danger et la colère des éléments.

Les arbres et les plantes sont couchés sur le

sol, les bêtes et les hommes sont contusion blessés. Nous ramassons des grêlons énorn pèsent jusqu'à deux cent quarante-deux gr on nous dit qu'il y en a de plus pesants enc thermomètre est descendu jusqu'à 10°.

Lorsque la grêle a cessé, nous remontons à pour aller visiter la campagne : c'est un spectacle : les branches brisées, les fruits jonchent le sol ; l'ouragan, semblable aux T moissonné sans avoir semé !

Sophos s'écrie :

— Mon Dieu ! quels sont les mystères Providence ! Cette eau qui aurait pu vivifier tation, sous une forme solide devient un a destruction. Vous lui avez retiré le principe d'amour qui régit l'univers ! Ah ! laissez e Seigneur, laissez le feu sacré de votre saint car sans lui nous serions relégués au derni de la création !

Le moubayé. — Nous trouvons à notre re jeune Arménien qui nous attend pour nous de la permission de se joindre à notre caravane, la ville de Castorie où nous nous rendons. L homme est d'une exquise amabilité ; nous heureux de lui accorder ce qu'il demande, nous apprenions qu'il est le fils du *moubayed*

Ce brave garçon paraît fort honteux du m son père. Voici du reste en quoi consiste ce



On appelle en turc le change des monnaies *moubayé*; ce nom s'applique surtout au change des monnaies étrangères ; on appelle *moubayedju* celui qui s'en occupe au nom du gouvernement.

Il n'y a point, en Turquie, de métaux précieux ; on ne peut donc y frapper des monnaies. L'autorité règle le cours des monnaies étrangères soi-disant d'après la valeur *intrinsèque*, mais toujours au-dessous de la valeur réelle. Le louis d'or français, par exemple, vaut cent vingt-cinq piastres, la taxe le cote à cent dix. Le commerce le prend à cent vingt-cinq, et les particuliers le préfèrent aux monnaies ottomanes. Dans cet état de choses, le gouvernement envoie un commissaire, *moubayedju*, porteur d'un firman par lequel le cours des monnaies étrangères est défendu sous peine d'amende, de confiscation et d'emprisonnement. Le moubayedju voyage incognito ; il arrive à l'improviste dans une des villes de sa juridiction, promulgue le firman, fait une rafle de toutes les monnaies étrangères, les rembourse au taux légal en vieilles monnaies ottomanes, en *beschliques*, et il envoie au trésor sa recette pour y être fondue. C'est pour l'État un bénéfice net de quinze à vingt pour cent.

— Quels sont les appointements d'un *moubayedju?* demande le Docteur.

— Les appointements? monsieur, mais c'est au contraire le *moubayedju* qui achète sa charge et qui la paye souvent à un prix fabuleux!

— Mais alors, il vole donc le gouvernement ?

— En aucune manière : il envoie scrupuleusement toutes les monnaies qu'il achète en baisse ; c'est sur les particuliers, sur les pauvres qu'il spécule ! Voilà pourquoi je rougis de l'état de mon père !

— Expliquez-nous cela ?

— Supposez qu'il achète à Bétolia deux mille louis de France, qui d'après le firman n'ont plus cours dans la ville. A Uskub, le firman n'a pas été publié ; l'or français vaut toujours cent vingt-cinq piastres, eh bien ! il fait vendre son or à Uskub, puis il se transporte à cette dernière ville, et, le firman à la main, rembourse les mêmes pièces d'or au taux de cent dix piastres. Ce sont trente mille piastres gagnés d'un seul coup de filet.

— Mais, jeune homme, si cette manière de faire est un trafic honteux de la part de votre père, c'est un vol qualifié de la part du gouvernement ottoman ! Il faut venir chez les Turcs pour voir de semblables choses !

De Bétolia à Castorie. — Nous quittons Bétolia le lendemain, et nous prenons la route de Castorie. Nous nous dirigeons au sud ; au pied du mont Péristéri, nous laissons à droite, sur la colline, le monastère de la Sainte-Vierge (Boucovon), situé à une distance d'un quart d'heure. Les Turcs donnent le nom de ce monastère à la ville.

A notre gauche s'étend la belle vallée de Bétolia,

uverte de cultures et coupée de ruisseaux limpides ; le est bornée par les monts Tzenguell et Ostrova, paires éternels des brigands.

Sur le mont Tzenguell, à quatre heures à l'est, us apercevons un village qu'on nous recommande mme digne de toute notre curiosité. Ce village se mme Moriovon.

Village extraordinaire de Moriovon. — Les femmes.

Nous abandonnons la route, et nous nous détourns de la ligne que nous avons suivie jusque-là pour ire cette petite excursion.

A peine approchons-nous du village, qu'un grand mbre de jeunes filles viennent à notre rencontre se disputent le plaisir de nous offrir l'hospilité.

Notre guide, qui connaît les usages de ce pays, ous engage à ne pas nous décider trop prompteent; il nous promet une amusante scène : c'est en fet chose assez singulière que l'ardeur avec laquelle s demoiselles échangent des paroles piquantes et pressives et se font un point d'honneur d'être préées par nous.

— Ah çà, dit le Docteur, où sommes-nous donc ?

— Mais, en pleine Macédoine, répond Sophos, ez des Chrétiens d'origine slave, qui conservent sur pic peu accessible les mœurs primitives et les habitudes hospitalières qui sont propres à leur e.

— Mais, ces femmes font-elles le même accueil aux Turcs?...

— Les Turcs osent rarement grimper jusqu'ici; mais, quelle que soit la nationalité de ceux qui se présentent, l'étranger est toujours sûr d'être bien accueilli...

— Les Turcs doivent furieusement abuser de cette hospitalité ?

— Ils ne se gênent guère ; vous savez qu'ils ne sont pas fort scrupuleux.

— Allons, mes amis, dis-je à mon tour, finissons-en ; j'ai une horrible faim !

En prononçant ces mots, je m'approche d'une jeune fille blonde qui se tient modestement à l'écart, et je lui demande de me prendre sous sa protection.

Cette naïve enfant me tend sa joue veloutée comme une pêche, me salue en inclinant la tête et en portant la main à son cœur ; puis m'engage à la suivre.

Sophos et le Docteur, que le bataillon féminin continue à se disputer, viennent après nous. C'est à la porte de la maison de la petite blonde que nous nous arrêtons ; ici, notre position se dessine. Nous sommes les hôtes de la jeune Sophka et de ses deux amies ; le trio féminin est trop glorieux de son triomphe pour ne pas l'afficher un peu. Elles prennent congé de leurs rivales avec des regards et des sourires ironiques, et leur adressent certains gestes familiers qui doublent le dépit de ces dernières.

· Tiens! s'écrie une de celles-ci, on l'a donc
ιée jolie, cette pauvre Sophka, qui a toujours
de pleurer quand elle regarde quelqu'un!
· Ce n'est pas toujours sa taille qui est séduisante;
. la serrait un peu, on la briserait comme un
!
· Une petite pleureuse comme cela, qui se donne
ınre de ne pas manger, et qui passe sa vie à cul-
'des fleurs et à regarder le ciel!
· Ce n'est pas une femme! elle a dû venir au
de à sept mois!
· Allez! allez! vous êtes de méchantes filles!
: en prenant la parole; Sophka est la plus jolie,
ı mieux que de la beauté, elle a du cœur! Cessez
cette guerre d'épigrammes, ou je me mets de la
e!
· Allons-nous-en! mes chères amies, répond avec
in une grande et belle fille qui a l'air de diriger
ınde. Ne faisons pas de peine à cette pauvre pe-
qui pleure toujours; ce n'est pas sa faute après
, si ce monsieur sec l'a trouvée jolie!
- Nous en avons pour notre argent, me dit le
eur.
ous entrons chez Sophka avec ses amies; l'inté-
: de la maison est très-propre; la chambre où
ı sommes est entourée de sofas et s'ouvre sur
terrasse couverte de fleurs. Notre hôtesse nous
ısseoir, nous souhaite cordialement la bienvenue

et nous engage à nous débarrasser de nos armes et de nos équipements de voyage, tandis que ses compagnes s'occupent du déjeuner. Cette jeune fille fait les honneurs de chez elle avec une charmante cordialité.

Après nous avoir offert de l'eau-de-vie et des fraises des bois, Sophia vient s'asseoir auprès de nous, elle s'informe si nous sommes tous Chrétiens (la formidable barbe de Sophius fait douter qu'il puisse être un Giaour ; sa magnifique calotte rouge ferait d'ailleurs envie à plus d'un effendi, d'un aga, d'un bey ou d'un pacha. Maintenant qu'elle sait qui nous sommes elle a pour nous des regards plus doux encore, e nous sommes heureux de voir se fixer sur nous ce œil humide dont ses rivales lui font un crime ; ell sourit et nous dit :

— Ah ! messeigneurs, depuis que j'ai quitté la tu nique de l'enfance, c'est la seconde fois que de étrangers daignent s'asseoir auprès de mon pauvr foyer. Le premier qui est entré sous ce toit hospita lier était un *Lech* Polonais au service du Padischah mes compagnes l'ont trouvé ridicule et nous ont a saillis de railleries mordantes, comme elles vienne de le faire lorsque vous avez accepté mon hospitalit C'est bien mal, sans doute, mais ne dois-je pas ou blier et pardonner quand j'ai le plaisir de vous po séder sous l'humble toit de mon père ?

— Pourquoi donc vous en veulent-elles, ces m

chantes filles? vous me semblez cependant bonne, douce, affable...

— Ce n'est pas que je leur aie fait du mal : mais elles me trouvent laide, affreuse ; elles vous l'ont dit tout à l'heure! Elles se moquent de moi, parce que j'aime à cultiver les fleurs et à contempler le ciel; elles ne peuvent me souffrir parce que je n'aime pas, comme elles, à danser, à m'amuser, à rire...

— Mais, chère enfant, tout cela est en votre faveur; quant à votre laideur, je crois que vos compagnes sont jalouses : voilà tout! il y en a plus d'une qui serait heureuse de vous ressembler...

— Ma foi! dit le Docteur, si j'étais fille, j'aurais agi comme elles....

— Et moi, ajoute Sophos, si j'étais jeune fille, je vous aurais aimée pour toutes les autres....

— Je ne sais pas si vous dites vrai, messieurs; mais vos paroles me comblent de joie. Il n'y a que vous et le Polonais qui ne m'ayez pas trouvée affreuse; je suis habituée aux mauvais compliments de tout le monde, depuis que j'ai eu le malheur de perdre ma mère;... mon père lui-même me reproche à chaque instant ma petite taille et la faiblesse de mon organisation; ne vous étonnez donc pas de me voir accepter avec autant de plaisir les compliments que vous m'adressez, qu'ils soient sincères ou dictés par la complaisance.

En disant ces mots, la jeune fille fond en larmes et me baise la main.

Quelle singulière antithèse! Sur une montagne perdue, au milieu d'hommes forts et robustes, de trois cents jeunes filles virilement belles, nous trouvons une enfant frêle et mignonne qui semble ne vivre que d'air et de contemplations; sa vie, ce sont ses fleurs; et ses grands yeux humides semblent dire sans cesse : J'aime tout ce qui m'entoure et j'ai besoin d'être aimée!

Il serait trop long d'exprimer ici toutes les sensations que nous fait éprouver cette poétique figure; c'est une étrange exception à tout ce que nous avons vu dans notre voyage. Personne ne l'a comprise, pas même son père. Nous nous sentons le cœur serré, et Sophos se laisse aller à sa rêverie habituelle. Pauvre créature! qui de nous pourrait exactement dire ce qui se passe dans son cœur?

Nous passons la nuit jusqu'à une heure avancée en causant avec nos charmantes hôtesses et avec le père de Sophka.

Il est cinq heures du matin; au moment de remonter à cheval, nous distribuons quelques pièces de monnaie aux jeunes filles, qui nous souhaitent un bon voyage; Sophka ne veut rien accepter, pas même le prix de la consommation que nous avons faite, et presque toute cependant achetée au dehors.

Je regarde le Docteur, qui me fait des signes d'in-

illigence ; nous nous retirons à l'écart, et nous fai-
ons une collecte ; puis je rentre dans la maison
omme pour y reprendre un objet oublié ; je dépose
vant l'image de sainte Sophie une somme d'argent
i serait fort peu de chose pour une jeune fille du
onde, mais qui aura quelque importance pour notre
ne montagnarde.

Nous embrassons affectueusement notre blonde
tesse, et je lui dis à l'oreille d'aller sans retard
ier pour moi auprès de l'image de sa patronne ;
e promet en pleurant et nous partons au galop.

Nous sommes déjà loin du village, lorsque je m'a-
sse au Docteur.

— Quelle charmante nature ! quels charmes enfan-
s ! quelle candeur angélique ! Je l'ai embrassée
nme j'aurais embrassé une enfant de quatre ans !

— Je vous jure sur l'honneur, me dit le Docteur,
e j'allais en dire autant pour mon propre compte.
ur qu'une fille déjà faite et même fort bien faite
us inspirât un semblable sentiment, il fallait que
ıs vinssions dans ce coin perdu !

— Et vous, mon cher Sophos, quelle sensation
z-vous éprouvée en embrassant cette enfant ?

— Je l'ai embrassée les yeux fermés !

— Comprenez-vous cela ? me demande le Docteur.

— Certes, je le comprends. Notre ami Sophos a
rassé Sophka plus avec le cœur qu'avec les lèvres ;

...st le baiser que donne une mère à sa fille ...
...nt à son époux absent.

— Il fait froid, allons un peu à pied, cela n...
du bien, interrompt Sophos, qui veut à tout...
rompre cette conversation.

Je ne veux pas quitter définitivement nos...
montagnardes, connues, dans les plaines ...
niennes, sous le nom de *moriofka*, sans ess...
donner au lecteur une idée de leurs costu...
leurs habitudes et de leur manière de vivre.

Elles portent une longue robe collante ass...
blable à une chemise blanche et couverte de ...
bandes brodées en laine noire; c'est un v...
commun à toutes les femmes. Cette robe est ...
sur la poitrine; les manches sont tombant...
portent par-dessus un vêtement noir qu'elles n...
cozoka et que j'appellerai *justaucorps* ou *ca*...
broderie est en laine noire, les manches sont ...
étroites et laissent passer les manches de la c...
Les pans et les basques de ce vêtement des...
jusqu'au-dessous du genou.

Une ceinture ou plutôt une tresse à troi...
laine noire soutient la taille de la moriofka...
bouffer la jupe dans sa partie inférieure, c...
crinoline moderne. La longueur de cet o...
varie de six à vingt mètres, selon les re...
de celles qui le portent. Les femmes de ...
ont en général le pied très-petit; elles por...

es de laine qu'elles tricotent et brodent elles-
s.
.ête est toujours nue, en hiver comme en été;
ɜveux sont tressés, et une infinité de petites
, tombant élégamment sur les épaules, rem-
t avec avantage les plus riches parures de fleurs
ɔijoux.
ıt avec ce costume que les belles *moriofka* des-
ıt dans la plaine pour la moisson.
caractères distinctifs de ces montagnardes sont
anche gaieté et une confiance illimitée. Aussi
fait-on point faute de les aimer, de les admirer
.es tromper. Descendues de leur village par
s de quatre, lorsqu'elles arrivent à la ville, elles
ıt dans la première maison qu'elles trouvent
.e; sans s'inquiéter de la race ni de la religion
abitants, elles saluent profondément, elles
nt, elles chantent et demandent sans façon à
ɜr et à boire; puis, après avoir fait le signe de
ix et embrassé les saintes images, elles furètent
ıt, elles s'emparent sans cérémonie de tous les
tiques qu'elles trouvent à leur portée, elles se
t les cheveux, elles se parfument et font, comme
e disent, leur toilette. Le repas fini, elles de-
ɜnt un lit pour se coucher et acceptent aussi
e confortable lit de la maîtresse de la maison
a paille du grenier. En agissant ainsi, elles
ıt faire la chose du monde la plus naturelle,

puisqu'elles reçoivent de la même manière les étr
gers chez elles.

Leur coquetterie et l'ignorance complète des cho
du monde font qu'elles deviennent souvent les v
times de leurs hôtes, et surtout des Turcs auxque
elles sont obligées de demander du travail pour g
gner leur pain.

Mais reprenons notre itinéraire au point où n
l'avons laissé.

A une demi-heure de Bétolia le chemin passe
près de la ferme de Boucovon, qui appartient au
nastère du même nom.

Nous passons au pied du mont Péristéri, nous
versons plusieurs cours d'eau qui en descend
nous laissons de côté les villages de Pouridiri, (
vandi, Maritziani, Négotza, Bostarna, etc.; nous at
gnons en deux heures le khan de Hassan-Effe
Pouridiri, situé entre deux villages, dont l'un, c
posé de soixante-dix familles grecques, s'app
Veloussina, l'autre, habité par deux cents fami
turques, se nomme Pouridiri.

En quittant le khan, nous passons entre les villa
de Grevenitza et de Lavasnitza; deux heures et
mie après avoir quitté Bétolia, nous traverson
torrent Oroudoun-Déressû, qui descend du mont
ristéri, sur un pont en bois soutenu par trois pil
de pierre; en trois heures nous arrivons au vill
de Zacapatca, composé de soixante-dix maisons g

ques. En sortant de ce village, nous nous dirigeons au sud, nous côtoyons les bourgades de Bédovon-Slavoulista, Anô-Klestès, Katô-Klestès, Arpadromo, Armanor, Lajaki, Pessarnitza, etc.; en cinq heures et demie nous arrivons à la petite ville de Flôrina.

Le chemin, jusqu'ici large et carrossable, est cependant humide et bourbeux, à cause des nombreuses sources qui descendent du mont Péristéri.

Flôrina. — La petite ville de Flôrina n'a qu'une seule rue que parcourt dans toute sa longueur un ruisseau descendu du mont Péristéri; on y compte quatorze cents maisons; il s'y trouve cent familles chrétiennes et cent familles bohémiennes; le reste est turc et albanais.

Les champs de la plaine appartiennent comme à l'ordinaire aux musulmans paresseux et arrogants; ce sont les raïas serfs qui les cultivent.

Nous rencontrons au khan, où nous déjeunons, un Turc qui nous fatigue d'interminables questions :

— Comment diable faites-vous pour vivre? lui dis-je; vous êtes au nombre de douze cents familles, vous ne faites rien et vous n'avez que deux cents familles de raïas qui travaillent pour vous!

— Ah! si tous ces gens-là travaillaient, il y aurait à votre compte un laboureur pour nourrir six persones; et cela est très-honnête. Malheureusement, la majeure partie des raïas ne s'occupe point de la culture des terres; les uns sont artisans, les autres mar-

chands, un grand nombre sont musiciens et danseur (*kiotcheks*)[1].

Ma conversation avec le Turc m'amène à propose une question à laquelle je n'avais jamais songé « *Combien d'âmes peut nourrir le travail d'un labou reur?* » Je m'adresse au Docteur; mais il n'en sai guère plus que moi. Sophos nous promet d'étudie ce problème. Quant à moi, je ne suis pas plus avancé quoique j'écrive ces lignes au sein même de Paris Faudra-t-il aller aux informations? Mais cela [illegible] pour chaque pays; je laisse au lecteur le soin d chercher une solution dans les statistiques des diff rents États; je lui recommande surtout le laboureur anglais. Quant à la Turquie, il n'y a pas plus de sta tistique que d'esthétique; on ne peut donc prendr que des exemples partiels. A Flôrina, de l'aveu mêm de notre Turc, il n'y a que quatre-vingts familles d laboureurs pour nourrir treize cent vingt famille de..... comment les appellerons-nous?

Chaque famille, composée de cinq individus, r peut consacrer à la culture du sol que deux labou reurs, hommes ou femmes; il en résulte que ce soixante individus nourrissent sept mille âmes, «

[1] Les Turcs réunissent sous le nom de *kiotchek* tous les homm et toutes les femmes qui font de la danse une profession. Les uns les autres portent un costume particulier propre à ce métier si cl aux *fidèles*. Il n'y a pas de bonnes fêtes ou de solennités publiq sans *kiotcheks*.

qui fait quarante-quatre bouches pour chaque laboureur.

Un mudir et un-caddis résident à Flôrina. Cette ville est renommée pour la beauté des femmes turques qui l'habitent et pour les danseuses bohémiennes, les meilleures que l'on trouve dans la Turquie d'Europe.

A une heure de Flôrina, au sud, la belle plaine de Bétolia s'arrête au pied de collines boisées d'un accès difficile.

Deux routes principales partent de Flôrina.

La première se dirige au sud et mène à Castorie.

La seconde s'avance vers l'est, traverse à gué le Brutus (affluent de l'Érigôn), sur la base du mont Ostrovon et arrive en quatre heures au village de Bania (cent vingt maisons grecques et turques). Au sortir de ce village se trouve une bifurcation; après avoir passé le défilé de Kirli-Dervend, à une heure à l'est de Bania, la route se dirige au nord, descend la montagne, côtoie le lac d'Ostrovon, et en quatre heures de Bania, en huit heures de Flôrina, conduit à la bourgade d'Ostrovon sur le bord du lac, composée de six cent cinquante maisons grecques et turques, résidence d'un mudir et d'un caddis.

Un chemin sort de cette bourgade, se dirige à l'est, traverse le ruisseau de Patovon, et, passant entre la rive droite de ce dernier et la rive sud du lac Télovon, mène à la ville de Vodina, en quatre

heures d'Ostrowen et en douze heures de Flôrir

Nous quittons Flôrina et nous prenons la route
Castorie : nous nous dirigeons au sud, en tournant
mont Péristéri, nous laissons des deux côtés de
route les hameaux Dulan, Pesnitza, Lijan, Arr
nochôri, etc. ; nous traversons le village turc de I
Ikhola, composé de cent maisons qu'ombragent des a
bres touffus et que baignent des sources nombreuse

Nous déviions ensuite à l'ouest, et, quittant la plain
nous abordons le défilé du mont Néviska, bordé p
des rocs escarpés et coupé par des petits cours d'e
sur une longueur d'une heure environ.

Le défilé passé, nous gravissons la montagne p
un sentier étroit, raboteux et couvert de buisson
cette partie de la route sert ordinairement de repai
aux brigands, aussi les voyageurs y sont-ils rares.

Trois heures après avoir quitté Flôrina, nous ar
vons par une pluie battante au hameau de Lagui
bâti sur un plateau du mont Neviska et composé
trente familles grecques.

Mésaventure au hameau de Laguin. — La plu
continue à tomber à torrents ; il n'y a point d'hôt
lerie dans ce hameau, et les habitants ne sont ri
moins qu'hospitaliers. Nous sommes obligés de fai
réclamer par nos cavasses le logement militaire ; i
nouvel inconvénient : la maison qui nous est assign
est fermée et barricadée à l'intérieur. On nous
refuse l'entrée.

— Dites *au nom de la loi*, nous dit Sophos, et la porte s'ouvrira comme par enchantement.

— De quelle loi parlez-vous? répond le Docteur furieux, autant vaudrait...

Je ne lui laisse pas achever sa phrase, et je m'écrie :

— Cavasses! faites votre devoir!

— Pas de violence, Effendum, me dit Ismaël; nous ne sommes plus ici chez les serfs de la plaine, les montagnards sauvages seraient bien capables d'opposer la force à la force, et alors...

— Alors?...

— Alors ils nous tueront et jetteront nos corps dans les précipices qui bordent la montagne...

— Bah! n'ayez pas peur! reprend Sophos en riant, enfoncez la porte!

— N'en faites rien, reprend Ismaël, n'en faites rien, au nom du ciel! Le péril est imminent! Tenez, les voilà déjà qui échangent des signes et qui se parlent tout bas!...

Le malheureux Docteur me fait pitié : il est fort souffrant d'abord et fort peu habitué à de semblables réceptions; il n'a voyagé qu'en chemin de fer ou en diligence, et, depuis qu'il nous accompagne, il n'a jamais été aussi mal accueilli.

Je remarque qu'une des croisées du rez-de-chaussée est imparfaitement fermée, je la pousse, je saute dans la chambre, et je me trouve en face d'une table abon-

[illegible]aine de personnes.

[illegible] au-devant de nous, [illegible] rudement ce que je [illegible]

— [illegible] mal de nous traiter comme [illegible] leur dis-je d'un ton [illegible]

— [illegible]

— [illegible] les emporte tous! [illegible] les voyageurs grecs et [illegible] si vous n'êtes pas [illegible]

[illegible] les saintes images [illegible]aine de cierges. Je [illegible] avec respect, je fais [illegible] de dévotion qu'il [illegible] de sainte Paraskevie [illegible]

[illegible]

[illegible] entrent avec mes [illegible] paix est scellée par un interminable [illegible] On veut nous faire oublier le mauvais [illegible] d'attentions.

Mais que signifient cette table, ces images, ces cierges?

Le voici :

Ces bonnes gens fêtent la patronne de leur village, Sainte-Paraskévie : nous sommes au 26 juillet.

Chaque bourg, chaque hameau a son patron ou sa patronne, selon le saint dont leur chapelle porte l'invocation.

Le jour de l'année consacré à cette fête est un jour de solennité, et les habitants préparent tout à l'avance pour recevoir de leur mieux les autres habitants du district.

Chaque famille couvre une grande table de mets, de fruits et de fleurs, et dresse le plus grand nombre de lits dont elle peut disposer pour les hôtes attendus; ces derniers sont toujours nombreux et ne reculent pas devant un voyage, quelquefois assez long, pour venir assister à cette pieuse réunion.

Les convives (je ne dis pas les conviés) entrent dans la première maison venue, saluent amicalement, embrassent leurs hôtes sur les deux joues, et, lorsqu'ils sont rassasiés, vont se coucher sans cérémonie dans le premier lit qu'ils rencontrent.

Le jour de notre mésaventure, il est venu peu de monde, grâce à la pluie ; les bonnes montagnardes se croient obligées de nous faire manger la plus grande partie de ce qu'elles ont préparé. C'est à qui nous offrira du rôti, des légumes, des gâteaux, des fruits et surtout du vin.

Le repas fini, une jeune fille nous apporte encore une rasade, qu'on appelle ici *Psylliaticon*, c'est-à-dire le verre contre les puces. Ces pauvres gens ne peuvent se débarrasser de ces détestables insectes ; ils croient

avoir trouvé le moyen de ne pas les sentir lorsqu'i
boivent un grand verre de vin avant de se couche

Hélas ! ce remède n'est guère efficace, au moi
pour nous ; nous passons une nuit blanche et not
corps est criblé de piqûres.

Nous quittons ce village qui nous rappelle le m
de l'Évangile : beaucoup d'appelés et peu d'élus !

Mont Néveska. — Nous mettons une heure et
quart pour gagner le sommet de la montagne N
veska, où nous trouvons, auprès d'une source abo
dante, un petit poste de douaniers qui nous sou
rent encore quelques pièces d'argent.

Le mont Néveska fait partie d'une chaîne seco
daire qui s'avance ver l'est, et qui réunit le Vermi
au Pinde, de sorte que Néveska est situé sur la fro
tière de la Macédoine, et sur la limite de l'Albani
Voilà comment il se fait que les habitants de ces p
rages parlent quatre idiomes différents : le grec,
bulgare, le valaque et l'albanais. La langue turq
est aussi inconnue que les Turcs eux-mêmes so
étrangers dans ces contrées montagneuses où, grâ
à la liberté, prospère l'agriculture ; où tout est cu
tivé, même les bandes étroites qui bordent les pr
cipices. On aperçoit de loin des champs de blé e
core debout à la fin de juillet; on dirait un lar
tapis d'étoffes brunes bordé de vert, de jaune et
rouge.

Du haut de la montagne on distingue à l'ouest

mont Colônia ; et le voyageur juge à la culture des terres qu'il n'y a point là de population turque ; ces habitants en effet sont pour la plupart Albanais.

Nous descendons à pied le versant de la montagne, et nous n'avons pas encore marché pendant une demi-heure, lorsque trois douaniers se présentent pour nous mettre encore à contribution.

Chaque défilé, chaque gorge des montagnes est soumise à ce droit de péage : le gouvernement vend chèrement le privilége à des entrepreneurs avides, ou bien il le donne comme récompense à des guerriers renommés (dérès-beys) dont il redoute l'influence. On peut imaginer ce qu'ont à souffrir les malheureux chrétiens : alors même qu'ils n'ont aucune marchandise, aucun objet soumis aux droits à déclarer, il faut encore qu'ils payent pour leurs montures et pour eux-mêmes, en passant devant les gardiens des défilés.

Vive la réforme !

A deux heures de Laguin, nous nous engageons dans un ravin étroit et boisé au fond duquel mugissent les eaux torrentielles descendues de la montagne, et qui coulent de l'est à l'ouest. Nous suivons la pente méridionale de la montagne, et au bout de deux heures et demie nous arrivons au village grec de Papsôri, composé de cent belles maisons et situé sur un roc escarpé, inaccessible aux brigands : on y trouve un khan.

Ce point, ainsi que toute la montagne Néveska, bien occupé et bien défendu, pourrait arrêter les troupes qui se rendraient de Bétolia à Castorie.

Trois quarts d'heure plus loin, nous traversons le ravin dont nous avons déjà parlé, nous suivons sa rive gauche, couverte d'arbres touffus et de bosquets; nous montons sur une hauteur d'où l'on découvre toute la vallée de Coltouia. En une heure et demie de Papsiri, nous laissons sur notre gauche la charmante petite vallée de Vissini que traverse un petit ruisseau, et que domine le village du même nom, composé de cent vingt maisons grecques.

Nous laissons ce village à notre gauche, et le hameau de Krikello à notre droite; nous descendons dans un ravin nommé Longa, où se trouve un village composé de vingt maisons grecques, nommé aussi Longa.

C'est ici que le ravin débouche sur la vallée de Castorie, laissant sur la gauche, à une distance de 1,200 mètres, le village grec de Tolista, habité par cent familles.

L'œil se repose avec bonheur sur le panorama qui se déroule à l'improviste! Le voyageur, fatigué des aspects arides de la montagne, se déride en voyant étinceler au soleil les prairies vertes comme l'émeraude, les pampres dorés, et les vergers remplis de fruits appétissants.

Il est midi : c'est l'heure où les grappes vermeilles
Se cachent sous l'abri du pampre toujours vert :
C'est l'heure où des cactus le calice entr'ouvert
Offre un lit de pollen à l'essaim des abeilles !

Le soleil, au zénith, embrase le vallon;
L'atmosphère n'est plus qu'une ardente fournaise.
Les grands bœufs dételés ruminent à leur aise,
Et le laboureur dort couché dans le sillon!

C'est l'heure où tout se tait : le chant de Philomèle
S'éteint sous les baisers étouffants du soleil,
Et le bocage frais promet un doux sommeil,
Au merle persifleur, à la brune hirondelle !

Seule dans un berceau d'herbe et de blonds épis,
Malgré l'ardeur du jour, la bruyante cigale
Empêche de dormir la fourmi, sa rivale,
Et fait entendre au loin ses joyeux petits cris!

Elle dit au passant, d'une voix monotone :
« Ami, pardonne-moi si je viens t'étourdir;
« Tout être a son destin, le mien est de mourir,
« Et je ne verrai pas le soleil de l'automne !

« Nul ne doit me maudire et me persécuter!
« Je suis une éphémère, et la nature avare
« Ne m'a donné pour lot qu'un sort court et bizarre!
« Le bon Dieu m'a créée, ami, c'est pour chanter! »

Une demi-heure après avoir quitté le hameau de Longa, nous approchons de la rive nord du lac de Castorie, nous suivons une chaussée longue de cinq cents mètres, et nous entrons dans la ville six heures

après avoir quitté Laguin, neuf heures après avoir quitté Fliorina.

Lac de Castorie. — Le lac de Castorie (l'ancien Kélethron) demande quatre heures au voyageur qui veut en faire le tour ; encore ne comptons-nous pas la presqu'île, longue de 4,500 mètres. Les eaux sont troubles et de couleur verdâtre : cela tient sans doute à la multiplicité des plantes aquatiques qui couvrent ses bords. Ce lac est alimenté par un grand nombre de sources, dont la plus considérable vient de l'ouest : la profondeur varie de 8 à 12 mètres. On y trouve de gros poissons que l'on transporte jusqu'à Salonique. Entouré de tous les côtés par des villages et des fermes, il offre le coup d'œil le plus pittoresque que l'on puisse trouver dans les pays habités par les Turcs.

Ville de Castorie. — La ville de Castorie est située sur un isthme qui a une élévation, au-dessus du niveau du lac, de 40 à 60 mètres. Cette ville, qui occupe toute la longueur de l'isthme, descend des deux côtés jusqu'à la rive proprement dite : elle se compose de onze cents maisons bien construites ; elle est peuplée de quatre mille cinq cents âmes : dix-huit cents habitants sont Grecs, sept cents juifs et dix-neuf cents Turcs. La partie occupée par les chrétiens est divisée en onze quartiers : ce sont les plus beaux de la ville ; on y trouve une école grecque supérieure et une école élémentaire.

Les Turcs écrivent et parlent le grec; ils se servent rarement de leur langue maternelle

Population du district de Castorie. — Le district de Castorie comprend quatre-vingt-cinq bourgs, villages et hameaux ; les statistiques du clergé accusent dix mille familles chrétiennes et dix-sept mille familles musulmanes, quelques bohémiens et très-peu de juifs.

Le métropolitain de Castorie, dont la juridiction spirituelle s'étend bien au delà du district, compte trente-deux mille familles chrétiennes. On trouve, sur les livres de l'évêché, les noms de soixante-seize mille hommes; en en prenant le tiers, on aurait donc vingt-cinq mille soldats capables de porter et de manier les armes, tirant juste, montant très-bien à cheval, vifs, robustes, hardis, et pourtant esclaves de quelques milliers de mahométans paresseux, lâches, pervers, sans lois, sans principes et sans cœur !

Pourquoi cela ?

Interrogez.....

Pourtant les grandes puissances doivent leur aide et leurs secours aux peuples opprimés, comme le riche doit les miettes de sa table aux pauvres et aux faméliques !

Elles le doivent surtout, parce qu'elles sont grandes.....

Schahin-Bey et ses trésors. — La ville de Castorie est la résidence d'un sous-préfet qui relève du gou-

verneur de Bétulin, il y a aussi un mofti et un cadilis.

Le gouvernement de ce district est héréditaire dans la puissante famille de Schahin-Bey, fils du fameux Méhémet-Bey qui, fort de l'influence qu'il exerce sur les Turcs de son pays, fort aussi de ses immenses richesses, ne néglige rien pour opprimer les chrétiens et pour s'imposer au Divan. Tout tremble devant ce despote pour lequel les mahométans professent une vénération religieuse ; c'est pourtant un petit vieillard sec, débile, énervé, mais qui porte sur ses épaules courbées une tête forte et vigoureuse, sans payer pour cela un droit à Sa Hautesse *Dewletlù!*

Je laisserai plus tard parler le Docteur que j'ai accompagné chez cet autocrate en qualité d'aide-chirurgien ; pour le moment, je me borne à dire qu'il est défiant, soupçonneux, et que nous sommes obligés d'user avec lui d'adresse et de politique.

Sophos, quoiqu'il prétende avoir une peau de buffle, n'a pas impunément reçu la pluie de Laguin, il est obligé de rester au khan et de garder le lit pendant que nous allons faire quelques visites.

Le métropolitain est absent ; après avoir causé quelques instants avec son grand vicaire, qui nous donne de précieux renseignements, nous nous rendons chez M. Kyros, un des primats grecs de la ville, pour lequel nous avons une lettre de recommandation.

Celui-ci nous reçoit avec beaucoup de réserve, il nous dit que les circonstances présentes commandent à tous la prudence ; il nous prévient que le gouvernement *ne voit pas d'un bon œil les étrangers* qui voyagent dans le pays, il nous engage à faire une visite au Caïmacam Schahin-Bey, qu'il a déjà du reste fait prévenir de notre présence dans la ville et dans sa maison.

Nous nous hâtons de quitter ce brave homme, qui peut être à coup sûr un bon patriote, mais qui n'est certes pas un Achille pour la bravoure. Les persécutions et les avanies se multiplient chaque jour, et un soupçon suffit pour aller faire connaissance avec les prisons souterraines de Schahin-Bey.

Nous envoyons bien vite notre cavasse s'informer si le glorieux bey consent à nous recevoir et à demander à quelle heure nous pourrons avoir l'honneur de nous présenter chez lui. Il nous fait engager à venir sur-le-champ.

Nous sommes introduits dans un vaste salon où l'on commence à allumer les flambeaux.

Une vingtaine d'individus, parmi lesquels, hélas ! nous avons la honte de reconnaître un *Franc*, sont agenouillés devant le maître, qui, à notre arrivée, se lève brusquement, heurte sans s'excuser les gens qui l'entourent et vient au-devant du Docteur : il lui serre cordialement la main et le fait asseoir sur un canapé à ses côtés.

Je suis [illegible] en contemplant toute cette hypocrisie; j'ai été annoncé au bey comme aide-chirurgien, comme kalfa (apprenti, élève) du Docteur, je ne puis donc suivre mon prétendu maître, et je n'ai pas, d'autre part, assez d'abnégation et d'humilité pour me mêler aux subalternes et aux courtisans, dont la foule encombre respectueusement la porte.

Après un long échange de saluts et de politesses, le bey parle tout bas à l'oreille du Docteur, et, sur sa réponse affirmative, il s'adresse à ses gens !

[illegible]. — Allons, dit-il, vous autres, emmenez-moi cet homme avec vous au *café-odjak* (à l'office) et régalez-le bien !

Le généreux Docteur pâlit en entendant cet ordre outrageant.

Quelquefois dans la vie, pour des motifs bien puérils, on joue le rôle de valet: si je le fais aujourd'hui, c'est dans l'intérêt d'une cause que je crois sacrée !

Ai-je tort ?... je laisse au lecteur chrétien le soin de répondre à cette question.

Je suis donc mes nouveaux camarades, après avoir fait un profond salut au généreux bey; je m'installe bravement auprès d'eux, et l'on m'offre bientôt à profusion le rakku, le café et les tchiboucks.

Il est vrai qu'ils ont presque tous à me consulter; ils sont au nombre de quinze environ, et chacun d'eux

ıt de quelque mal, la plupart ont des em-
ıstriques.
: au médecin.
ne force ordonnances anodines, force con-
innocents. J'ai bien vite gagné le cœur de
ts.
lent tous le grec, et ils ne se doutent pas
rle au moins aussi bien qu'eux la langue
u'ils écorchent à plaisir.
quie (comme partout ailleurs, hélas!) la
lus importante, c'est l'argent! La première
que me font ces braves gens a donc trait à
: de mon prétendu maître : ils me deman-
Docteur est aussi riche qu'il le paraît en
t avec un train de grand seigneur.
ıucoup entendu parler des trésors de Scha-
e profite de l'occasion pour obtenir des ren-
nts.
ı maître, leur dis-je, ne sait pas le compte
hesses; son père lui a laissé en mourant des
; grandes deux fois comme votre district de

s alors il doit être aussi riche que notre
li!
s plaisantez! Mon maître achèterait dix fois
: de votre bey qui, après tout, n'est que le
ur d'un district qui appartient au sultan!
st vous qui vous trompez, *camarade*, notre

seigneur possède des trésors en espèces plus grands qu'aucun autre mortel...

— Allons donc ! si nous étions en France, je vous montrerais dans ses comptoirs des sacs pleins de *thalaris*, une quantité innombrable de rouleaux de louis d'or !

— Ah ! notre bey ne met pas son or en cartouches, il l'enferme dans de grandes caisses et dans des jarres de cuivre que nous appelons *gühumes*.

— Les caisses et les jarres n'y font rien; la fortune de mon maître en remplirait bien une dizaine.

— Eh bien, *yoldaschum*, tout l'or de votre maître ne pourrait remplir qu'une faible partie des guhumes de Schahin-Bey.

Un vieux serviteur, assis sur un sopha, qui fume sa pipe sans parler, ne peut retenir un mouvement d'impatience; il dit en turc à mes interlocuteurs :

— Quel mauvais esprit vous pousse donc à révéler à cet infidèle des choses que vous devriez cacher même au padischah? cessez cette conversation et dites que vous avez plaisanté.

Ce conseil est suivi : on ne me répond plus.

Un des plus chauds défenseurs du bey s'adresse cependant au vieux fumeur et lui dit :

— V' *Allahü!* (je jure par Dieu!) Je commence douter un peu de ces prétendues richesses attribuée à notre effendi; je crains vraiment que toutes ces recommandations d'en faire un secret ne soient qu'un

santerie pour mieux accréditer l'existence d'un
ıé (trésor) supposé.

rois ou quatre autres domestiques se rangent à
ıvis; cela irrite le vieillard, qui, sans le vouloir,
ent plus indiscret que tous les autres :

- Vous êtes des enfants, dit-il, vous ne croyez
ce que vous voyez et vous révoquez en doute tout
ue vous n'avez pas sous les yeux. Faut-il donc vous
onter ce que j'ai vu moi-même, ce que j'ai tou-
de mes propres mains, ce que j'ai défendu au
ue de ma vie? Voilà deux camarades (et il montre
ıx autres vieux domestiques) qui pourraient vous
ler aussi bien que moi de ce que nous avons
ısporté et mis en sûreté (en 1843), lorsque l'in-
die a éclaté dans le palais. Il a fallu quatre-vingts
ımes pour soulever et emporter deux grandes
ses pleines d'or et douze *guhumes* de quinze oques,
certes, n'étaient pas remplies d'eau..... sans
ıpter les quatre-vingt-dix mulets chargés d'or que
petits-fils d'Ali-Pacha de Janina amenèrent à notre
, lorsque, fuyant la colère du sultan, ils vinrent
cher un asile à Castorie.....

e me fais un instant scrupule de surprendre ainsi
secrets qui ne m'appartiennent pas; mais les Turcs
ont-ils pas les ennemis éternels de notre patrie,
otre religion, de notre liberté, de notre hon-
? Et surprendre les secrets de l'ennemi, n'est-ce
de bonne guerre?

Les Turcs nous entourent d'espions qui répètent tout ce qu'ils apprennent, et quelquefois ce qu'ils n'ont pas appris; s'ils agissent ainsi subrepticement et en secret, où est le mal de révéler et de faire imprimer en France quelques particularités sur leur compte?

En ce qui concerne Schahin-Bey, je laisse parler le Docteur.

« Cet homme, nous dit-il, m'a donné la mesure de la politique ottomane. Il a usé de petits moyens, de subterfuges pour me faire parler, sans se compromettre et sans dire son opinion. Selon lui, l'égalité entre tous les sujets de Sa Hautesse est une bonne chose; la suppression du *Haradj* (capitation) est une preuve de la magnanimité suprême; l'emploi des raïas dans les offices publics est un acte de souveraine générosité; en un mot, les *Hatti*, les *Tanzimats*, sont des bienfaits que la bonté divine a inspirés à l'âme clémente, magnanime et paternelle du *Deuvletlù* (glorieux) sultan Abdul-Medjid-Khan, Padischah, etc., etc. Il me trouve boutonné jusqu'au menton: il parle alors de l'amitié des Firings, il vante les uns et accuse les autres avec habileté. Voyant enfin qu'il a affaire à forte partie, il joue le grand jeu. Il m'exprime des doutes sur la sincérité de mes voyages, il me regarde fixement lorsque je parle, il scrute ma physionomie quand je ne le regarde pas.

« — Je compte vous retenir quelques jours dans

; ville, me dit-il, nous ferons plus ample con-
ance, je vous ferai les honneurs de *mon chez moi*,
us causerons de plus d'une chose que j'ignore.
— Je compte partir demain; mon voyage doit
encore fort long et le temps me presse.
— *V'Allahû!* Je ne vous laisse pas partir, il me
le que notre ville vaut bien les autres que *vous*
z à loisir (cela est dit de telle façon, que je sens
ère me gagner, et qu'il s'en faut bien peu que la
ence ne m'abandonne).
En disant cela, il ordonne à son centurion ou ca-
ne de gendarmes de me faire préparer un loge-
chez un des primats grecs, il enjoint à un secré-
de m'accompagner partout où je voudrai, et
d'un ton significatif) de ne point me quitter.
— Ce *V'Allahû* que vous venez de prononcer,
est pour vous une manière de parler, moi, j'y
toute la portée d'un serment, et je vous dis :
lahû, seigneur préfet de Castorie ! demain je
erai cette ville.
En disant cela, je me lève et je prends congé ;
il paraît que j'ai mis dans mes paroles tant de
nité, que mon Turc perd contenance, au grand
nement des assistants, qui pendant toute notre
ersation ont gardé la même posture ; je les plains,
oivent être horriblement fatigués ! »
e lendemain matin nous parcourons la ville par
ade : le Docteur m'aide crânement à prendre les

dimensions de l'isthme sur lequel est bâtie Castorie. Cet isthme a 470 mètres de long, 350 mètres de large et 40 mètres au-dessus du niveau des eaux.

A l'endroit où l'isthme se réunit à la terre ferme au nord-est il est fermé par un mur élevé de 4 à 6 mètres, et flanqué de quatre tours carrées qui défendent les deux rives : ces tours sont armées de quelques pièces de campagne.

Cette fortification protége seulement les richesses du bey contre les attaques territoriales, car elle ne pourrait opposer aucune résistance à des forces sérieusement organisées.

De Castorie à Vlakhoklissoura et à Caïlari (Sariguiol). — Un chemin sort de Castorie et se dirige à l'est; il parcourt la rive nord du lac, traverse les villages Sédoma, Clandoropina, Phôtinista, Litsista et Macrovon, il côtoie les pentes septentrionales du mont Askion (Sniatzicon aujourd'hui), et en cinq heures mène à la bourgade de Vlakhoklissoura, composée de cinq cents maisons grecques : les habitants, comme les Grecs de Castorie, se livrent au commerce avec beaucoup de succès, ils sont en rapport avec toute l'Europe, et surtout avec l'Autriche et la Saxe.

Le chemin continue dans la même direction, laisse à droite et à gauche des fermes et des hameaux, et en sept heures de Castorie mène à la petite ville de Caïlari ou Sariguiol, située sur les bords d'un lac

ui porte le même nom, et composée de sept cents maisons turques et chrétiennes.

De Castorie à Ostrovon, à Naoussa, à Vodina, à Verria. — Un chemin sort de Caïlari, se dirige au nord, traverse les villages de Tsaltzaplari, d'Albanoï, et en quatre heures conduit au village de Bania, où il rencontre le chemin de Flôrina à Ostrovon.

Un autre chemin part de Caïlari, se dirige au nord-est, cotoie le mont Xérolivadon et mène à Naoussa en cinq heures.

Un troisième chemin se dirige au nord, suit le pied occidental de la même montagne, et en quatre heures atteint le bourg de Castranitza, composé de deux cents quarante maisons grecques; puis, parcourant la chaîne des petites collines du Xérolivadon, rencontre le chemin d'Ostrovon à Vodina. De ce point, il faut quatre heures pour gagner cette dernière ville.

Un quatrième chemin quitte Caïlari, se dirige à l'est, et en huit heures de temps arrive à Verria.

De Castorie à Lepsista. — Après avoir parcouru la ville de Castorie, nous partons dans l'après-midi, comme le Docteur l'a annoncé au bey : nous avons fait une vive impression sur les habitants, qui expliquent chacun à sa manière notre arrivée et notre départ.

Notre khandjû (aubergiste), Grec du Zagori du Pinde, nous rend compte de tous les petits bruits qui courent

la ville : l'opinion la plus accréditée, c'est que nous avons été envoyés par des hommes puissants qui veulent savoir ce qui se passe dans ces parages.

— Quels sont donc ces gens-là qui s'intéressent tant à votre sort ? demande le Docteur.

— Ceux-là même qui s'intéressent à tous les peuples opprimés !

— Je ne connais que Dieu qui soit dans ce cas-là.

— Dieu sans doute s'occupe de nous : mais sa justice est quelquefois lente à s'accomplir ; jamais cependant il n'oublie d'envoyer de temps à autres des hommes éminents pour veiller au salut des nations asservies.

Le dialogue entre le Docteur et l'aubergiste est trop long pour que nous le rapportions ici ; nous dirons plus tard ce que pensent les races chrétiennes d'Orient des différents souverains de l'Europe.

Nous quittons donc Castorie, nous nous dirigeons au sud en suivant la rive occidentale du lac, puis nous grimpons les collines qui le bordent de ce côté et dont la hauteur varie de 10 à 30 mètres ; nous cheminons pendant un quart d'heure environ sur une chaussée en mauvais état à travers des vignobles qu'arrose une source d'eau fraîche et abondante ; nous redescendons ensuite sur la rive que nous suivons jusqu'au village de Doupiacon, composé de soixante-dix maisons grecques et situé au pied de rochers escarpés qui menacent une chute prochaine

ais qui en même temps le protégent contre les in-
mpéries de l'atmosphère. C'est ici que s'arrête le
c de Castorie ; le chemin de Lepsista se dirige vers
ouest.

De la route nous embrassons une vaste vallée qui
ommence à la chaîne du Pinde et qui ne finit qu'au
ed des montagnes de Devol. C'est la vallée de Colô-
a dont nous avons déjà parlé.

Une heure trois quarts après avoir quitté Castorie,
ous traversons le hameau de Strôltza composé de
nquante maisons grecques et situé sur la limite
une vallée verdoyante qui a 300 mètres de lar-
eur et que traverse un ruisseau du nord au sud. Ce
urs d'eau, sur lequel est jeté un pont de maçon-
erie, prend ici le nom de Viglista et va grossir les
ots de l'Aliacmôn.

Plus loin nous rencontrons des moulins à eau et
n riche verger ; nous laissons à notre gauche le
ameau de Slimitza, où l'on compte vingt maisons
ecques.

Pont de Smixie. — En trois heures nous arrivons
un poste de douaniers, puis le chemin tourne à
oite, passe sur un pont en pierre et mène à
iordja, en Épire. Cent pas plus loin nous traver-
ons la rivière de Viglista sur un pont qui a 3 mètres
e largeur, 50 mètres de longueur, et qui est construit
12 mètres au-dessus de l'eau. Ce pont a trois ar-
hes ; celle du milieu a 20 mètres de largeur, et les

deux autres 5 mètres seulement; le reste a sa base sur le sol.

Ce pont s'appelle Smixie, c'est-à-dire en grec confluent; c'est en effet à cet endroit que les eaux du lac de Castorie se mêlent à celles de la Viglista.

Au sud-est nous apercevons, à une distance de deux heures à peu près, le bourg de Bougatzicon, composé de plus de trois cents cinquante belles maisons grecques; on y trouve une école et une église; les habitants ont presque tous un métier ou s'occupent de commerce avec l'étranger.

Rivière d'Aliacmôn. — La Viglista se jette dans l'Aliacmôn, qui reçoit du reste un grand nombre d'autres ruisseaux; les plus considérables sont le Gramoutzi, la Primoritza, la Milia, le Vénéticon, qui descendent du Pinde, et l'Ajax, qui descend des monts Cambuniens. Cette rivière, quoique coulant dans un lit souvent profond, est dangereuse en plusieurs endroits et déborde quelquefois sur les terres avoisinantes.

Un paradoxe. — Nous mettons pied à terre auprès du pont pour faire souffler nos chevaux, et nous sommes témoins d'un paradoxe mis en action.

Trois douaniers turcs se donnent le plaisir de bâtonner un homme, qui, la bouche ensanglantée, crie : Au secours! sans que les passants osent intervenir.

Sophos les regarde faire en souriant.

Moi, je suis ému des cris de ce malheureux; mais la curiosité l'emporte ; j'ai sous les yeux un spectacle qu'on ne voit pas tous les jours.

Les passants ont fait cercle.

Nos cavasses rient.

Le Docteur est le seul qui s'indigne; il avance sur les exécuteurs et leur arrache le patient avec une bordée de jurons.

Les douaniers, loin de se fâcher, éclatent de rire et demandent tout haut si le firing est fou?

J'ai toutes les peines du monde à calmer le Docteur; il ne lâche prise que lorsque Sophos lui dit que le patient est un Turc puni par l'ordre de son maître.

— Que ne le disiez-vous plus tôt, mauvais plaisants? s'écrie-t-il.

Nous apprenons, en définitive, que cet homme est le valet d'un aga albanais, qui a été condamné à recevoir les verges sur la plante des pieds pour avoir commis un crime d'apostasie ou d'impiété. Faute de *falanga*, on lui administre une volée de coups de bâton sur toutes les parties du corps qu'il ne peut protéger avec ses mains.

Notre présence impose cependant aux exécuteurs; le supplice s'abrége, et le pauvre diable est remis entre les mains du Docteur qui lui prodigue ses soins.

Sans nous cet homme aurait eu pour lit une botte de paille et l'on aurait pansé ses plaies avec du sel,

car c'est le remède qu'employaient les Turcs de temps immémorial, en pareil cas, et qu'ils emploient encore après qu'ils ont été *civilisés*.

Le chemin, en quittant le pont de Smixie, tourne à l'ouest, s'avance perpendiculairement au cours de l'eau, et grimpe sur les collines pendant une heure. Il laisse ensuite à l'est le village de Baboust, composé de cent vingt maisons grecques et turques séparées en deux quartiers, il atteint le sommet d'une colline où jaillit une source cristalline qui invite le voyageur à étancher sa soif; cette source souhaite mieux la bienvenue que les Turcs, qui disent invariablement à tous : *séfa-gueldun!* et qui disent mentalement : *Allez à tous les diables!*

Cette eau a une température de 8°, tandis que la chaleur de l'atmosphère va jusqu'à 30° Réaumur.

Cinq heures après avoir quitté Castorie, nous traversons le hameau de Guinosche (cinquante maisons turques); nous avançons encore pendant une demi-heure et nous laissons, à deux heures et demie de la route, qui se dirige vers l'est, le village de Dranovon, renommé pour l'excellence de ses eaux et pour l'hospitalité de ses habitants. Il est vrai que cette dernière vertu est commune à tous les Grecs de ces parages. Lorsque les maris sont absents, ce qui arrive la plupart du temps, les femmes accueillent et hébergent les étrangers d'une manière vraiment chrétienne; cela seul serait pour ce pays un droit à l'émancipa-

si les monarques européens pouvaient visiter
ntrées et *voir de leurs propres yeux.*
'ès cinq heures et demie de marche, nous tra-
ıs le village de Vaïpès (cent maisons turques)
s descendons dans un ravin en laissant à notre
e le hameau d'Orouva (quarante maisons grec-
Un quart d'heure plus loin, nous arrivons à un
au dont le lit desséché sert de chemin et qui
es temps pluvieux devient impraticable; nous
ons sur une longueur de plus de 1,000 mètres;
montons ensuite une rampe fort roide, puis
ıous engageons dans un chemin sinueux, iné-
ui coupe des vignobles et des terres labourées
mène péniblement en six grandes heures à la
ville de Lepsista, qu'on appelle aussi Anasse-
du nom du district.
général, le chemin de Castorie à Lepsista est
ux, inégal, raboteux et difficile à suivre; on peut
fondre avec les sentiers qui prennent d'autres
ons. C'est sans doute à cause de cela que notre
e Castorie, auquel nous demandons combien
ıit de temps pour arriver à Lepsista, nous a ré-
:
Il vous faut cinq heures si vous ne vous trom-
s de route; ce qui arrivera probablement, soit
ıs offenser l'oncle Naoum, votre guide.
ite ville de Lepsista. — Dès le premier abord,
ıger est désagréablement impressionné par

l'aspect de cette ville. On y compte deux cent cinquante maisons ; mais toutes sont délabrées et menacent ruine. Leur grand mérite, leur seul mérite, c'est la vétusté. Elles sont habitées par des mahométans dont on connaît les préjugés à l'endroit de l'entretien et des réparations. Les demeures des bohémiens, au nombre de cinquante, sont beaucoup mieux tenues que celles des agas, des beys et des effendis.

En fait de Grecs chrétiens, il n'y a dans cette localité que les aubergistes. Les mosquées sont dans un état complet de délabrement, la maison du mudir semble prête à s'écrouler.

La saleté des rues, les insectes malfaisants qui obscurcissent l'atmosphère, attestent la paresse inqualifiable des habitants et la coupable incurie de l'administration.

Les apostats du district d'Anassélitza nommés V'Allahadès. — Les habitants de Lepsista comme ceux des villages d'Anassélitza sont censés mahométans, mais ils n'ont rien de commun avec leurs coréligionnaires. Ils ne savent de la langue turque que trois mots seulement :

V'Allahu, qu'ils prononcent vallahâ, et qui signifie, comme on le sait : *Je jure par Dieu !*

Selam-na-Allecum, qu'ils prononcent Selamalecoum et qui, employé comme salut religieux par les mahométans, veut dire : *Salut à tous !*

-*habar*, qu'ils prononcent *Méraba*, et qui est
un salut religieux. (Ces deux formes de salu-
ont interdites à tout ce qui n'est pas musul-
quiconque les emploie est forcé d'abjurer et
isser l'islamisme).
l'historique de l'apostasie de ces malheu-

deux siècles à peu près que deux jeunes gar-
ecs furent conduits à Constantinople, dans le
u sultan, et convertis à la religion de Maho-
s prirent les noms, l'un de Sinan-Tchaouss,
le Hussein-Tchaouss. Revenus plus tard dans
rie, dans le village de Loufri, dont on trouve
es encore auprès de Lepsista, ils se mirent à
le mahométisme : ils avaient de nombreux
res ; aidés par l'oppression qui pesait sur les
is (charmés par la perspective de porter des
et devant devenir maîtres, d'esclaves qu'ils
, ils firent des prosélytes qui peuplèrent Lep-
les villages d'alentour.
eux chefs reçurent comme récompense le titre
, titre que leurs descendants conservent en-
lais cette aristocratie s'accrut outre mesure,
ha de Janina, ayant distribué à profusion les
e bey, les grades de capitaine, de chef de ra-
les gens ignorants et abrutis.
partant de ce principe et grâce aux faveurs
uissent en Turquie les apostats, il y eut bien-

l'aspect de cette ville. On y compte deux cent cinquante maisons; mais toutes sont délabrées et menacent ruine. Leur grand mérite, leur seul mérite, c'est la vétusté. Elles sont habitées par des mahométans dont on connaît les préjugés à l'endroit de l'entretien et des réparations. Les demeures des bohémiens, au nombre de cinquante, sont beaucoup mieux tenues que celles des agas, des beys et des effendis.

En fait de Grecs chrétiens, il n'y a dans cette localité que les aubergistes. Les mosquées sont dans un état complet de délabrement, la maison du mudir semble prête à s'écrouler.

La saleté des rues, les insectes malfaisants qui obscurcissent l'atmosphère, attestent la paresse inqualifiable des habitants et la coupable incurie de l'administration.

Les apostats du district d'Anassélitza nommés V'Allahadès. — Les habitants de Lepsista comme ceux des villages d'Anassélitza sont censés mahométans, mais ils n'ont rien de commun avec leurs coréligionnaires. Ils ne savent de la langue turque que trois mots seulement :

V'Allahu, qu'ils prononcent vallahà, et qui signifie, comme on le sait : *Je jure par Dieu!*

Selam-na-Allecum, qu'ils prononcent Selamalecoum et qui, employé comme salut religieux par les mahométans, veut dire : *Salut à tous!*

Mehr-habar, qu'ils prononcent *Méraba*, et qui est encore un salut religieux. (Ces deux formes de salutation sont interdites à tout ce qui n'est pas musulman; quiconque les emploie est forcé d'abjurer et d'embrasser l'islamisme).

Voici l'historique de l'apostasie de ces malheureux :

Il y a deux siècles à peu près que deux jeunes garçons grecs furent conduits à Constantinople, dans le sérail du sultan, et convertis à la religion de Mahomet; ils prirent les noms, l'un de Sinan-Tchaouss, l'autre de Husséin-Tchaouss. Revenus plus tard dans leur patrie, dans le village de Loufri, dont on trouve les ruines encore auprès de Lepsista, ils se mirent à prêcher le mahométisme : ils avaient de nombreux auxiliaires; aidés par l'oppression qui pesait sur les chrétiens (charmés par la perspective de porter des armes, et devant devenir maîtres, d'esclaves qu'ils étaient), ils firent des prosélytes qui peuplèrent Lepsista et les villages d'alentour.

Ces deux chefs reçurent comme récompense le titre de beys, titre que leurs descendants conservent encore. Mais cette aristocratie s'accrut outre mesure, Ali pacha de Janina, ayant distribué à profusion les titres de bey, les grades de capitaine, de chef de ravin, à des gens ignorants et abrutis.

En partant de ce principe et grâce aux faveurs dont jouissent en Turquie les apostats, il y eut bien-

tôt mille petits tyrans qui exercèrent leur cruauté sur les *guiavours endurcis* qui restaient fidèles à la religion du Christ. Cela n'a point empêché la plus grande partie de ces *musulmans honoraires* de croupir dans la plus profonde misère : il est assez curieux de les écouter parler :

— Ali-Bey, viens-tu faire du bois?

— Non certes, Hassan-Bey, allons plutôt ramasser des broussailles ; c'est moins fatigant !

Quant aux apostats de la campagne, c'est tout autre chose.

Dépourvus de l'arrogance qui caractérise les Turcs et ne sachant pas trop pourquoi on les appelle musulmans, ils gémissent sous le joug des beys déchaussés de la ville ; ils cultivent la terre comme les chrétiens et ne diffèrent de ces derniers que par le turban blanc qui remplace chez eux la coiffure noire des guiavours. Doux, hospitaliers, faciles à gouverner, ils forment une opposition frappante avec les autres renégats qui sont plus cruels que les vrais musulmans, comme ceux de la Bosnie et de Candie, par exemple.

Nous visitons deux de leurs villages. Nous n'y trouvons ni mosquées ni minarets. La seule chose qui les distingue des villages chrétiens, c'est que les fenêtres des appartements des femmes sont plus haut percées que celles des logements des hommes. S'ils cachent leurs harems, c'est moins pour user du droit puéril des *fidèles* que pour soustraire leurs familles

aux Turcs, qui, pour être leurs coreligionnaires, ne sont pas moins leurs tyrans.

Ces braves gens nous reçoivent dans l'intérieur de leurs habitations. : ils ne nous cachent pas tout ce qu'ils ont à souffrir.

Une jeune Grecque mahométane. — Comment vous appelez-vous? demande le Docteur à une jeune fille qui nous sert à déjeuner.

— Je me nomme Hatjée.

— Êtes-vous musulmane?

— Non, monseigneur, je suis Turque.

Pauvre fille! elle n'est ni musulmane ni Turque. Il suffit de l'écouter parler la langue grecque, plus purement qu'on ne la parle à Salonique, et de jeter les yeux à l'ouest sur le Pinde, pour apprendre son origine.

— Mais alors, si vous êtes Turque, comment se fait-il qu'on vous traite de guiavoure?

— Je le suis en effet, monseigneur.

— Ma chère enfant, je ne vous comprends pas; guiavour veut dire infidèle, on appelle ainsi les chrétiens; et vous êtes Turque, dites-vous!

— Je suis Turque, et cependant je suis guiavoure.

— En quoi différez-vous donc des autres guiavours chrétiens?

— Vous voulez dire des raïas?

Cette pauvre enfant est guiavour, elle est serve, elle travaille pour nourrir les maîtres fainéants; elle

paye le tribut de l'esclavage, mais elle s'appelle Hatjée, elle ne compte donc pas au nombre des raïas!

La mère de cette jeune fille nous confirme ce que nous venons d'entendre, et le père, qui nous apporte deux corbeilles de fruits, nous donne des détails plus convaincants encore.

— Nous sommes Turcs, nous dit-il (il veut dire mahométans), sans l'être réellement; on nous appelle guiavours, sans que nous soyons chrétiens; nous ne sommes pas raïas : nous connaissons un peu la religion chrétienne, mais nous ignorons tout à fait le mahométisme. Si, dans une ville, nous entrons dans la mosquée, nous faisons ce que nous voyons faire aux autres, sans savoir ce que cela signifie; aussi les Turcs ne se gênent-ils pas pour rire de nous. Un des nôtres, qui a séjourné quelques années à Constantinople, est venu nous prêcher le Coran et nous apprendre quelles jouissances merveilleuses nous attendent dans l'autre monde. En revanche, il nous est défendu d'avoir des relations avec les chrétiens; c'est un crime de vénérer les saints, de jurer par la *Panagia* et par sainte Sophie; il nous faut être justes, honnêtes et charitables... Malheureusement, notre apôtre a été tué à Grévéno, dans un harem turc où il s'était introduit.

Notre conversation avec ces braves gens est fort intéressante, on nous raconte cent curieuses anecdotes; ils ne se dissimulent pas tout le ridicule de

leur situation présente [illegible]
vieux renégats.

Qu'on nous permette [illegible]
notre entretien avec un vieux [illegible]
roge un de ces Turcs [illegible]

— Te voilà donc Turc [illegible]

— Je le suis, par le [illegible]

— Veux-tu manger de [illegible]

— De la viande [illegible]

Les chrétiens [illegible]
terres; ils ne cultivent pas [illegible]
qui préfèrent [illegible]
vrent aux modestes métiers [illegible]
pentiers; ils parcourent [illegible]
sont connus sous le nom [illegible]

Les tzighanes ou bohémiens [illegible]
les plus misérables [illegible]
à tous les vices [illegible]
chez les natures les plus [illegible]

Le gouvernement [illegible]
état de dégradation [illegible]
plus forts encore [illegible]
karadjus [illegible] est telle-
ment redouté [illegible]
pour mettre en fuite [illegible]
trants.

On nous raconte [illegible] fils
mourant [illegible]

les mots suivants que nous reproduisons en patois grec, et que nous essayons de traduire[1].

« Mon fils! mon fils! va-t'en vers Dieu! là tu n'auras plus rien à craindre, ce ne sera plus comme ce mortel kharadjû; tu n'as rien à craindre de Dieu, tu lui parleras comme tu parles à ton père! »

Qui donc a parlé de Dieu à ce tzighane sans religion? qui donc a enseigné à cet homme, qui craint le receveur plus que la mort, à regarder Dieu comme un autre père pour son fils?

Voltaire a dit : « L'amour fait adorer Dieu même dans le pays des athées! » La paternité, qui est souvent plus forte que l'amour, fait deviner Dieu même aux cœurs que n'a pas pénétrés la religion. L'adversité, la misère, l'oppression, se consolent aux pieds du Créateur que tout révèle et que nul n'a vu. La créature peut douter de sa puissance, lorsque tout lui sourit, mais aux jours du malheur elle le rend solidaire de ses souffrances et de son espoir!

Un prêtre grec ignorant. — Tout cela, le lecteur le sait fort bien; mais on ne peut en dire autant d'un prêtre grec avec lequel nous passons la nuit dans un khan de Lepsista.

— Mes enfants, nous dit-il, je suis un ministre in-

[1] Παιδὶ δικό μου, παιδὶ δικό μου! Χάϊτε χάϊτε νὰ πηγγαίνῃς στὸ Τεὸ! Ἐκεῖ χίτζ ἐσὺ κατόλου μὴ νὰ τὸ σκιαχτῇς, χίτζ! γιατὶ ἐκεῖνο ντὲν εἶναι σὰ τὸ χάρω τὸ χαρατσάρη· εκεῖνο Τεό εἶναι! Χίτζ μὴ ἐτὸ φόβο ν' ἄνῃς καὶ νὰ τὸ μιλάῃς σαγγεμένα, πατέρα δικό σου.

digne du Dieu auquel nous croyons tous; je ne suis pas en état de démontrer son existence à mes ouailles; je ne suis donc pas capable de discuter ce sujet avec vous : vous me demandez ce que tout homme doit savoir, à moins d'être privé de raison, je vous dirai donc ce que je sais depuis mon enfance, ce dont je serai convaincu jusqu'à l'heure où je rendrai ma dépouille mortelle à la terre. De quelque côté que je tourne mes regards, je vois Dieu ; le ciel, la terre, la mer, depuis le soleil qui féconde l'univers jusqu'à l'humble plante que j'écrase sous mes pieds, tout atteste son existence, tout parle de sa grandeur, de sa sagesse, de sa bonté ! Je m'écrie avec le roi prophète :

« Vous avez fait toute chose avec sagesse; la terre tout entière est couverte de vos bienfaits[1]. »

Sophos, qui n'aime point aborder de semblables questions, et qui nous a dit souvent pour couper court à toute discussion : « J'y suis, Dieu existe ! » reprend son thème favori et dit au prêtre :

— Cela est connu, mon père ; prouver l'existence de Dieu, quand tout le prouve, ce n'est pas chose difficile; mais prétendre que vous êtes son peuple favori, vous qui croupissez dans un indigne esclavage, c'est trop fort, convenez-en !

— Riez à votre aise, monsieur; et, quand vous aurez fini de rire, mettez-vous à ma place, vous com-

[1] Psaume CIII. Ὡς ἐμεγαλύνθη τὰ ἔργα σου Κύριε, πάντα ἐν Σοφίᾳ ἐποίησας.

prendrez peut-être comment je devrai qualifier l
rieurs, surtout quand les rieurs sont chrétiens.....

En disant ces mots, le prêtre déguise mal sa c
lère : le Docteur l'admire en silence.

— Ah çà ! reprend Sophos, qui feint d'être form
lisé ; vous êtes par trop susceptible, mon père, e
vers des chrétiens; mais je crains fort que vous n'a
ceptiez trop volontiers tout ce qui vient des mah
métans, vos maîtres.

— Quand cela serait (et cela n'est pas), serait-
une raison suffisante pour que vous preniez l
place en leur absence?

— Pourquoi pas? c'est dans votre intérêt ! Il
faut pas vous laisser perdre vos bonnes habitudes

Le prêtre lève les mains et les yeux au ciel, il s
crie avec indignation :

— « Seigneur! pourquoi nous avez-vous ab
donnés? pendant qu'on brise nos os, nos enne
nous accablent de reproches et d'injures, ils nous
sent tous les jours : Où donc est votre Dieu[1] ? »

— Vous voilà bien, vous autres prêtres poltro
vous faisiez des prières publiques pendant que
Turcs escaladaient les remparts de Constantinop
C'est toujours le même système! Vous prêchez t
jours la même résignation, l'obéissance, la soun
sion; peu vous importe que vos maîtres soient ch

[1] Psaume XLI.

tiens, israélites ou mahométans, pourvu que vous dominiez sur les masses et que votre théocratie se perpétue.....

Le prêtre se recueille quelques instants et dit avec calme :

— Quelle importance voulez-vous que nous donne cette prétendue théocratie, à nous, ministres indignes de Dieu, éloignés de toutes les affaires civiles, politiques et militaires ?

— Si votre rôle se bornait là, mon père, les préceptes divins seraient mieux observés ; la créature s'adresserait directement au Créateur sans être obligée de s'agenouiller, de se prosterner devant des médiateurs humains. Ah ! vous ne vous mêlez pas de nos affaires et vous bornez votre tâche à si peu de chose...... Vous ne vous mêlez de rien, et vous êtes cependant mêlés à toutes les discordes, à toutes les dissensions ; sans vous, pas de traités, pas de mariages! Vous restez étrangers à nos affaires militaires, et vous bénissez nos drapeaux lorsque nos soldats vont défendre la tyrannie, vous excommuniez les rebelles, vous jetez l'anathème sur les martyrs de la révolution grecque, vous laissez sans sépulture à Athènes les promoteurs de la liberté italienne ! Vous ne vous mêlez pas à la politique, n'est-ce pas vous cependant qui fabriquez des concordats, qui dictez des lois aux deux hémisphères : cela se fait, il est vrai, sans bruit et sans ostentation,

mais ce n'en est pas moins de la politique, de la politique coupable !

— Êtes-vous protestant, monsieur?

— Non, mon père; j'appartiens à la sainte Église catholique et apostolique; mais je n'aime pas les ministres indignes du Seigneur, comme il vous plaît de vous intituler, quand ils se mêlent des choses mondaines, et je désavoue les saints vivants. . .

. . . .

. . . .

Le malheureux prêtre perd toute contenance, il n'ose plus répondre; le langage et le regard de Sophos lui imposent; il veut couper court à la conversation; le Docteur se charge de donner une autre direction aux idées de notre implacable ami.

— Ne vous désolez pas, mon père, dit-il; notre camarade, que vous croyez peut-être Français, est Grec comme vous, il est ardent patriote, il aime sa patrie plus que lui-même. Tout ce qu'il vous dit, c'est pour vous reprocher votre patience à supporter le joug ottoman. Calmez-vous !

— Merci, monsieur, vous me soulagez en me parlant ainsi, car cela me déchire le cœur de penser que les Français peuvent avoir de nous une semblable opinion. Ils savent bien, eux qui sont venus défendre le Péloponèse, si le clergé s'érige en théocratie, ou s'il bénit les étendards de la liberté, pour marcher le premier en tête de ceux qui vont combattre

les tyrans ! Ah ! messieurs, nous ne sommes pas des érudits, nous manquons d'éloquence pour prêcher la parole de Dieu, mais nous enseignons la véritable foi et nous l'avons conservée intacte depuis plus de quatre cents ans ! C'est cette foi inébranlable qui nous console et qui nous donne encore l'espérance ; nous nous écrions avec David :

« C'est vous, Seigneur, qui nous donnerez la force « de terrasser nos ennemis ; c'est en invoquant votre « nom que nous renverserons tous ceux qui s'élèvent « contre nous[1] ! »

— Ah ! mon père, s'écrie Sophos en serrant le prêtre dans ses bras, prions, prions ainsi le Tout-Puissant, mais prenons en même temps pour exemple celui qui nous a enseigné ces prières. Prions Dieu, et combattons les Turcs !

A quatre heures du matin, nous partons avec le bon prêtre pour monter sur une hauteur, au nord de Lepsista, d'où l'on découvre le bassin de Grévéno.

— Dites-moi, mon père, demande le Docteur, les Turcs épousent-ils quelquefois des femmes grecques ?

— Il y a malheureusement mille et mille cas où les Turcs enlèvent, violent et immolent les femmes grecques ; mais qu'un mariage, ou même un commerce illicite existe volontairement entre un ennemi du Christ et une de nos femmes, cela est impos-

[1] Psaume XLIII.

sible! Je puis vous le dire sans trahir le secret
confession : toute Grecque qui a subi pareil ou
se croit la femme la plus malheureuse du m
elle s'impose les pénitences les plus austères po
cheter ce crime dont elle est la victime inno
mais dont la souillure s'étend jusqu'à son âme.
est qui se laissent tuer plutôt que de céder! il
qui se donnent la mort après avoir subi l'out.
D'autres ne trouvent le repos de leur cons
qu'en se consacrant au service de Dieu pour le
de leurs jours. Visitez les couvents, et vous v
Le mahométan n'est point un homme pour la f
grecque! c'est un Turc! c'est-à-dire un monstr
Dieu a laissé sur la terre pour le châtiment d
cheurs et pour servir d'épouvantail aux femn
aux enfants!

De Lepsista à Samarina. — Un chemin pa
Lepsista et se dirige à l'ouest; il côtoie le pi
mont Grâmon et mène en quatre heures à Sam
bourgade située dans une gorge du Pinde.
compte mille fortes maisons; les habitants so
nommés pour leur courage. Ce chemin passe à
nia et conduit ensuite en Épire et en Albanie.

De Lepsista à Caïlari. — Un autre chemin p
Lepsista et se dirige au nord-est; il traverse le l
de Bougatsicon, le mont Askion, et en huit h
mène à Caïlari; ce chemin est difficile et rabot

De Lepsista à Grévéno. — Un troisième ch

prend la direction de l'est, traverse les villages de Piliori, Trapezitza, Tzourchli, Arkoudi, et mène en cinq heures à la petite ville de Grévéno. Ce chemin est uni et parcourt des terrains plats.

Grévéno. — La petite ville de Grévéno (l'ancienne Eliméa) est située sur le ruisseau Sérini, qui descend du mont Vassilitza et va grossir les eaux de l'Aliacmôn. On y compte trois cents familles, pour la plupart mahométanes ou apostates comme celles d'Anasélitza. Il y réside un mudir et un caddis; le métropolitain compte sous sa juridiction cent soixante villages, bourgs et bourgades, en y comprenant celles du Pinde, Samarina, Périvoli, etc. La population grecque de ce diocèse monte à plus de dix mille familles.

Grévéno a une importance stratégique; cette ville est une position centrale, et elle est traversée par les chemins qui mettent le sud de la Macédoine en communication avec la Thessalie, l'Épire et l'Albanie.

De ces routes, citons les principales :

De Grévéno à Janina. — Le chemin de Grévéno à Janina se dirige à l'ouest, remonte le ruisseau Vénéticon, parcourt un sol uni, traverse le village de Mavronessi, et en moins de cinq heures atteint le bourg de Tista. Il parcourt ensuite les rampes nord-est du Pinde, qui prend successivement les noms de Smolica et Vassilitza, puis remonte jusqu'à la source du Vénéticon, et arrive en six heures de Tista, en dix

heures et demie de Grévéno à la bourgade de Péri
composée de plus de mille maisons grecques.

Les habitants de ces parages sont tous Grecs
ont une grande réputation de courage et ils in
rent aux Turcs une juste terreur.

Le chemin sort de Périvoli se dirige au sud-oue
mène en deux heures au bourg de Vovoussa, :
descend la montagne, traverse la contrée montagn
de Zagori, et en quinze heures de Vovoussa, en vi
huit heures de Grévéno, mène à la ville de Janin
Ce chemin est difficile et dangereux.

De Grévéno à Metzovon. — Un chemin sort de
véno, se dirige au sud-ouest, passe le Véniticon
le pont de Vizir-Khan, traverse les villages de P
dista, Kipourio et le khan de Dervendista, pour
river au bourg de Crania, situé sur le ruisseau M
affluent du Vénéticon, et composé de quatre c
maisons grecques et de quelques habitations
ques. La route est jusqu'ici facile et praticable.

Le chemin quitte Crania, remonte le ruisseau M
jusqu'à sa source en passant par le khan de Ja
Catara que les Turcs nomment Djan-Courtaran,
qui veut dire : *le sauveur des âmes*, puis il m
sur le versant septentrional du Pinde, et en huit he
de Crania, en quinze heures de Grévéno, mène à
ville de Metzovon où il rencontre la *route impé*
de Thessalie à Janina.

Toute la partie du chemin comprise entre Cr

et Metzovon est difficile et dangereuse, elle serpente à travers les escarpements du Pinde. En hiver, la neige l'obstrue tellement, que les voyageurs sont obligés de prendre des guides au khan de Janni-Catara. C'est sans doute à cause de cela que les Turcs ont donné à ce khan le nom dont nous avons parlé plus haut.

De Grévéno à Servia et jusqu'en Thessalie. — Un troisième chemin quitte Grévéno, se dirige à l'est, traverse le Véniticon, près du village de Gostouni, l'Aïas près du village de Phili, et suivant la rive droite du premier de ces deux ruisseaux, qui est un affluent de l'Aliacmôn ; il arrive en sept heures à la petite ville de Servia, habitée par trois mille cinq cents Grecs et par quelques Turcs ; c'est la résidence d'un mudir, d'un caddis et d'un archevêque grec, comme nous le dirons plus loin.

Le chemin sort de Servia, se dirige au sud, franchit la gorge qui réunit les monts Cambuniens à l'Olympe, suit le défilé Sarantaporon, et le ruisseau qui porte le même nom, et en huit heures arrive à Olossòn en Thessalie.

De Grévéno à Cojani et à Servia. — Un quatrième chemin sort de Grévéno, se dirige à l'est, et, parcourant un terrain légèrement accidenté, traverse l'Aliacmôn, et entre dans le village de Sariguioll (l'ancien Eginion) en quatre heures de temps. En sortant de ce village, il se dirige au nord-est, parcourt un

terrain pareil au premier, couvert de céréales, vignes, et en trois heures de ce village, en sept heures de Grévéno, arrive à Cojani.

De Cojani à Servia, la route incline au sud, et parcourt un sol égal et riche, passe par le village de Vanitzès, traverse l'Aliacmôn, et en cinq heures arrive à Servia.

De Grévéno à Siatista et à Verria. — Un cinquième chemin part de Grévéno, se dirige au nord à travers des terrains pittoresques et accidentés, traverse l'Aliacmôn, près du khan de Grévéno, et mène à Siatista en six heures et demie. A partir de Siatista, tourne au sud, descend le défilé du mont Mouritz et atteint le khan de Thassoula, situé dans une charmante petite vallée, à une heure de Siatista.

Le chemin de Verria se sépare de celui de Cojani, s'incline vers l'est, et, s'avançant sur la croupe sud-est du mont Vermion, laisse à droite et à gauche les villages Ambar-Tzicour, Galico, Ventza, etc., pour arriver à Verria, ville distante de Siatista de huit heures et demie.

Nous employons notre journée à étudier le pays; le prêtre, qui nous accompagne, nous fournit de précieux renseignements. Sophos le fait parler, tantôt en le taquinant, tantôt en lui prodiguant les paroles affectueuses. C'est le fait des gens de cœur que de se laisser dominer par ceux qui ont la force de soumettre leurs sentiments à leur volonté; ils se lais

sent volontiers conseiller, guider, entraîner ; mais gare à qui les trompe !....

Nous nous séparons enfin de ce brave ecclésiastique qui pleure à chaudes larmes en nous voyant partir !

CHAPITRE XI

De Lepsista à Siatista. — Ville de Siatista. — Observations. tative des Turcs sur Siatista. — Attaque de Siatista pa Bouzi. — Attaque de Siatista par Aslan-Bey. — Attaque tista par Cakhriman-Bey. — Population grecque de la bass doine. — Observations. — De Siatista à Cojani. — Les Ca — Chez les Coniares. — Un iman guiavour. — Un poëte Ville de Cojani. — Un écolier grec, une jeune fille grecqu Cojani à Verria. — Ville de Verria.

De Lepsista à Siatista. — Nous nous dirig l'est, nous mettons une demi-heure à descen vallée de l'Aliacmôn, et, laissant à droite un h turc, à gauche le village grec de Bratini (trent maisons), nous atteignons un bosquet de haut pliers à travers lesquels serpente une source limpide.

Nous laissons à gauche et à une distance d heures le bourg grec de Sélitza, au sud, au p mont Askion, composé de quatre cent cinc belles maisons; on y trouve une école bien te une église en très-bon état.

Nous descendons en suivant le cours du ruisseau ; une heure après avoir quitté Lepsista, nous traversons à gué l'Aliacmôn (30 mètres de largeur, 1 mètre de profondeur); nous laissons sur notre gauche, à une demi-heure de distance, un pont de bois établi sur un angle saillant de la rivière et caché derrière un rideau de saules.

Trois quarts d'heure plus loin, la route s'enfonce dans un ravin large de 300 mètres, le traverse dans toute son étendue, suit la base du mont Askion et laisse à gauche le hameau de Villani.

En deux heures de Lepsista nous arrivons à un autre ravin large de 200 mètres, après avoir traversé un cours d'eau qui va se jeter dans l'Aliacmôn, puis une hauteur sur laquelle est assis le village grec de Longuitza (quatre-vingt-dix maisons).

Nous cheminons encore pendant trois quarts d'heure et nous atteignons le pied des plus hauts sommets de l'Askion, en laissant sur notre droite, à 1,000 mètres de la route, le village grec de Saroussina (quatre-vingts maisons); un quart d'heure plus tard, nous tournons le sommet méridional de la montagne sur une chaussée.

Le mont *Askion* mérite bien son nom, qui veut dire *sans ombre*; il est tout entier de pierres calcaires; on n'y trouve pas un mètre carré de terre, et par conséquent il n'y pousse pas un seul arbre qui puisse donner de l'ombrage. Pourtant, il y a deux siècles,

les versants étaient couverts de gros chênes ; mais les habitants de Siasista s'en sont servis pour leurs constructions, et n'en ont laissé subsister qu'une très-faible partie au nord de la ville ; ils considèrent aujourd'hui ce bouquet d'arbres comme un bois sacré : c'est depuis ce temps que la montagne a été continuellement ravagée par la pluie et les vents ; c'est depuis cette époque que les vallées avoisinantes, qui ont reçu toutes les terres végétales descendues des hauteurs, ont acquis une rare fertilité et rendent vingt fois la semence.

Trois heures après avoir quitté Lepsista, nous arrivons dans une gorge qui conduit insensiblement à la ville de Siatista : de ce point élevé, nous admiron la pittoresque beauté des environs ; nous hésitons longtemps avant de nous décider sur le choix de la route : nous dirigerons-nous, par le nord, vers la ville proprement dite ? ou bien gagnerons-nous, au sud, la ville basse qu'on appelle Makhala ?

Signalons, en passant, le village de Blatzi, situé sur l'Askion, à trois heures au nord-ouest de Siatista, composé de quatre cents belles maisons grecques, possédant une école supérieure, une école mutuelle, et habité par des marchands qui parcourent souvent l'Europe : ce village, renommé pour la salubrité de son climat, attire dans la belle saison un grand nombre de familles des alentours.

En quatre petites heures nous arrivons à Siatista.

A peine avons-nous mis pied à terre, qu'une foule de Grecs nous entourent ; les uns nous souhaitent la bienvenue, les autres nous accablent de questions qui vont jusqu'à l'indiscrétion? Dieu me pardonne! je crois qu'on nous prend pour des Turcs! Il y a du reste lieu de se tromper, d'après nos costumes. L'un d'entre eux qui cache une vilaine grimace derrière un sourire de commande, m'adresse la parole.

— D'où venez-vous, aga? me dit-il.

— De Bagdad! lui dis-je d'un ton bourru.

— Et où allez-vous?

— *Djehendémé!* (En enfer!)

— Déjà?......

— De quel pays êtes-vous, *glorieux seigneur* (*Deuvletù effendum*)? me demande un autre questionneur.

Le sang commence à me monter à la tête, j'oublie de détromper ces braves gens : ma mauvaise humeur semble beaucoup amuser Sophos; enfin, le Docteur rétablit la bonne intelligence en déclarant tout haut qui nous sommes.

Les visages changent en un clin d'œil; la cordialité se lit dans tous les regards; toutes les mains nous sont tendues, on nous comble de prévenances.

C'est que ces messieurs ne ressemblent point aux autres raïas; ils ont donné la mesure de ce qu'ils valent; les Turcs les respectent, et naturellement n'en sont pas respectés.

Ville de Siatista. — La ville de Siatista, assise sur le point où se réunissent les trois gorges du mont Vermion, fait face au Sud.

Elle se divise en deux parties, la haute et la basse ville, et contient huit cent cinquante maisons, dont la plupart, surtout celles qui sont placées dans la partie supérieure, pourraient passer pour des petits forts ; elles sont solidement construites, percées de meurtrières, munies de puits et de magasins pour les armes et les provisions.

Chaque habitation est entourée d'un petit jardin qui sert à la fois de verger et de potager ; ce qui fait que la ville, vue de loin, offre un aspect pittoresque et charmant. Siatista a une véritable importance militaire ; elle n'a que deux issues étroites et difficiles : on peut la garder et la défendre avec une faible garnison.

Les maisons pourraient être facilement transformées en vastes quartiers militaires. Le climat y est salubre, l'eau abondante et délicieuse.

Cette ville est tout à fait grecque ; bien qu'on y compte cinq mille âmes, il n'y a ni mudir, ni caddis, ni gendarmes ; les Turcs la connaissent seulement par ouï-dire, et, lorsque par hasard ils sont obligés de la traverser, ils y trouvent l'accueil qui vient de nous être fait à notre arrivée.

On y parle un grec très-pur, et les commerçants que leurs affaires appellent en France, en Allemagne

et en Italie parlent aussi la langue de ces différents pays. Les terres arables sont très-restreintes et suffisent à peine à nourrir les habitants; en revanche les vignobles sont superbes et produisent d'excellents vins.

Nous visitons l'école grecque où s'enseignent le latin et le français, les mathématiques, l'histoire, la géographie, etc.; cette école et le nombre des professeurs qui y sont employés ne sont pas en rapport avec la population peu nombreuse; la ville cependant pourvoit avec sollicitude aux besoins de cet établissement.

Observations. — D'où vient cette exception? Comment cette ville est-elle restée libre au milieu de l'asservissement général? A quoi faut-il attribuer ce miracle, à la faiblesse du maître ou à la force de l'esclave? Peut-être à toutes les deux à la fois!

Avis aux diplomates.

Pourtant ces braves gens, loin d'être turbulents, ont des mœurs douces et faciles; on pourra les donner comme exemple aux populations chrétiennes, dès que celles-ci seront en état de faire respecter leurs droits naturels.

Répétons-le encore une fois, il n'y a de salut pour la domination musulmane que dans la promulgation du *hatts-haïrié* dont nous avons parlé au chapitre VI.

Vous ne pouvez pas désarmer les musulmans oppresseurs?

Armez les chrétiens pour qu'à leur tour ils défendent l'empire.

Otez les armes aux habitants de Siatista, et vous aurez bientôt un autre Aïvali, une nouvelle Cassandrie. Donnez des armes aux chrétiens d'Istib, et vous aurez une ville de plus semblable à Siatista, heureuse, tranquille et soumise au gouvernement.

Que le lecteur nous passe donc quelques détails relatifs à cette intéressante localité.

Cette ville, qui, grâce à l'industrie de ses habitants, est arrivée à un certain degré, sinon de richesse, au moins de prospérité, est depuis longues années le point de mire de la convoitise ottomane; les Turcs l'ont décorée du nom de *Flourokhôri*, c'est-à-dire la ville aux ducats. Aussi a-t-elle été en butte à de nombreuses attaques.

Tentative contre Siatista. — Il y a soixante-quinze ans, trois mille cinq cents Turcs, commandés par les Albanais mahométans, Gavoyatzo, Véitzi et le chrétien Stamouli, fondirent sur Siatista par une nuit d'hiver, espérant la surprendre, avec l'intention de tout mettre à feu et à sang.

Les habitants, au nombre de cinq cents seulement, commandés par Logothéti, coururent aux armes, se retranchèrent dans les maisons les plus fortes, occupèrent les issues et bloquèrent dans sa maison le gouverneur turc qu'ils soupçonnaient de connivence avec les assaillants.

Le combat dura toute la nuit; et les assiégés furent tout étonnés de trouver, aux premières lueurs de l'aurore, les alentours de la ville jonchés de cadavres et de Turcs blessés au nombre de trois mille; quant aux cinq cents derniers assaillants, ils avaient demandé le salut à la vitesse de leurs jambes.

On cite, dans cette affaire, des prodiges de valeur et de dévouement; les femmes prirent part à la lutte : l'une d'entre elles, qui habitait une maison du faubourg, et dont le mari était absent, fit fermer les portes, donna des armes à ses domestiques et combattit elle-même, jusqu'au matin, le pistolet au poing, tuant sans pitié les Turcs qui voulaient forcer l'entrée de sa petite citadelle. On raconte même qu'un des domestiques, qui s'était laissé gagner par la peur, fut entrainé, sur l'ordre de sa maîtresse, par les servantes qui l'enfermèrent dans une grande jarre à céréales pour le livrer après le combat à la risée générale.

Une ballade restée populaire a immortalisé le nom de l'héroïque Sophitsa.

Le résultat incontestable de cette échauffourée a été celui-ci : les Turcs étaient venus pour piller les ducats de Siatista, ce sont eux qui ont laissé les leurs sur le champ de bataille; les femmes de leurs ennemis les portent encore avec orgueil sur leurs poitrines victorieuses.

Attaque de Siatista par Tafil-Bouzi. — En 1827,

l'Albanais Tafil-Bouzi, révolté contre le sultan, avait déjà, à la tête de neuf mille Turcs, pillé la petite ville de Cojani (distante de cinq heures au sud-est); il menaçait de se frayer un passage jusqu'à Bétolia, en passant par Siatista qu'il comptait bien mettre à sac.

Le brave Georges Néopoulo, renommé pour ses vertus civiles et son mérite militaire, licencia d'abord les bandes indisciplinées venues des villages voisins, puis se mit à la tête de quatre cents hommes de valeur éprouvée, et, quoiqu'il n'eût pour toutes munitions que six kilogrammes de poudre, il occupa les défilés et posta ses hommes en tête du pont Pacha-Keuprussû, sur l'Aliacmôn, de manière à en disputer le passage à toute une armée.

Il se retrancha dans le moulin en ruines et fit occuper son escarpement voisin par quelques-uns des siens : en vain Tafil-Bouzi tenta-t-il la fortune, le pont était occupé et les fusils des Grecs portaient loin.

La lutte dura quinze jours ; chaque jour les neuf mille Turcs livraient un assaut et chaque jour ils étaient repoussés par cette poignée de Grecs. Enfin désespéré, Tafil-Bouzi se retira et prit une autre route pour gagner Bétolia.

Attaque de Siatista par Aslan-Bey. — Trois mois après la tentative de Tafil-Bouzi, le rebelle Aslan-Bey, à la tête de seize mille hommes, voulut à son tour traverser Siatista pour marcher sur Bétolia.

ges Néopoulo lui barra le passage, ayant cette
s ses ordres, outre les siens, les villageois des
rs et une centaine de Turcs que le fameux
i-Bey avait amenés de Castorie; le total de ses
; ne montait qu'à huit cents hommes.

n-Bey, se rappelant le sort de Tafil-Bouzi, n'osa
nter un assaut général; il établit son camp de
côté de l'eau, et pendant douze jours les deux
armées furent en face l'une de l'autre.

Grecs de Néopoulo harcelaient sans cesse les
; d'Aslan par des attaques de nuit; ils leur
ent des bêtes de somme, des chevaux, et s'in-
aient jusque dans leur camp pour piller leurs
ns.

l'habile *capitaine raïa* rendait à son adver-
out ce qui avait été pris, en lui faisant dire
éfendait seulement ses droits et qu'il n'avait
dessein hostile contre ceux qui étaient venus
r le dévouement des soldats grecs.

n-Bey, n'espérant point un miracle, se décida
lre une autre direction, et voici comment il
ıla sa retraite.

ı cents Turcs se firent voir un matin sur les
rs septentrionales de Siatista, escortant à grand
n énorme troupeau de moutons et de bœufs.
lant que cette apparition et ce vacarme atti-
l'attention des Grecs, Aslan-Bey opérait sa re-
vers le sud.

Deux Grecs, placés en sentinelle au nord, éve
tèrent les premiers le stratagème, et, suivis de qu
ques camarades, s'élancèrent à la poursuite du con
chargé de faire diversion. Au bout d'une heure, u
douzaine de Grecs faisaient rentrer à Siatista le tro
peau tout entier, et les bêtes furent rendues aux pr
priétaires auxquels elles avaient été volées par l
Turcs. C'est ce même Aslan-Bey qui finit par trouv
un chemin pour aller se faire massacrer avec so
armée à Bétolia par Kutahi-Pacha comme nous l'avo
raconté dans le chapitre IX.

Attaque de Siatista par Cakhriman-Bey. — Quelqu
temps après ce dernier et remarquable fait d'arme
Cakhriman-Bey, petit-fils de Gavoyatza, animé d
désir de venger son grand-père, se mit à la tête d
quatre cents Albanais d'élite pour aller piller la *vil
aux ducats ;* mais il lui fallut renoncer à son dessein
déposer les armes et se laisser reconduire, par un che
min qu'il ne connaissait guère, jusqu'à une grand
distance du but de ses convoitises.

La ville de Siatista, avec les villages environnants
Houroussino, Coniô, Vénissi, Paléo-Castron, Vaï
pessi, etc., peut en toute circonstance armer quinz
cents bons combattants.

Population grecque de la basse Macédoine. — Il
est impossible d'évaluer d'une manière certaine le
nombre des habitants de chaque ville et de chaque
commune; mais, en calculant approximativement les

populations grecques par évêché, on arrivera à des résultats à peu près exacts. Dans le bassin de la Macédoine compris entre le golfe Thermaïque, le mont Olympe, les monts Cambriniens, le Pinde, jusqu'à Vlakhoklissoura, Ostrovon, Vodina, Yénidjé, et jusqu'à l'Axius, on compte sept évêchés ou provinces ecclésiastiques : Castorie, Siatista, Grévéno, Cojani et Servia, Verria et Naoussa, Vodina et Yénidjé, enfin Kytros, qui est la province la plus petite de toutes. En prenant la moyenne des populations grecques, on trouve trente mille âmes pour chaque évêché, ce qui donne un total de deux cent dix mille âmes parmi lesquelles on compte quarante mille hommes de dix-sept à cinquante ans pouvant porter les armes, propres à la guerre, braves, agiles, pleins d'ardeur et d'enthousiasme; tous aimant l'étude, connaissant l'histoire de leur pays et regardant le petit royaume de Grèce comme un jeune arbre planté de leurs mains, arrosé de leur sang, devant prospérer avec leur aide, et cela au grand désappointement de quelques rares Hôriotes exclusifs qui usurpent le nom d'*autochthones*.

D'après les registres mêmes des évêchés, le nombre des Grecs de tout âge qui s'occupent d'études libérales s'élève à quatre mille, terme moyen (nous ne comptons pas, bien entendu, les enfants du sexe féminin, qui bégayent l'alphabet dès l'âge de trois ans).

Observations. — Quel est le rôle de cette population progressive au dix-neuvième siècle? Pourquoi reste-t-elle esclave? Espère-t-elle, comme l'Italie, l'intervention des grandes puissances? ou bien attend-elle qu'un congrès des rois chrétiens lui assigne une place honorable parmi les nations? Il n'est guère possible de répondre à cette double question; mais le voyageur qui parcourt ces contrées voit bien qu'un changement nécessaire est imminent, et que les esclaves sauront bien l'accomplir seuls, si la chrétienté ne vient point à leur aide.

Qu'opposera-t-on à deux cent dix mille Grecs et leurs quarante mille combattants? Des renégats de Lepsista et de Grévéno, des sauvages de Mogléna, des Turcs énervés de Yénidjé et de Castorie; mais ces gens-là peuvent à peine fournir quatre à cinq mille soldats, suffisant tout au plus pour conduire les harems en lieu de sûreté lorsque les Grecs se révoltent; encore ne parlons-nous ici que d'une faible partie de la Macédoine que nous avons prise pour unité métrique.

Mais l'armée ottomane? la glorieuse armée ottomane?

Nous avons puisé, à Constantinople même, à des sources sûres : cette armée, qui compte cent dix mille hommes sur le papier, ne possède en effectif que cinquante à soixante mille soldats, tout au plus, dispersés sur tous les points de l'empire. Et quels soldats

Le gouvernement ottoman qui, à force de tromper les autres sur sa puissance et sur ses richesses, finit par se tromper lui-même, ne saurait pourtant se faire d'illusions : à moins qu'il n'ait recours à ses *tributaires*, aux Firings, il se verra forcé de laisser prendre encore quelque partie de son territoire, la Thessalie, l'Épire, la Macédoine, la Thrace, la Bulgarie, l'Albanie. Chacun de ces pays est bien peu de chose dans l'immense empire d'Ali-Osman, les Turcs pourront y renoncer à la rigueur; mais ce qui leur sera plus désagréable, ce sera de voir la croix reprendre sa place au-dessus des mosquées purifiées, et d'entendre achever la sainte messe interrompue le 29 mai 1454 dans la basilique de Sainte-Sophie, lorsque le prêtre montant à l'autel portera la main sur l'Évangile, et entonnera l'introït d'une voix triomphante!

Nous ne serions pas étonnés qu'un de ces jours le gouvernement de Sa Hautesse en appelât librement à un congrès européen pour fixer ses droits sur ses esclaves. Cela pourra bien arriver comme moyen extrême; seulement, en fait de congrès, si l'Autriche n'a fait semblant de consentir un instant à une réunion de ce genre que pour traduire les Piémontais devant un tribunal de police correctionnelle, la Turquie, elle! le transformerait bien vite en un *merkemé* pour obtenir les moyens de châtier les Grecs à sa guise. Le système est à peu près le même : le comte Buol voulait juger les accusés par contumace, Fuad-Pacha

voudrait les juger en les représentant lui-même.

De Siatista à Cojani. — Nous quittons Siatista, nous traversons la basse ville, en passant auprès d'une source d'eau limpide, et nous prenons le chemin de Cojani. Nous nous dirigeons vers l'est, nous suivons le défilé pendant trois quarts d'heure, et nous débouchons dans une petite vallée de forme circulaire, plantée de vignes, et qui a 500 mètres de rayon : c'est de là qu'un chemin, qui tourne au sud, conduit à Grévéno.

Nous suivons le versant occidental de la montagne, et en une heure de Siatista nous arrivons au khan de Tassoula, situé dans une petite vallée de 400 mètres de diamètre, fermée de tous les côtés par les escarpements du mont Vermion.

Deux heures après avoir quitté Siatista, le chemin de Cojani continue sur la droite de la montagne, tandis que sur la gauche s'avancent les routes qui conduisent à Caïlari et à Bétolia. La vallée débouche sur un plateau qu'on traverse en une heure dans sa longueur, et en une demi-heure dans sa largeur; on y trouve des céréales et des bouquets d'arbres sauvages.

Les Carayania. — Nous nous dirigeons à l'est, laissant sur notre gauche les hameaux turcs d'Ambar-Tsicour, Dédélères, Kurmuzu-Kioï, Carbouzdjilar, Schahinlar, etc., inégalement distants de la route, et composés de quinze à quatre-vingts maisons.

Ces hameaux et quelques autres situés derrière les collines composent les Carayania qu'habitent les Turcs Koniares, renommés pour leur lâcheté et leurs instincts pervers; ce sont de fort mauvais soldats que méprisent toutes les races, même les bohémiens.

Qu'on nous permette de citer quelques faits d'armes qui les caractérisent.

Du temps où les fidèles soldats de l'*Ombre de Dieu* pillaient la ville de Naoussa, c'est-à-dire en 1821, les Koniares, réunis sur les hauteurs voisines, attendaient le départ des Turcs pour aller piller après eux.

A la même époque les Turcs marchèrent sur Cojani; les Koniares, munis d'ânes, de mulets et de charrettes, attendaient encore de loin le départ des pillards osmanlis pour faire main basse sur tout ce que ceux-ci auraient laissé.

En 1827, après que les rebelles de Tafil-Bouzi eurent saccagé la ville et s'en furent éloignés, les Koniares, au nombre de deux mille, y pénétrèrent à leur tour pour ramasser les restes du butin; mais les Grecs, au nombre de trois cents, escortant leurs familles et les blessés, revinrent, de leur côté, pour rentrer dans leurs maisons. Les Koniares surpris essayèrent bien de se retrancher et de se défendre; mais, le premier coup de feu des Grecs ayant abattu l'un des leurs, les dix-neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres prirent la fuite, poursuivis l'épée dans les reins. Six

cents d'entre eux furent tués, et depuis cette époque ils hésitent à se frotter aux Grecs.

Le chemin de Siatista à Cojani rencontre une chaussée, et laisse à droite et à gauche les villages grecs de Calliombassi et de Pavodanista, à deux heures de Siatista. Une heure plus loin il débouche dans une vallée qui a la forme d'un losange, et dont côté mesure 1,200 mètres entre les villages Dievlu Douraslar. Un quart d'heure plus loin le chemin traverse le hameau koniare de Catzamallû (50 maisons.

Cette vallée s'appelle aussi Carayania, et est habitée par des Koniares.

Chez les Koniares. — A peine entrés dans ce hameau, les habitants qui nous prennent pour des Turcs pur sang, nous abordent en foule et nous adressent leur *hosch-gueldun* et leur *selam-na-allécum*.

Sophos et moi nous rendons le salut sacramentel quant au Docteur, il se borne à se tordre le cou en faisant des mouvements et des inclinations de tête. Cédant à la curiosité de notre compagnon, nous mettons pied à terre et nous demandons à déjeuner à ces brigands renommés pour leur hospitalité.

— Que pouvez-vous nous donner à manger? dis-à celui qui me semble le moins sale parmi les gens qui nous entourent.

— Tout ce que vous voudrez, Effendum, me répond le drôle en adressant un respectueux témnah à ma seigneurie musulmane.

Hélas ! ce qu'il appelle, *tout ce que je voudrai* consiste en un morceau de fromage blanc et sec comme de la chaux, salé outre mesure, quelques oignons crus, trois œufs et du pain bis dont la mie ressemble à du fromage de Roquefort avancé. Il y aurait bien un moyen de tout arranger; ce serait de prendre le fromage pour du pain et de manger le pain comme du fromage ; mais Sophos n'entend pas la raillerie :

— Dites donc, espèces de *Turcs*[1] ! s'écrie-t-il, nous croyez-vous donc réduits à mendier l'hospitalité que vous accordez aux tzinguianés et aux Guiavours? Allez dire à vos hanums de nous préparer un bon pilau; donnez-nous du yaourte, du fromage frais, du pain de froment, ou vous allez bientôt me payer votre mauvais accueil, aussi vrai qu'*il n'y a qu'un Dieu et que Mahomet est son prophète !*

Le Docteur a toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire en entendant Sophos invoquer ainsi le nom de Mahomet!

Le *Turc* auquel je me suis adressé s'approche et me dit à l'oreille :

— Le Bey paraît fort méchant ; pourquoi se fâche-t-il ainsi, puisque nous n'avons que cela à vous offrir?

Sophos raille et s'amuse : moi, je suis sérieusement fâché ; je m'écrie :

[1] Les Turcs, qui se donnent les titres de Musulmans, d'Osmanus, de Dinn-Islam, réservent dans leur langage l'épithète *turcs* aux manants !

— Allez au fond de l'enfer (*Djéhendemun dibiné*)! tous tant que vous êtes! impurs (Tzifoutes *djenabetlères*)! donnez-nous à manger, ou je vais jouer du bâton!

C'est le seul langage qu'ils entendent.

En attendant, le cavasse Ismaël distribue des bourrades aux indiscrets qui nous serrent de trop près.

— V'Allahû! nous n'avons rien! crie l'un.

— Nous sommes si pauvres! vocifère un autre.

— Voyez nôtre piteux état!

— Nous mourons de faim nous-mêmes!

— C'est à vous, qui êtes riches, de nous donner à manger!

— Faites-nous plutôt l'aumône!

— Voyez nos vêtements.

— *Allah vermedu!* Dieu ne nous a rien donné!

Chacun se plaint et pleure misère! Le tumulte va croissant.

Le Docteur, qu'amuse le spectacle de cette bruyante hypocrisie, trouve cependant que le déjeuner se fait trop attendre. Il ne parle pas le turc, et d'ailleurs il ne veut pas nous compromettre; il a donc gardé jusqu'ici le silence. Mais la faim le presse; il jette un ducat (douze francs) à la foule, en disant ces deux seuls mots : *Pilau Bré*[1]!

[1] *Bré* ou *biré* est un mot adressé par le supérieur à l'inférieur, et qui signifie : Hé toi!

La scène change comme par magie, le métal souverain a fait un miracle ; tous les assistants se précipitent pour s'emparer de la pièce jaune : sans l'intervention d'Ismaël, il y aurait une bataille générale.

Avant qu'il se soit écoulé une demi-heure, nous sommes installés dans un petit enclos, à l'ombre d'un gros noyer, devant un *sofras* couvert de pilau, de yaourte, de lait, de fromage frais, d'œufs, de salade, et d'un énorme melon.

Nous faisons honneur à ce festin inespéré, et nous apaisons notre faim, tandis que les femmes turques, derrière des rideaux de poil de chèvre, nous examinent avec une indiscrète curiosité, comptant et critiquant, selon leur fantaisie, nos costumes, nos bijoux, et même nos personnes.....

Un Imam Guiavour. Un gros Turc, à la barbe longue et blanche, qui revient des environs, descend de son âne, enjambe la haie de la closerie hospitalière et vient nous faire les honneurs de *son chez lui ;* c'est l'imam du hameau, le maître de la maison où nous sommes attablés.

Il nous aborde respectueusement ; il nous adresse le *selam-na-alecum* et force *téménahs*, en nous souhaitant à chacun séparément un *hosch-gueldun* des plus jolis.

— Regardez-le, nous dit Sophos, comme il a l'air troublé ! je jurerais bien qu'il n'a jamais, dans sa vie, salué des Turcs aussi illustres que nous !

— Je vous l'abandonne, dit le Docteur, il ne parle que le turc !

Le malheureux *imam* ne sait plus à quel saint se vouer en nous entendant parler une langue inconnue ; il garde un instant le silence, puis recommence ses *téménahs* et nous demande comment va notre *keff*.

Je remarque que, tout en nous parlant, il ne quitte pas le pilau des yeux, et qu'il semble compter nos bouchées.

— Merci, merci. *Hodja*, lui dis-je, tout va mieux, à mesure que nous *rompons le jeûne* auquel vos agas voulaient nous condamner ; imitez-nous, et je vous promets que votre keff sera aussi bon que le nôtre.

— *Missmillahi*[1] *!* s'écrie l'imam en saisissant la cuiller que lui tend Sophos et en attaquant le pilau avec l'élan impétueux du *yourousch Allah' Allah !*

Disons, pour l'honneur des Turcs, que, s'ils acceptent sans façon, ils offrent sans cérémonie. Soyez invité au plus splendide des banquets ou bien à la plus humble table, on se bornera à vous dire : *Bouyouroun*. Après cela, mangez ou ne mangez pas, c'est votre affaire. Personne ne pensera à vous servir ni à vous inviter à faire honneur aux mets qui couvrent la table. Étendez la main vers le grand plat de cuivre.

[1] C'est la prière que font les mahométans avant de rien commencer. Dans le cas présent, le *Missmillahi* équivaut au *Benedicite*.

servi pour tous les convives, revendiquez vos droits sur la portion qui vous est destinée, car votre voisin de gauche (qui mange de la main droite) ne se fera pas scrupule pour manger votre part. Ne vous amusez pas trop à lécher vos doigts, le temps presse; ne parlez pas surtout, car il ne manque point de mauvais plaisants qui entameront une conversation et qui ne vous répondront que par des monosyllabes pour mieux profiter de votre part.

— De quelle maladie est mort votre père? demanda un gourmand à un jeune homme en deuil au moment où le pilau aux cailles est placé sur la table.

— Du *Damllà* (d'apoplexie), répond ce dernier, qui comprend trop bien le motif d'une semblable sollicitude.

Notre déjeuner terminé, l'imam, qui parle purement le grec, cause avec Sophos des habitants de ce village, qu'il traite de manants et de rustres, probablement parce qu'il a reçu le jour à Grévéno, ville composée, comme on le sait, de trois cents maisons!

— Si vous êtes de Grévéno, Hodja, vous n'êtes point un véritable halisch musulman; vos aïeux étaient chrétiens et vous n'êtes vous-même qu'un grec mahométan.

— *Allaha-sukur* (grâce à Dieu), je ne le nie pas, j'en suis fier, au contraire; je ne voudrais pour rien au monde appartenir à cette race dont vous avez sous les yeux les *eurneks* (échantillons).

— Mais cette race dont vous parlez avec tant de mépris ne se gêne pas pour vous appeler guiavours, vous autres mahométans de Grévéno et d'Anassélitza.

— C'est pour cela qu'on m'appelle *Guiavour-imam;* mais cela ne les empêche pas d'être les plus grandes brutes que l'on puisse rencontrer dans l'espèce humaine.

— Allons, Hodja, soyez moins sévère pour ces malheureux; ce sont des brutes, je le veux bien, mais ce sont les braves soldats d'Ali-Osman, qui ont rempli l'univers du bruit de leurs exploits et qui ont conquis cette terre sur les Grecs vos aïeux; ils sont encore les maîtres de leurs descendants, alors même que ceux-ci ont embrassé l'islamisme, comme vous l'avez fait!

— Nos maîtres! mais vous blasphémez; qu'ils essayent un peu de jouer ce rôle, nos enfants les lapideront à coups de pierre, et un seul d'entre nous suffira pour en mettre en fuite plusieurs centaines.

— Un seul de vous? Mais d'abord de qui voulez-vous parler? est-ce des Grecs qui, à votre exemple, ont embrassé l'islamisme, ou bien entendez-vous les Grecs esclaves?

— Je parle des uns et des autres, je parle de tous ceux qui ont du sang dans les veines!

— De quoi donc, à votre avis, sont remplies les veines de ces malheureux Koniares?

— De *petmèze*, parbleu! de petmèze[1]!

— Nous sommes mahométans de religion, mais ous ne pouvons pas non plus déroger à notre natio-ilité; d'autant plus, Effendum, que nous ne pour-ons qu'y perdre.

Le Docteur ne s'est point mêlé à notre conversation, ıe prend la parole que pour demander au Grec-ısulman ce qui pourrait arriver si quelque beau r un chrétien prenait la place du Sultan et mon-sur le trône.

— Nous garderions notre religion, nous resterions sulmans, mais nous serions toujours Grecs pour 'este.

— Et les Turcs?

— Les Turcs seraient nos raïas; alors chacun oc-ıerait la place qui lui appartient naturellement.

— Non, interrompt Sophos, les Turcs ne voudront ıais devenir les raïas des infidèles; ils quitteront ırope!

— Je pense, Hodja, dis-je à mon tour, que les niares ont raison de vous appeler guiavours.

— Sans doute, si dans leur bouche ce mot veut e Grec (Ἕλλην).

[1] Dans tous les pays de l'Orient on fait bouillir le moût fraîche-t recueilli; on en fait un sirop épais et très-rouge qui remplace iel et le sucre dans les préparations culinaires. C'est ce qu'on elle le petmèze.

— Mais, moi, je suis Grec de naissance et de religion!...

— Et moi aussi! s'écrie Sophos.

— Et moi, je suis Français! dit le Docteur en prenant l'imam par les épaules.

— Que vous plaisantiez, messieurs, ou que vous parliez sérieusement, cela ne change rien à la question. Tant mieux pour vous si vous n'êtes pas Turcs. Quant à moi, ce que j'ai dit à des mahométans, je puis le répéter à des chrétiens; je le dirais même au Padischah s'il daignait m'écouter.

— Qu'en dites-vous?

— Je dis, me répond le Docteur, qu'on a beau vous faire musulmans ou israélites, vous êtes et vous resterez toujours Grecs; je ne m'étonne plus que vous renaissiez de vos propres cendres comme l'antique Phénix!

— Et vous concluez?... dit Sophos.

— Je conclus, reprend le Docteur, que les Turcs doivent quitter l'Europe!

En disant ces mots, il jette ses bras autour du cou de notre ami et l'embrasse cordialement [1].

[1] Le sentiment de la nationalité est persistant chez les Grecs, même chez ceux qui, pour échapper à la persécution, ont pris le masque de l'islamisme. Des centaines de familles (à Candie par exemple) abjurent cette duplicité; elles disent : « Le mensonge nous pèse et nous flétrit! nous reprenons notre foi, nous sommes prêts à combattre! » Les renégats de la Macédoine revendiquent le titre de Grecs; le prêtre Parthénius se trahit sous le Mollah-Souléiman : il

Un poëte turc pur sang. — Pendant que nous cau-
ons, notre guide (un Grec de Cojani) a donné de fré-
uentes accolades à sa *tzotra* (grosse gourde de bois),
otre cavasse Ismaël s'est associé à ses libations. Tous
s deux, pris de vin, sans avoir pour cela perdu la
ison, nous donnent sur la place le spectacle d'une
anse albanaise, n'ayant pour toute musique que
urs propres voix discordantes et enrouées.

La danse fatigue; bientôt nos deux gaillards vien-
ent s'asseoir sans façon auprès de la haie qui ferme
otre closerie; ils nous demandent si nous sommes
tisfaits du divertissement qu'ils nous ont donné.
e Docteur les prie de nous chanter quelque chose,
t le Grec entonne bien vite une ballade tirée d'un
rame populaire : « *Avrocome et Cléanthès.* »

Δέχου μεσῖτιν ἐπιτηδείαν
Τοῦ ἔρωτός μου τὴν ἀρετήν·
Καὶ τὴν ζωήν μου πρέσβειν ἰδίαν,
Καὶ ὡς ἐνέχειρον τὴν καρδίαν,
Τὸν θάνατόν μου ἐγγυητήν·

Ce qui signifie mot à mot :

« Acceptez... comme un gage propice la vertu de
mon amour;
« Ma vie s'envole auprès de vous;
« Que mon cœur reste avec vous comme un gage;

emande à M. de Tchihatchef « d'arracher sa fille à l'islamisme, sa
lle qu'il appelle en public Fatmé, et à laquelle il donne, dans le sein
e la famille, le doux nom de Sophie. »

« Que ma mort soit la preuve et la garantie
« amour. »

Le cavasse Ismaël nous chante en grec ses
d'avoir perdu un mouchoir brodé que lui on
un jour trois vierges fraîches comme les cer
mai.

..... Τρία παρθένα κοράσια,
Σὰν τοῦ Μάϊ τὰ κεράσια.

Le Koniare, qui complète le trio et que le c
ses camarades a conduit à une haute insp
poétique, crie à tue-tête qu'il veut nous don
échantillon de poésie imitative :

« Hammamun capussû ketchélû,
Itzundenn tchicar bir petchélû ;
Pandjar souratunû eupeuhudum,
Mandâ souyâ sutchar guibi, scharrrrkadak ! »

Ces vers sont pleins de délicatesse :

« La porte du hammam (bain) est doul
« feutre ;

« De ce hammam sort une femme voilée ;

« Le poëte voudrait déposer un baiser sur s
« rouges comme des betteraves. »

Quant au quatrième vers, la langue fran
refuse à le traduire ; le sens est que le son d
doit être semblable au bruit que produit un b
se jetant à l'eau : *scharrrrkadak !*

Nous n'en écoutons pas davantage, nous prenons congé du brave imam et nous.continuons notre route.

En quatre heures, de Siatista nous arrivons sur une hauteur d'où l'on découvre, en grande partie, la vallée des monts Cambuniens.

Le paysage est des plus pittoresques; les maisons tranchent par leur blancheur sur les différentes nuances de la plaine que parcourt sinueusement l'Aliacmôn; au sud se dresse la chaîne des monts Cambuniens, et à l'est le majestueux Olympe.

A une heure et demie à droite, le village Isvoron, que les Turcs nomment Ak-Bounar, est habité par quatre-vingts familles turques; à l'ouest, le village Agia-Paraskévie compte quatre-vingts familles grecques. A une heure plus loin, vers le sud, le village grec Rodovitista est composé de soixante familles. On trouve, en avançant encore vers l'oust, le hameau de Chténi (cinquante familles grecques) et celui de Calliani (cent vingt familles grecques).

Derrière Isvoron, sur la rive droite de l'Aliacmôn, e rencontre le village de Caissaria (cent vingt familles recques).

A l'est de ce dernier village, en deçà de la rivière, faut citer les deux hameaux qui portent le nom de endjès (cent trente familles grecques), et à l'ouest de eux-ci le hameau de Mélotini, dans un ravin (quaınte familles grecques).

Il y a en outre dans ce bassin, épars çà et là, un grand nombre d'autres villages.

En cinq petites heures, nous arrivons de Siatista à Cojani.

Ville de Cojani, ou Cozani. — Le mont Vermion s'appuie sur une série de contre-forts qui se terminent vers le sud par une chaîne de riantes collines. C'est au pied de ces coteaux qu'est assise la ville de Cojani, bornée au nord-ouest par des hauteurs escarpées et couvertes de beaux vignobles. Les rues sont larges, les maisons bien bâties, l'eau y coule abondamment, les jardins sont nombreux et bien cultivés. Onze cents familles grecques habitent cette charmante ville, qui compte plus de neuf mille âmes. Elle se divise en six quartiers et contient douze églises. Il y a une école grecque où l'on enseigne la langue nationale, le latin, le français, les mathématiques, la géographie et l'histoire : l'enseignement religieux n'y est pas négligé. Il y a aussi une école mutuelle pour les garçons et pour les filles séparément.

En fait de Turcs nous n'avons à citer que le mu- et le caddis; mais ce dernier n'a point de causes à -ger, et doit se croire exilé dans un désert où le muzin n'a jamais entonné : *Allah Ekhber!*

L'archevêque de la province, qui compte plus trente-cinq mille âmes sous sa juridiction spirituel- habite cette résidence et prend le titre d'évêque Servia et de Cojani.

En un mot, c'est une ville tout à fait grecque, qui
able transportée comme par miracle dans les plai-
de la Macédoine méridionale. Elle fait le pendant
Siatista; mais, par sa situation, elle est exposée
agressions des Turcs, qui peuvent facilement ten-
contre elle un coup de main.

es habitants de Cojani sont laborieux, ils s'occu-
t de commerce et d'agriculture, c'est une popula-
à part. Ils sont gais, vifs, spirituels, communi-
fs et hospitaliers; l'amabilité des femmes y est
verbiale; l'instruction y est en honneur, ils ont
lu de grands services à la Grèce émancipée, ils
. tous prêts à servir la cause de la Grèce encore
ave !

e Docteur trouve un grand plaisir à entendre les
nts prononcer correctement le français, ce qui
toujours une difficulté pour eux, dont l'idiome
onal se parle et se prononce si facilement.

n écolier grec. — Comment avez-vous fait, de-
ide-t-il à un écolier, pour arriver à parler si
ement le français? c'est un véritable miracle, eu
rd au peu de temps que vous avez pu consacrer à
e étude!

– Je me suis appliqué à bien prononcer les con-
nes *b*, *d*, *g*, *j*, *ch*, et à rendre les sons *u* et *eu*, qui
nquent dans notre langue; j'ai fidèlement imité
intonations de mon maître pour rendre le son
al et les voyelles; j'ai appris par cœur des pages

entières, et je les récitais tout haut. Quant à la langue elle-même, votre grammaire m'a paru beaucoup plus facile et plus simple que la nôtre ; d'ailleurs, la plupart des mots français sont empruntés au grec.

— Qu'est-ce que vous me dites là, mon bel ami ?

— Je ne crois pas me tromper de beaucoup; voici un dictionnaire de Bescherelle, ouvrez au hasard et jugez !

En disant ces mots le jeune écolier ouvre le second volume du dictionnaire, à la page 754, lettre P ; sur soixante-treize mots, nous comptons trente-deux mots grecs ou dérivant du grec ; page 920, vingt-quatre mots sur quarante et un; plus loin, page 1545, un seul mot grec sur trente; enfin, à la page 1668, cinquante-sept mots grecs sur soixante-dix-sept mots français; ce qui nous donne, en moyenne, vingt-six sur cinquante-six.

— Il est vrai, ajouta-t-il, que dans certaines pages il n'y a pas un seul mot grec ; mais, en revanche, aux lettres *ph*, *rh*, *th*, *ch*, *k*, *y*, *h*, *z*, etc., la majorité dépasse de beaucoup la proportion indiquée ci-dessus.

Le jeune Grec est tout radieux de voir le rôle important que joue sa langue maternelle : il l'ignore, malheureux ! que peut-être sans Louis XIV et les génies qui ont illustré son siècle, le grec aurait pu devenir la langue universelle; le monde entier aurait ainsi parlé un idiome plus précis et plus riche, mais aussi beaucoup plus difficile que le français !

sommes accueillis à bras ouverts par tous les
ts que nous visitons. Nous n'oublierons ja-
ı réception franche et cordiale de MM. Ta-
ınidi, Charissi, Couyoumzi, etc.

demoiselle grecque. — Une jeune personne
é élevée à Athènes à l'institut des demoiselles,
qui porte le nom d'un bon patriote, M. Arsakis,
s les frais de la conversation dans une soirée à
 nous sommes invités. Le costume des pen-
res a été sans doute combiné en vue d'enlaidir
les Grecques; la jeune fille dont nous parlons
ırait paru fort laide avec sa robe bleu foncé et
peau gris, tandis qu'elle est ravissante avec
ıple robe de mousseline, une veste courte et
veux pour toute coiffure.

este, nous ne parlons ici de sa beauté que sous
le parenthèse, la nature aurait fort bien pu la
noins richement au physique sans que nous
ı soyons aperçus, tant son esprit a de charmes.
 conversation effleure vingt sujets; nous pas-
ur à tour du grave au doux, et du plaisant au
: nous abordons même la plus sérieuse des
ns que tant de gens traitent avec légèreté, et
nt selon leur bon plaisir.

sous les yeux un gros livre récemment publié
ique comme moyen de conserver l'empire Ot-
une foule d'utopies dont la moins naïve serait :
er autant de tribunaux qu'il y a de races! » Ce

livre dit beaucoup de bien des chrétiens d'Orient, et l'auteur, qui semble les connaître de longue date, paraît les aimer; mais il ne les aime que pour les diviser. Hélas! c'est leur rendre le plus mauvais des services : s'il faut diviser pour régner, comme le prescrit la politique de Machiavel; ici, diviser, c'est disloquer les parties d'un tout, c'est amoindrir les races pour les fondre plus tard avec leurs voisins, assez puissants déjà.

Mais, sans continuer cette digression, je laisse parler notre jeune Grecque. Cette pauvre enfant a puisé dans l'instruction qu'elle a reçue un sentiment plus parfait des malheurs de sa patrie.

Sophos l'exaspère, le Docteur la taquine, moi, je lui rappelle Athènes; elle ne peut plus se contenir, elle éclate et s'écrie :

— Grâce, messieurs! il ne faut pas plaisanter avec nos malheurs; c'est insulter une cause sacrée; c'est offenser les sentiments les plus nobles du cœur humain! Dieu vous regarde et vous entend! vous surtout (Sophos et moi), dont la patrie n'est libre qu'à nos dépens.

— Je ne plaisante pas, chère demoiselle, répond le Docteur; j'ai voulu seulement savoir jusqu'à quel point ici les femmes comprennent l'asservissement de leur pays; je respecte votre généreuse colère, partage tous vos sentiments, et je suis plein de dévouement pour votre sainte cause.

La jeune personne fixe un regard interrogateur sur le Docteur pendant qu'il parle ainsi ; elle semble se lemander si ses paroles sont sincères. Quant à moi et à Sophos, dont le sourire moqueur l'irrite, elle ous adresse d'implicites reproches. Sophos comrend qu'il est allé trop loin.

— Ma patrie, mademoiselle, ne vous doit rien; et, puisque vous savez si bien notre malheureuse hisoire, vous avez sans doute déploré le sort d'Aïvali, où 'ai reçu le jour...

Un jeune homme, âgé de vingt ans à peine, et qui a fait aussi ses études à Athènes, vient à notre secours en disant :

— Non, ma chère cousine, ces messieurs ne sont pas *autochthônes*, ils ne veulent que vous faire parler, comme on vient de vous le dire.

— Hélas ! que peuvent-ils attendre de la bouche l'une pauvre femme ? à mon âge, on a mille ambiions, mille rêves divers; moi, je ne demande à Dieu ue la liberté de ma patrie ! Voilà tout ce que je puis ire à ces messieurs.

— Vous la verrez, vous la verrez, cette liberté, ble enfant ! s'écrie le Docteur, qui, dans son enthouasme, semble prêt à serrer la jeune fille dans ses as.

— C'est cette espérance qui nous fait vivre, moneur, cette espérance que les déceptions n'ont pu us ravir. Nous sommes semblables à l'oiseau qui

é sa cage et prend son vol dans un vaste appar-
: il croit toucher à l'heure de la liberté, et
il se heurte contre les glaces des fenêtres dont
upçonnait pas l'existence.

Elle a raison, la jeune fille. A l'est nous nous brisons contre le vitrage autrichien enchâssé dans le fer britannique; au nord, des glaces infranchissables, des piéges mal déguisés, les sultans viennois qui nous persécutent; à l'ouest, la mer est soulevée par le trident anglais; au sud, des vœux sincères et voilà tout. Que la Grèce bouge, et son territoire sera occupé militairement; le ministre autrichien est toujours prêt à offrir au gouvernement grec un contingent apostolique pour réprimer les rebelles.

En un mot, partout des obstacles, partout l'adversité! Les avis sont divers, les intérêts opposés. On ne s'accorde que sur un point : prolonger l'existence du cadavre ottoman, qui n'existe qu'aux dépens de la chrétienté d'Orient.

Pourquoi cela?

Parce que.

Encore si c'était tout! Mais non, on fait parade de libéralisme, on promulgue des Tanzimats, et, pour mieux dominer, on divise.

« Qu'est-ce que la nationalité grecque? » se plait-on à répéter.

« Il y a une foule de nationalités. Les uns sont Slaves et Serbes, ils doivent faire cause commune

avec les Bosniaques et les Bulgares; on peut donc sans inconvénient les réunir aux Croates et aux Slavons actuels. Les autres sont Albanais, ils appartiennent à la race caucasique. D'autres sont Arméniens et se rapprochent plus des Turcs que des Grecs. D'autres enfin sont Romains, ils parlent le latin comme Cicéron, il faut en faire un élément à part. Il n'y a que sept millions de Grecs dans toute la Turquie d'Europe, et ceux-là habitent la Thessalie, l'Épire, l'Albanie, la Macédoine, la Thrace et les îles, les pays mêmes habités par les Turcs! Mais qu'y faire? »

Eh bien, qu'on les sépare et qu'on les divise s'il le faut; mais au moins qu'on les délivre! Nous ne serons pas jaloux de l'affranchissement de nos compagnons d'infortune. Nos vœux les accompagneront toujours et nous les aiderons au besoin de nos bras. Nous ferons toujours cause commune avec eux, et, fussions-nous abandonnés nous-mêmes, nous ne les abandonnerons jamais. Lorsque arrivera l'heure promise, lorsque toutes les cloches de la chrétienté sonneront les funérailles de la tyrannie, nous pourrons dire que nous devons notre affranchissement à Dieu d'abord, et à nous-mêmes ensuite. Toutes les nationalités viendront se réunir dans la basilique de Sainte-Sophie pour entendre le saint Évangile lu dans toutes les langues, même en turc!

Mais revenons à notre conversation.

— Les peuples divers viendront entendre la voix

de la sagesse dans vos universités, dit le Docteur.

— Non, c'est inutile; les différentes races ont leur langue propre, elles n'ont qu'à fonder les universités albanaises et arméniennes; les mots leur manqueront sans doute, mais elles n'ont qu'à faire un emprunt à notre langue grecque, qui est inépuisable; c'est une sorte de plagiat toléré depuis longtemps.

— Je voudrais bien suivre un cours de mécanique céleste en langue arménienne, dit Sophos.

— Vous pourrez l'entendre en arabe.

— Pourquoi pas en chinois ?

— Non, les Arméniens peuvent apprendre l'arabe, comme autrefois les Gaulois apprenaient le latin, avec cette différence qu'il faudra créer une lexicographie pour l'enseignement des sciences.

— Et les Albanais ? demande le Docteur.

— Pour ceux-là la chose est plus difficile encore, leur idiome est extrêmement pauvre, ils manquent de langue écrite ; mais on peut faire un emprunt à une langue mère pour les doter.

— Pour que tous ces miracles s'opèrent, il faudra des siècles.

— Sans doute ; mais en attendant la langue allemande suffira pour combler les lacunes.

— Vous dites cela à cause des Hongrois...

— Certainement.

— Ah ! mademoiselle, vous êtes implacable, dit le Docteur, et je crains vraiment que, le cas échéant,

ous ne preniez les armes pour marcher contre les ırcs.

— Ne plaisantez pas, monsieur; ma mère a manié mousquet à Siatista et a fait mordre la poussière plus d'un sicaire musulman. Quant à moi, j'en ferais en autant, mais je doute que ma faible constitution e le permette. En attendant, je fais ce que je puis je ferai plus tard tout ce qu'il me sera possible de ire.

— Et que faites-vous? demanda Sophos en sou· ınt.

— En 1853, j'ai brodé avec mes compagnes les 'apeaux de l'indépendance grecque; aujourd'hui ınis de cœur mes prières aux vôtres; vous-même, on frère, pouvez-vous faire davantage?

— Hélas! c'est vrai! je ne puis faire plus; j'ac- pte votre reproche comme un châtiment qui me ent d'en haut. Mais je jure... je jure par le nom ... que je ne mériterai plus...

Sophos s'arrête; son regard est extatique, ses lèvres crispent; bientôt il se lève et nous engage avec un lme affecté à regagner notre demeure. La pendule arque deux heures du matin, nous nous levons à ıtre tour et nous prenons congé. Chemin faisant le octeur nous dit :

— Peuple étonnant! je trouve une vigueur étrange où je ne croyais rencontrer que de l'inertie! Une lle de vingt ans, oublie l'amour, renie la tendresse, et

consacre toutes les forces de son cœur à la cause de sa patrie. Chez l'enfant de dix ans comme chez le vieillard, chez le berger comme chez l'homme du monde, le même enthousiasme, le même amour du pays et de la nationalité! Chère France, si tu pouvais voir par mes yeux...

— Ah! Docteur, si Dieu nous accordait un homme de génie!

— Espérez et attendez! Un simple sergent est bien devenu en Thessalie un illustre capitaine [1]. Un officier, un général, peut devenir le sauveur de toute une nation; les exemples ne manquent pas; ce sont les circonstances qui font les hommes.

De Cojani à Verria. — A six heures du matin nous prenons la route de Verria; le thermomètre marque 10°, le vent du nord-ouest nous annonce la pluie, nous pourrions nous croire au mois de février.

Nous nous dirigeons à l'est, laissant à gauche des collines couvertes de vignes et à droite la splendide vallée que bornent au sud les monts Cambuniens; ces montagnes s'élèvent comme un rempart entre la Thessalie et la Macédoine.

Nous marchons en droite ligne vers un contre-fort du mont Vermion qu'on appelle Xirolivadon, et en trois quarts d'heure de chemin nous atteignons une source limpide qui coule au pied de cette montagne.

[1] Le sergent Léotzaco de Maïna en 1853-54.

En cinq quarts d'heure de Cojani, nous arrivons au village de Solinaria, divisé en quatre quartiers et qu'arrose une fontaine qui lui donne son nom.

La vallée se rétrécit vers l'est et forme un angle rentrant qui comprend le district d'Égri-Boudjak ; on y trouve les villages Mouranlû, Scuplères, Évréeslû, etc. Toute cette vallée, comme celle de Sariuiol, est habitée par des Turcs Koniares.

Nous arrivons bientôt au village de Deurtali quatre-vingts maisons turques), pourvu d'une méchante hôtellerie au pied du mont Xirolivadon.

Nous nous engageons dans un ravin large et uni, qui s'avance en droite ligne vers le nord-est. Ce ravin, bordé de deux côtés par des hauteurs escarpées, se traverse en une heure ; puis le chemin grimpe sur le versant du Xirolivadon par un sentier étroit et tortueux. Le mont Xirolivadon, composé de pierres calcaires, est richement boisé ; il est couvert de chênes, d'ormes et de noisetiers en touffes ; c'est le repaire des Klephtes grecs qui, préférant l'indépendance à tous les biens que pourrait leur offrir la libéralité mahométane, font une guerre incessante aux agas et n'attaquent jamais les chrétiens.

Nous rencontrons six postes de douaniers qui prétendent être préposés à la garde des défilés et qui ne s'occupent qu'à rançonner les voyageurs lorsque ceux-ci sont peu nombreux et ne portent pas d'armes. C'est ici que passe le chemin qui mène de Salo-

nique à Janina en traversant Grévéno et Metzovon.

J'ai parié avec mes amis que je passerais devant tous les postes sans bourse délier ; je gagne mon pari.

Fort de mon costume turc et du harnachement *osmanlu* de mon cheval, je prends la tête de la caravane, ayant à ma gauche le cavasse Ismaël.

— *Selam-na-allecum!* me crie le premier des douaniers.

— *Vo-allecum-selam!*

— Arrêtez ! Bey-Effendi, arrêtez !

— *Haïdé-tchakkal* (au diable ce chacal)! dis-je avec un geste souverainement méprisant.

Ismaël fait des signes pour faire comprendre que je suis un grand personnage.

Nous passons ainsi devant tous les postes. Arrivés au dernier, je fais tenir la bride de mon cheval par le chef des douaniers, tandis que je prends des notes sur mon calepin.

En deux heures et demie de Deurtali, en six heures et un quart de Cojani, nous rencontrons une source qui a une température constante de 5°. On la nomme *Carpouz-Ttchatlayant*, ce qui signifie, crève-melon. Plus loin, nous atteignons une gorge d'où l'on découvre, à l'est, presque toute la vallée de l'Axius, le golfe Thermaïque, et Salonique au pied du mont Disoron.

Nous cheminons une heure encore et nous arrivons à un petit plateau circulaire de quatre cents mètres de

rayon où se trouve le hameau de Xirolivadon, qui est pourvu d'une hôtellerie et d'un puits dont l'eau a toujours une température de 7°.

Nous descendons la montagne en une heure et demie, et nous tombons dans une petite vallée arrosée par un cours d'eau potable. Nous traversons le ruisseau de Verria, qui descend du Xirolivadon, et une demi-heure après nous entrons dans la ville de Verria, distante de dix heures de Cojani.

Ville de Verria. — La ville de Verria, que les Turcs nomment Caraferria, est assise sur le versant oriental du mont Xirolivadon, à l'entrée de la plaine de l'Axius. Le ruisseau dont nous venons de parler coule du nord-ouest au sud-est, sépare la ville de la montagne et va grossir l'Aliacmôn.

Les maisons sont sales et mal rangées; les rues sont obstruées par les ordures et les eaux stagnantes; on compte plus de douze mille habitants, dont huit mille sont Grecs, et occupent le faubourg Varoussi. La ville se partage en douze quartiers, on y compte seize églises, dont l'une est sous l'invocation de saint Antoine : cet illustre saint est naïvement représenté, au-dessus de la porte, avec son compagnon favori; c'est une occasion favorable pour les Turcs qui passent d'épuiser le catalogue de leurs grossières injures envers notre religion. Il y a à Verria école grecque et école mutuelle.

Au milieu des habitations turques il y a un grand

nombre de mosquées et de bains publics; le cyprès pousse partout et trahit la présence de la population turque, dans le passé! Un mudir et un caddis administrent au nom de Sa Hautesse! L'archevêque grec compte trente-cinq mille âmes sous sa juridiction, dans toute la province.

Cette ville doit un petit fort au fameux pacha Abdul-About; c'est une vieille tour carrée, entourée d'une enceinte polygonale, haute de trois mètres, percée d'un double rang de meurtrières, et défendue par un fossé large de cinq mètres sur deux de profondeur. La tour qui est au centre a une hauteur de onze mètres et porte douze petites pièces d'artillerie de campagne. Dominée par les hauteurs du nord-ouest, cette construction n'est bonne qu'à servir d'habitation au gouverneur, qui a la vanité de se croire logé dans une forteresse.

Les belles terres de la vallée de Verria appartiennent aux *fidèles*; les *guiavours* s'occupent en général de commerce, tous parlent le grec, tous portent le costume grec, de sorte qu'on a de la peine à distinguer le maître de l'esclave.

Cette vallée produit des céréales en abondance, du riz, du coton, du lin: c'est dans la ville même de Verria que se fabriquent les tissus employés dans les bains turcs, et qu'on nomme *havlus*.

Nous quittons promptement Verria sans entrer en relation avec les chrétiens occupés à célébrer la fête

de Sainte-Solomanie (1/13 août), et que nos costumes turcs nous empêchent d'ailleurs d'aborder. Tout le quartier chrétien danse au son du chalumeau, et M. Prôtopsaltis, pour lequel Sophos a une lettre de recommandation, est trop jaloux de sa femme pour laisser entrer chez lui *des gaillards de notre espèce.* Le cavasse Ismaël, que nous chargeons de porter notre lettre, nous affirme que madame Prôtopsaltis a quarante-cinq ans sonnés, jouit d'un embonpoint formidable, et n'est, en un mot, rien moins que séduisante; sans doute en ce pays les séducteurs tiennent-ils peu aux charmes extérieurs de ces dames.

Nous passons la nuit à visiter les églises et à parcourir les rues, où les paysans se livrent à une innocente gaieté, dansent, mangent et boivent.

CHAPITRE XII

De Verria à Salonique. — De Verria à Naoussa. — Ville de Naoussa. — La belle prêtresse. — Destruction de Naoussa. — De Naoussa à Vodina. — Ville de Vodina. — Mogléna. — De Vodina à Yénidjé. — Un drame tragi-comique. — Ville de Yénidjé. — Ruines de Pella. — Rivière de Loudias (Carasmak). — Pont d'Axius. — Une excellence douanière. — Sophos est pris de fièvre. — De Salonique à Larisse. — Encore la Bohémienne de Salonique. — Nationalités déterrées. — Bourgade de Colyndros. — Horrible anecdote. — Kytros (ancienne Pydna). — Catherine ou Khatira. — L'aubergiste de Papaz-Keuprussû. — Fort de Platamôna. — Coup d'œil général sur la Macédoine. — Populations. — Revenus. — Exportations en 1858. — Observations.

Le chemin qui conduit de Verria à Salonique se dirige à l'est, et atteint en deux heures le village de Lakhana, où il bifurque. D'un côté, il se dirige directement à l'est, traverse la rivière Carasmak (l'ancien Loudias formé par les eaux du lac Yénidjé), parcourt le littoral, passe l'Axius, et arrive à la bourgade de Colakia, située sur la rive gauche de cette rivière. De ce point à Salonique il n'y a guère plus de trois heures de route, mais le sol est fangeux et souvent

inondé par les débordements de l'Axius. Ce chemin n'est fréquenté qu'en été, et encore n'y a-t-il que les piétons et les bêtes de somme, sans fardeaux, qui puissent traverser dans des barques légères la rivière très-peu profonde à cet endroit. La seconde branche de la route sort de Colakia, se dirige au nord-est, traverse les villages de Stolatz, Paléokhôri, le ruisseau Loudias, puis atteint le pont de l'Axius, et au bout de sept heures rejoint le chemin de Salonique, que nous avons déjà décrit. Trois chemins sortent encore de Verria; l'un se dirige au nord-ouest et mène en huit heures à la petite ville de Caïlari ou Sariguioll, l'autre va au nord et mène en six heures à la ville de Yénidjé, le troisième tourne brusquement au sud-est, arrive à la bourgade de Kytros, située sur la route de Salonique à Larisse, en passant par la célèbre vallée de Tempé.

De Verria à Naoussa. Nous prenons le chemin de Naoussa, nous traversons le quartier des bohémiens, à travers des blocs de pierres, des buissons et des mares qui encombrent et obstruent cette partie de la ville. Nous nous dirigeons au nord, en suivant la base du mont Xirolivadon et nous laissons à droite la belle vallée de l'Axius. La route laisse des deux côtés les villages et hameaux Arcoudokhôri, Yantzista, Zervokhôri, Copanovon, etc., traverse plusieurs ruisseaux qui descendent du mont Vermion et arrive au ravin de Cotikha, qu'elle traverse sur

un pont de pierre long de dix mètres et large de 2 mètres 50. Ce ruisseau coule de l'ouest à l'est et traverse un terrain boisé où les voleurs de grand chemin peuvent se livrer impunément à leur industrie.

Au delà du pont, le chemin suit un terrain incliné qui monte à travers des vignobles coupés par un autre ruisseau. Un peu plus loin, à trois heures environ de Verria, nous trouvons des sources abondantes dont la réunion forme le ruisseau de Verria, et, cheminant sur un mauvais pavé, nous nous engageons dans une gorge crevassée, que bordent, des deux côtés, des rocs à pic de 4 à 6 mètres de hauteur. En sortant de ce chemin singulier, nous traversons un pont en pierre large de 3 mètres et long de 12 mètres, jeté sur le ravin de l'Arapissa, au fond duquel coulent les eaux de Naoussa, qui vont se jeter dans le lac de Pellès (de Yénidjé). Ce ravin a une largeur de 15 à 30 mètres sur une profondeur de 14 à 16 mètres; il borne au sud la ville, à laquelle on arrive cinq heures après avoir quitté Verria.

Ville de Naoussa.—La ville de Naoussa, qu'on appelle vulgairement Niaousta, et que les Turcs appellent Agoustos, est assise sur un plateau méridional du mont Vermion, qui prend ici le nom de Cara-Tasche. Ce plateau est arrosé par l'Arapissa, qui prend sa source à l'ouest, à peu de distance de la ville : la végétation y est admirable, grâce à son ex-

position. Sa hauteur est de 104 mètres au-dessus de la plaine, d'après notre calcul fait à la hâte.

Ce plateau est à la fois agréable et salubre, et pourtant la ville est malsaine; cela tient sans doute à ce que les habitants de cet Éden ont abusé de la prodigalité de la nature. Ce n'est plus une ville, c'est un immense jardin : une végétation luxuriante cache les maisons, des ruisseaux nombreux coulent à leur fantaisie et les rues sont remplacées par des sentiers ombragés. Les habitants se dérobent volontairement à l'action salutaire du soleil et se soumettent aux influences malfaisantes de l'humidité; les brises glaciales de la montagne apportent les germes de dangereuses maladies; tout cela n'empêche pas les femmes de Naoussa de conserver une beauté éblouissante, une blancheur et une finesse de peau peu communes dans ces climats méridionaux.

Naoussa n'existe que depuis trente-cinq ans, puisqu'elle a été détruite de fond en comble la première année de la révolution grecque.

On y compte cinq églises, une école grecque supérieure et une mosquée, où l'imam invite à la prière une centaine de Koniares vagabonds qui se sont établis dans cette résidence, après avoir exterminé les familles dont ils possèdent aujourd'hui les biens.

C'est le siége d'un mudir et d'un caddis chargés de rendre la justice et de faire l'application des Tanzimats.

L'aristocratie se compose de deux primats, tous les deux Grecs : l'un s'appelle Perdicaris ; c'est un homme équitable, généralement aimé et respecté de tous les habitants : nous ne parlerons pas de l'autre

Les Juifs ne mettent jamais le pied dans Naoussa nous en dirons tout à l'heure la raison.

La spécialité du pays, c'est le vin : il a une grande réputation dans toute la Turquie, et coûte deux fois plus cher que les autres vins du pays. Il se rapproche beaucoup des vins de Bordeaux ; il acquiert de la saveur et du bouquet en vieillissant. Les céréales sont médiocres et suffisent à peine aux besoins de la contrée. En revanche, le sol produit une énorme quantité de fruits, que leur abondance même déprécie. Il existe ici une fabrique de gros drap, assez semblable au feutre, et qu'on nomme Saïak. La culture des mûriers et la sériciculture sont en honneur ; on évalue à plus de 7,000 kilogrammes le produit de cette industrie.

D'après des renseignements officiels, les revenus annuels de la ville montent à plus d'un million de francs.

Nous passons la nuit dans le jardin d'un prêtre grec, qui nous a reçus avec la bienveillance que nous sommes habitués à trouver dans le clergé de toutes les nations.

Sa femme, âgée d'à peine vingt ans, passe pour la plus belle de la ville : cela n'est point étonnant, car

ce sont, en général, les prêtres qui ont les plus jolies femmes. On regarde ces sortes d'unions comme une mesure *préservatrice*.

Cette charmante créature met une grâce parfaite à nous préparer à dîner et à nous servir, nous et nos cavasses. Nous avons découvert au fond du jardin, sous un ombrage épais, une rose tardive qui fait l'admiration de mes amis : son odeur parfumée nous enivre. Le Docteur la cueille; je la lui prends des mains, et je l'offre à notre hôtesse en lui disant :

— C'est à vous, belle prêtresse (παππαδιὰ), que cette fleur doit appartenir !

— Non, s'écrie le Docteur, on n'offre point une rose à une autre rose.

— Au contraire, reprend Sophos, il faut rendre à César ce qui appartient à César.

— Mille remercîments, monsieur, me dit-elle en acceptant la fleur; mais je vous avertis qu'elle est comme toutes les roses, elle pique.

— Sans doute, madame; mais permettez-moi de vous rappeler à mon tour que toute rose ne vit que l'espace d'un matin.

— Il lui suffit d'un matin pour piquer tout ce qui la touche.

— C'est trop peu d'une matinée pour ceux qui veulent respirer sa délicieuse odeur.

— Eh bien, sentez-la, monsieur, pendant qu'il en

est temps encore, mais gardez-vous d'y porter la main.

En disant cela, la malicieuse femme approche la rose de mon visage et rit aux éclats.

Nous nous sommes très-bien compris, et je n'ai rien à ajouter; mais Sophos et le Docteur prétendent que je suis battu à plate couture.

Trois Grecs du voisinage et le maître d'école viennent nous rejoindre après le dîner; la conversation roule nécessairement sur l'histoire de Naoussa; un de nos cavasses a pris part à l'expédition dirigée contre cette ville, et, loin de contredire les narrateurs de ce douloureux épisode, il n'hésite pas à nous dire le nom des bourreaux, auxquels il n'épargne pas les épithètes.

Destruction de Naoussa. — Après les massacres de la Chalcidique, la révolution macédonienne se restreignit à quelques villages voisins du mont Olympe et à la ville de Naoussa.

Plus de cinq mille familles grecques étaient venues chercher un abri dans cette ville.

Le capitaine Caratasso et les primats Z. Logothét et Gatzo, à la tête de quelques centaines de combattants, firent des prodiges de valeur pour repousser les troupes ottomanes qui étaient venues les assiéger dans le monastère de la vierge Doura.

Les choses en étaient à ce point, lorsque le pacha Abdul-About, dont nous avons déjà parlé, sortit de

Verria à la tête de quinze mille hommes et arriva devant Naoussa avec douze pièces de canon le 11 avril 1822.

Après une courte mais héroïque défense, la ville fut emportée d'assaut, et les quinze mille soldats musulmans, suivis d'un essaim de Koniares et de Juifs, se livrèrent à tous les excès.

La garnison, au nombre de quatre cents hommes, se retira.

Tout fut pillé, brûlé, détruit. Dix mille Grecs furent massacrés, les femmes et les enfants emmenés en esclavage. Comme dans la Cassandrie, le premier massacre appartint aux Turcs, dans l'ardeur de la victoire; mais après eux vinrent les Juifs, qui les surpassèrent en cruautés; ils abattaient comme des bœufs les captifs sans armes et sans défense.

Chaque victime était frappée d'un coup de massue, et le poignard des juifs leur coupait ensuite la gorge. Les femmes ne furent pas épargnées; on les traitait comme les hommes, puis on leur ouvrait le ventre pour en arracher les entrailles. Quelques-unes ont trouvé la mort dans les flammes; les juifs mettaient le feu à leurs vêtements pour jouir du spectacle d'un *auto-da-fé* [1].

[1] Rome a compris depuis que les Juifs prenaient leur revanche sur les Grecs, des rigueurs dont la sainte Inquisition les avait rendus victimes en Espagne. C'est le maître d'école qui nous fait cette observation. Cela lui a été dit par son maître, un prélat qui, fait prisonnier à l'âge de quatorze ans, a eu la douleur d'assister à toutes ces horreurs.

Les juifs faisaient preuve d'imagination en inventant les supplices les plus raffinés. Ils plaçaient la mère au-dessous de l'arbre sur lequel ils faisaient brûler son enfant garrotté; puis ils allumaient ses vêtements en lui disant : « Allez, sainte martyre, allez rejoindre votre fils auprès de votre Jésus! »

Il est inutile d'énumérer toutes les tortures; disons seulement que si toutes les victimes avaient été comptées le martyrologe chrétien se serait enrichi de milliers de noms.

Ces odieux spectacles charmaient les juifs et divertissaient les musulmans; mais ces derniers allaient encore plus loin que les enfants d'Israël; ceux-ci du moins se bornaient à tuer les femmes, tandis que les Turcs, sur les places publiques, assouvissaient sans scrupules leurs passions brutales; au milieu des flammes, les pères et les mères pleuraient encore le déshonneur de leurs enfants. Les bourreaux voulaient ébranler la foi des mourants au moment même où ils allaient paraître devant l'Éternel.

Il n'en fut pas de même à Paléopyrgos, où les fuyards furent rejoints par les vainqueurs. Une grande mare d'eau, qu'on a nommée depuis le lac noir, fournit aux victimes le moyen d'échapper au déshonneur et au martyre. Hommes et femmes s'y précipitaient par centaines; une semblable mort leur semblait un bienfait. Trois femmes seulement furent épargnées : les femmes des chefs Caratasso, Logothéti et Gatzo; on

s envoya au vizir de Salonique, qui les fit clouer
ivantes à la porte du harem; leur mort fut lente et
ouloureuse, les femmes turques leur approchaient
u visage des torches allumées, les piquaient avec
es épingles et leur jetaient des ordures à la face; les
nfants les insultaient, les eunuques les fouettaient,
: vizir vint les voir pour les injurier à son tour. Enfin
ı mort vint, et on jeta leurs corps à la mer.

Abdul-About-Pacha remplit la province de ses ex-
loits. Cent vingt bourgs, villages et hameaux, furent
étruits par les flammes et les habitants exterminés
ar le fer. Mais ce brave officier se réserva un amu-
sement qui lui valut en même temps une récompense
ısigne du sultan Mahmoud, fils de Hamid, petit-fils
'Othman et vicaire de Mahomet.

Il réunit quinze cents Grecs prisonniers, les mains
ées derrière le dos, et les fit conduire sur le plateau
ui domine la ville et qu'on nomme Kiosk. Assis à
ombre des grands platanes, fumant tranquillement
a pipe, il les fit décapiter successivement par les
uifs qui s'étaient offerts pour remplir l'office de bour-
eaux, et cela en présence de cinq mille soldats de
a Hautesse! Le sang rougit le sol de telle sorte,
u'au bout de cinq ans, au dire des habitants, l'herbe
'avait point encore repoussé à cette place.

Les corps des victimes furent abandonnés aux oi-
eaux du ciel; mais les têtes, soigneusement conser-
ées et embaumées, furent envoyées à Sa Hautesse

le sultan comme gage et comme preuve éclatante de la victoire remportée par sa glorieuse armée.

Le pacha, cela va sans dire, fut dignement récompensé par son maître, et le pays fut rendu à la tranquillité.

Les Turcs triomphaient, les juifs se vengeaient sur les Grecs de la prise de Jérusalem.

L'Europe s'est émue, et les nations franco-romaines ont compris qu'elles avaient contracté une dette, mais elles n'en ont acquitté qu'une partie. Pour le reste, les Grecs patientent ; l'échéance approche ; après l'Italie, leur tour viendra !

De Naoussa à Vodina. — A quatre heures du matin nous prenons le chemin de Vodina.

Nous traversons la ville tout entière et le marché qui se tient sur la place, puis, après nous être avancés pendant quelque temps à travers des jardins et la campagne cultivée, nous tournons au nord et nous descendons en un quart d'heure vers la plaine.

Nous côtoyons le pied oriental du mont Cara-Tasche, nous traversons successivement trois ruisseaux qui en descendent et qui coulent du nord au sud ; nous parcourons un pays accidenté et boisé pour arriver au hameau de Sarmarinovon, composé de cinquante maisons grecques et situé à une heure et demie de Naoussa.

Le chemin s'engage sur un sol marécageux, traverse une forêt de platanes qu'arrose sinueusement

ı ruisseau large et profond de $1^m,50$. Il laisse à ɔoite et à gauche les hameaux de Morinovon, Agio- ɔorgis, Pranani, etc.; il suit les versants méridio- ıux du Cara-Tasche et, quatre heures après avoir ɪitté Naoussa, débouche dans une petite vallée de à 600 mètres de largeur arrosée par un ruisseau ıi coule du nord au sud pour arriver par une rampe ısez roide au plateau sur lequel est assise la ville de odina.

Ville de Vodina. — Nous nous installons dans un ıan et nous prenons possession de la petite chambre u khandjû, le seul endroit habitable de cette im- ıense hôtellerie.

L'hôtelier nous prend pour des beys turcs; il nous ccable de prévenances; le plat principal de notre éjeuner est une salade composée de gousses d'ail, e concombres, d'olives noires et de morceaux de ain tellement gros, qu'ils ne pourraient entrer dans ı bouche d'un honnête homme. En revanche, on ous sert à profusion des fruits excellents; c'est une ompensation.

Le khandjû, notre hôte, s'assied sans façon à côté e nous et partage notre repas sans que nous l'ayons ıvité; il n'y aurait pas grand mal s'il n'était affligé e certain défaut commun aux Turcs; et l'ail rend, ıélas! ses éructations plus fréquentes et plus dés- gréables.

Nous demandons du vin; notre khandjû y fait hon-

neur, et cela sans aucune modération, car a
fin de notre déjeuner il est déjà gris.

— Comment se fait-il que vous ne parliez
turc, Effendum, demande-t-il au Docteur, en
vant de l'idiome grec.

La patience échappe à de Vajany ; il répon
quement :

— C'est que je ne suis pas un... de Turc
vous !

Nous sous-entendons l'épithète.

Le malheureux Osmanlû perd la tête, et, s
pondre, il nous regarde, Sophos et moi, d'
effaré ; je lui fais signe de se taire ; mais lui,
rant tourner la chose en plaisanterie, feint
point attacher d'importance à l'injure la plu
glante qu'on puisse adresser à un mahométan
au Docteur en souriant sournoisement :

— Vous me donnez là un nom que je ne
pas, vous savez bien que nous ne mangeons p
chair de cet animal.

— Raison de plus ! *les loups* ne se mangent
entre eux.

Cette fois le Turc va se fâcher pour tout d
mais Sophos le retient en lui disant :

— Prenez garde, vous ne savez pas à qui vo
à faire.

— Oh ! je vois bien que c'est un grand pers

puis qu'il traite ainsi un musulman qui porte un *coudjak* de barbe[1].

Cependant l'amour-propre du Turc est profondément blessé. Ne pouvant se venger autrement, il affecte une bruyante gaieté, il plaisante, il nous taquine tous et ne manque pas une occasion d'appeler le Docteur *cardaschum*, c'est-à-dire mon frère. Il prend ainsi sa revanche.

C'est du reste le procédé des Juifs, ils n'osent rendre insulte pour insulte, ils tournent la difficulté et trouvent toujours un moyen de renvoyer par ricochet l'expression malveillante à celui qui l'a formulée.

Un banquier juif de Constantinople qu'un pacha avait appelé chien, lui dit à son tour : « Effendum, ne me parlez pas ainsi, Dieu vous commande d'aimer vos semblables. »

Un Turc avait donné un soufflet à un Juif, celui-ci répondit en s'inclinant profondément : « Que Dieu vous rende au centuple les bienfaits que vous répandez autour de vous (Allah bérékète-versune) ! »

On assure que le juif, en quittant le matin sa demeure pour aller vaquer à ses affaires, rend, par anticipation, le mal pour le mal, l'injure pour l'injure, l'imprécation pour l'imprécation : qu'on l'inju-

[1] Le mahométisme ordonne aux fidèles de laisser croître leur barbe; une fois qu'ils l'ont laissé pousser, ils ne doivent plus la couper. La qualité des individus et le respect qu'on leur doit se mesure au volume de leur barbe. Le *coudjak* est le maximum.

rie dans le courant de la journée, il ne répondra pas, il se borne à dire tout bas : je l'avais bien prévu ce matin (*Benn sabuhtanbéri seullédum.*)

On voit que les agas ne dédaignent pas les petits subterfuges des Juifs quand ils ne peuvent se venger autrement.

Nous laissons nos cavasses au khan pour garder nos effets et nos chevaux, et nous nous mettons en campagne pour parcourir la ville.

Cette ville est l'ancienne Édessa ou Ægès (Αἰγαί), que les Bulgares ont nommée Vodina à cause du mot voda, qui dans leur langue signifie eau.

Vodina est située sur un plateau horizontal du mont Cara-Tasche, qui domine ici la vallée d'une centaine de mètres, et où plusieurs ruisseaux viennent prendre leur source.

On y compte à peine douze cents maisons : les jardins et les bosquets y sont en grand nombre, et cette terre couverte d'une végétation naturelle pourrait suffire à un nombre d'habitants beaucoup plus élevé. Presque toutes les maisons sont vieilles et mal bâties; mais un certain nombre de mosquées, le palais de l'archevêque grec et plusieurs villas appartenant à de riches Turcs font un petit Versailles de cette ville où l'on enterrait autrefois les rois de Macédoine. Le luxe de ces constructions, la richesse de la végétation, les cascades qui tombent du côté sud taillé à pic, donnent à Vodina un aspect particulier et pittoresque.

la voir de loin, on dirait un jouet de carton placé,
our le plaisir des enfants, sur un meuble très-élevé
ont les pieds seraient couverts d'une étoffe d'argent
t de soie. Les eaux qui forment les cascades pren-
ent leur source au pied de la montagne, au nord, à
ne heure et demie de la ville. Cette source s'appelle
ourada, et donne un volume d'eau de 2 mètres car-
és. On prétend que ces eaux viennent par un con-
uit souterrain du lac d'Ostrovon.

Un petit plateau situé aux abords de la source est
onstamment inondé et couvert de roseaux. Les eaux,
près avoir pris, pour ainsi dire, quelques instants
e repos, débouchent impétueusement vers le sud, et
aversent la ville, où elles alimentent des moulins;
uis elles se précipitent du haut du plateau dans le
avin qui le borde, et se transforment en un ruis-
eau. Les cascades descendent le long d'un rocher de
5 mètres taillé à pic, dans la pierre rouge et les
alactites, et roulent ensuite sur une pente de 75 de-
rés, couverte de broussailles verdoyantes. Le som-
et de cet immense tapis est semblable à un tapis
argent, et le bas ressemble à une étoffe de soie verte
odée de vives couleurs.

A en juger par les ruines qu'on rencontre au pied
e ces cascades, on peut supposer que l'ancienne ville
acédonienne était située de l'autre côté du cours
eau, et que les Bulgares l'ont transportée sur le
ut du plateau. Parmi ces ruines on découvre des

vestiges de sépultures royales. Un ancien oracle prédisait que le royaume de Macédoine toucherait à sa fin lorsqu'un de ses rois serait enterré ailleurs qu'à Édesse; or Alexandre le Grand a été inhumé en Asie et la décadence est bien vite arrivée pour le royaume héréditaire de Philippe.

La ville de Vodina est peuplée de dix mille habitants, dont la moitié est grecque. C'est la résidence d'un mudir et d'un caddis qui relèvent du pacha de Salonique; l'archevêque prend le titre de métropolitain de Vodina, Slanitza (Yénidjé), exarque de la Macédoine supérieure, etc., etc. Il paraît que ces titres pompeux remontent au patriarcat d'Achris, dont nous parlerons, en parcourant l'Épire.

Ce prélat compte dans sa juridiction cinquante-cinq mille Grecs en état de porter un fusil et de monter à cheval.

La ville, au point de vue militaire, est digne d'attention : non parce qu'elle sert de passage entre l'Albanie et la Macédoine, car il y a bien d'autres chemins qui mettent ces deux provinces en communication; mais parce qu'elle occupe un plateau fort et qu'à l'aide de quelques pièces d'artillerie elle pourrait résister à de sérieuses attaques. Il n'y a que deux chemins qui conduisent à l'est et à l'ouest, mais ce sont des sentiers étroits, roides et tortueux. Du côté du nord, les approches sont défendues par des précipices, et il serait fort difficile d'établir des bat

teries sur les hauteurs avoisinantes, surtout si on les avait fait occuper à l'avance par quelques compagnies de chasseurs à pied.

C'est dans cette ville que les Grecs se fortifièrent autrefois et opposèrent aux armées du sultan une résistance que l'on pourrait comparer à celle de Missolonghi. Mais, si Alexandre regrettait de ne point avoir un Homère, ses descendants peuvent se plaindre à bon droit de manquer d'un lord Byron.

On récolte peu de céréales dans cette province; mais, comme à Naoussa, la production de la soie, du coton et du gros drap rapporte à Vodina plus d'un million de francs par an. C'est aussi dans les jardins de cette ville qu'on cultive les meilleures tiges de jasmin pour faire des tchibouks; nous en voyons qui atteignent une hauteur de 6 mètres et au delà.

Commune de Mogléna. — Dans le district de Vodina est comprise une partie de la commune de Mogléna (Caradjova), qui occupe le nord de la vallée de l'Axius et qui comprend une cinquantaine de villages sur les versants de la montagne. Les habitants sont des chrétiens Bulgares et Valaques qui, pour échapper à la tyrannie turque, ont embrassé l'islamisme depuis plus de deux siècles. Vingt-quatre de ces villages dépendent de Vodina; les vingt-six autres font partie du district de Yénidjé.

On porte à vingt mille âmes le nombre de ces apostats, qui sont les ennemis les plus cruels des chré-

tiens. Adonnés presque tous à la vie pastorale, il sont très-habiles à manier les armes dont ils se server assez souvent pour détrousser les voyageurs et le passants. Spirituels, méchants, et méfiants surto comme des sauvages, ils se livrent à tous les excès d la barbarie contre les chrétiens pour prouver le dévouement à l'islamisme et ne plus mériter ain l'épithète de *mourtads* (renégats) qui les suit partou où ils vont.

On compte parmi eux plus de quatre mille sol dats, habitués aux privations et à la vie militaire. Il ne mangent que du pain de maïs et de sarrasin, pét deux fois par jour et assaisonné de poivre rouge. C sont les peuplades les plus dangereuses de la Mac doine; mais, pour peu qu'ils trouvent un intérêt que conque à s'attacher à un chef puissant, ils ne se fo aucun scrupule de suivre sa bannière.

Des habitants de la ville de Vodina, les Turcs seu sont propriétaires; les commerçants et les artisa sont Grecs; c'est ici que se trouvent les teinturie les plus renommés de la Turquie d'Europe.

Par une singulière exception, les Grecs possède ici quelques morceaux de terre où ils plantent de vigne, pour leur propre compte.

Il y a, parmi les Grecs de Vodina, deux ou tr négociants, tels que MM. Frangos et Hadji-Mitsos, q font le commerce avec l'étranger.

De Vodina à Yénidjé. — Nous partons pour Yénidj

nous nous dirigeons à l'est en suivant le pied méridional du mont Cara-Tasche, et nous traversons la vallée de Vodina, en deux heures et demie, dans sa longueur (sa largeur moyenne est d'un quart d'heure): à l'endroit où la montagne rejoint la plaine, nous rencontrons un poste de douaniers qui nous mettent encore à contribution. C'est ici que commence la belle plaine de l'Axius, qui nous apparaît dans toute sa splendeur.

Trois chemins partent de ce point : les deux premiers se dirigent à gauche et traversent sur un pont le ruisseau de Couloudey, qui sert de limite entre les domaines de Vodina et de Yénidjé et qui arrose les villages voisins. Le chemin à droite mène à Yénidjé et traverse le ruisseau à gué auprès du hameau de Couloudey, composé de quarante maisons grecques, à deux heures et demie de Vodina.

Le ruisseau de Couloudey, qui coule de l'ouest à l'est, passe auprès du village qui porte le même nom; sa largeur varie de 20 à 80 mètres, et sa plus grande profondeur, en été, n'atteint que 2 mètres ; mais, en hiver, il est infranchissable et dangereux pour les hommes comme pour les bestiaux.

Trois heures et quart après avoir quitté Vodina, en suivant une route carrossable, nous arrivons au hameau de Gropinon, composé de quarante maisons grecques et pourvu d'un misérable khan.

Nous sommes pourtant obligés de faire une halte

dans ce khan, pour donner des soins à notre am
Sophos, qui est atteint d'un accès de fièvre.

Un drame comico-tragique. — Nous trouvons u
peu d'ombre sous un hangar couvert de laurier-rose
c'est le seul abri qu'on puisse se procurer dans c
hameau; un bey turc, qui a aussi la fièvre, y est déj
installé avec une jeune bohémienne dont il s'occup
beaucoup; celle-ci, en revanche, écarte et chasse le
mouches, en agitant au-dessus de sa tête un mou
choir brodé d'or, semblable à ceux dont on se se
dans ce pays.

Le bey ne se dérange guère pour nous faire un pe
de place, nous sommes presque obligés d'employe
la force. Le Docteur ne parle pas la langue turque
c'est donc moi qui suis forcé de porter la parole.

— *Selam-na-allecum !*

— *Allecum-selam !*

— Êtes-vous bien malade, Bey-Effendi?

— Fort malade, Bey-Effendum. Je souffre comm
un damné!

— Déjà?... Notre frère, le bey que vous voyez là
bas, est atteint de la fièvre; il nous faudrait un
petite place pour le mettre à l'abri du soleil. Ne m'e
veuillez pas si je vous dérange, mais la nécessité fa
loi!

En disant ces mots, j'étends une natte sur le sol
une partie du tapis lui couvre les pieds :

— Hé! camarade, que faites vous là?

— Je partage l'ombre entre deux fidèles !

— Mais vous me gênez !

— J'y suis forcé.

— Vous voulez donc que je vous fasse un mauvais parti ?

— Je ne vous y engage pas !

— C'est fort mal ce que vous faites là !

— Rien de plus juste, au contraire ; il y a de la place pour quatre ; reculez-vous un peu ; c'est tout ce que je vous demande !

— Et si je ne recule pas ?

— Tant pis pour vous ! nous installerons notre malade sur vos jambes !

La bohémienne, qui voit mon obstination, s'écarte un peu, et nous couchons Sophos à côté du bey récalcitrant.

— Vous allez me rendre raison ! s'écrie le Turc furieux.

— Volontiers ! quand vous n'aurez plus la fièvre ; en attendant, calmez-vous ; la colère ne peut qu'aggraver votre mal.

N'osant pas s'en prendre à moi, le bey fait tomber sa colère sur la malheureuse fille ; il lui décoche deux ou trois coups de poing avec une kyrielle d'horribles jurons, sous prétexte qu'elle a laissé prendre sa place. La pauvre enfant se met à pleurer, en essuyant le sang qui couvre sa figure. Le bey se lève sur son

séant, tire son yatagan et se dispose à en frapper la jeune bohémienne, âgée de dix ans à peine.

— Tuez ce misérable ! s'écrie le Docteur frémissant de colère ; en même temps il s'élance ; mais, par un mouvement rapide, je me place entre les deux antagonistes ; d'une main je désarme le malade, qui ne se défend pas trop ; de l'autre, je repousse le Français, qui a en ce moment l'attitude d'un dompteur de bêtes féroces.

Nos cavasses accourent ; je jette à Ismaël le yatagan du méchant Osmanlû, en lui disant :

— Allez me jeter dans le ruisseau cette arme d'assassin et préparez-nous notre déjeuner... Maintenant éloignez-vous tous ; votre présence est inutile ici.

Les cavasses obéissent. Le Docteur se calme, Sophos divague, le bey ronge son frein, et la bohémienne, qui ne pleure plus, tremble toujours de frayeur.

— Comment vous nommez-vous, petite sotte ? lui dis-je en riant.

— Anna, Effendum !

— Vous n'êtes donc pas mahométane ?

— Non, pacha-Effendi, je suis chrétienne, répond-elle d'un ton craintif qui prouve combien elle a peur d'avouer sa religion à des Turcs.

Il me passe une idée burlesque par la tête ; je la mets à exécution, et tout à coup le drame se change en une comédie inattendue.

— Bey-Effendi, dis-je; je vous demande pardon de
'être opposé à votre justice, je ne savais pas que
tte fille eût du sang guiavour dans les veines; je
oyais faire une bonne action en vous empêchant de
r une musulmane; mes yeux sont ouverts! je vous
nds votre propriété, faites-en ce que vous voudrez.
Je fais mine, en même temps, de lui rendre sa
otive, et j'appelle Ismaël pour rapporter le yatagan
seigneur turc: la jeune fille, que j'ai cependant
évenue par un signe, se cramponne à moi et ne
it pas me quitter.

Le bey, qui donne dans le panneau, se soulève en-
e et tend vers nous ses bras nerveux:

— Donnez-la-moi! donnez-la-moi, cette miséra-
! cette impure! cette...., vous allez voir comment
rais la châtier! je n'ai pas besoin d'armes......
z!

smaël se prête avec malice à notre jeu, il présente
outeau en disant les mots d'usage: «Prenez votre
priété, je vous la rends!» Mais il ne s'approche
nt assez près pour que la main du Turc puisse
sir le yatagan. Le bey écume de rage, il nous tue-
tous, s'il en avait la force.

Après avoir joui pendant quelques instants du
ctacle curieux du bey faisant des efforts inutiles
ur atteindre la fille et son yatagan, je m'assieds à
é de sa seigneurie, je lui fais la grimace et je me
ts à rire à gorge déployée; le Docteur en fait au-

tant, et bientôt nos cavasses suivent notre ex
ainsi que la petite fille qui a reconnu en nous s
fenseurs naturels.

Le Docteur prend l'enfant sur ses genoux,
apprend à faire les grimaces et les gestes fai
aux gamins de Paris; elle tire bientôt la lang
bey effendi, et profite admirablement des leç
son professeur français. La comédie se prolong
que je ne le supposais.

Le Turc jure qu'il se vengera, mais cela ne
empêche pas de partir tranquillement pour Ye
en emmenant avec nous la jeune bohémienne
grande satisfaction de l'aubergiste et des ass
grecs qui nous souhaitent un heureux voyage.

Sophos est couvert de sueur, la fièvre l'a a
il se laisse mettre à cheval, sans pronon
mot.

L'enfant monte en croupe derrière le Doct
notre caravane se trouve augmentée de quatre
qui se rendent comme nous à Salonique.

Chemin faisant, je raconte à Sophos le dram
vient de se passer et dont il n'a rien entendu
partage pas notre hilarité, il déplore le sort de
heureux chrétiens sur lesquels ce diable de T
exercer sa vengeance, les Grecs qui nous acc
gnent partagent son opinion; quant au Docteur,
tient que nous serions dans notre droit en tu
Turc ridiculement cruel pour l'empêcher de

suite à ses desseins homicides. Mais il oublie le *Djihad*, et je me promets, pour ma part, d'attendre une occasion meilleure pour aider à la justice de Dieu.

Elle viendra, cette occasion, car Dieu est Dieu, et Mahomet n'est pas son prophète !

Le chemin de Yénidjé s'engage dans la plaine coupée dans tous les sens par des ravins et des fossés qui servent d'issue aux eaux stagnantes de ce bassin. En été les maladies s'y engendrent continuellement, et en hiver la plaine cesse d'être praticable.

A un quart d'heure du village de Gropino, le chemin de Yénidjé rencontre la route qui vient de Mogléna.

Une demi-heure après avoir quitté Gropino, nous arrivons à Agios-Georgis, charmant hameau grec habité par soixante familles, arrosé par des eaux courantes qui font mouvoir un moulin à six meules. C'est dans ce village que nous laissons la petite Anna enchantée de revoir ses parents. Un jeune homme de vingt-sept ans, qui ne paraît en avoir que dix-huit, vient au-devant de la jeune enfant et l'appelle *ma fille*. C'est son père, marié déjà depuis onze ans. Il se confond en remercîments et nous offre une énorme pastèque dont se régale Sophos en dépit des ordonnances du Docteur.

En sortant de ce village, nous nous dirigeons au nord, nous laissons à l'est et à l'ouest les hameaux

Lozani, Ispirlik, Kestillar, Sutlû, etc.; nous traversons trois petits ruisseaux sur des ponts en pierre, et le Bolotza sur un pont en bois. Ce dernier a une largeur de 30 mètres et une profondeur de 2 mètres environ. Cinq heures après avoir quitté Vodina, nous arrivons au khan de Balintza, ou nouveau khan, auprès duquel se trouve un moulin à eau et un fort beau jardin.

Une heure plus loin encore, nous entrons dans la ville de Yénidjé-Vardar (distante de sept heures de Vodina). En hiver, il faut dix heures au moins pour parcourir cette route.

Ville de Yénidjé ou Yanitza. — La ville de Yénidjé ou Yanitza (l'ancien Tauriani) est placée sur le prolongement des montagnes de Mogléna. Cette élévation, qui s'avance sur la plaine de l'Axius comme un promontoire dans la mer, borde le lac de Yénidjé, qui est couvert de roseaux et de plantes aquatiques. Cette nappe d'eau a une longueur de cinq heures et une largeur de deux heures. On y pêche des poissons de toute espèce et des sangsues. Les terres environnantes sont marécageuses et coupées de nombreux fossés.

La ville de Yénidjé est composée de sept cent cinquante maisons : on y compte cent cinquante familles grecques, le reste est mahométan ou bohémien. Signalons quelques beaux vergers; mais les mosquées sont en ruines et leurs coupoles décrépites sont en

harmonie avec les vieilles maisons musulmanes qu'elles dominent.

L'importance de cette ville tient à sa position centrale et au marché, qui y attire chaque vendredi les habitants des alentours. Une fois par an, le 18/30 Octobre, il s'y tient une foire, qui dure vingt à vingt-cinq jours, et que fréquentent tous les marchands de la Turquie d'Europe. Presque toutes les propriétés qui l'entourent font partie du domaine *Vacouf* (ecclésiastique); les disciples de Mahomet, pauvres et paresseux, sont les ennemis nés de la théocratie musulmane : ce sentiment est du reste commun aux sectateurs de tous les autres rites; il faut en convenir, dussions-nous n'être pas d'accord avec quelques publicistes de l'Occident, qui prétendent le contraire.

Notre séjour dans cette ville ne nous laisse que des souvenirs peu agréables : notre dîner se compose d'une tête de chèvre rôtie et de melons; voilà tout. Des insectes de toute nature nous tiennent compagnie : le khandjû, plus discret que celui de Vodina, se tient à distance ; mais observe en revanche un mutisme obstiné; malgré tous les frais que nous faisons pour entamer la conversation, nous n'obtenons de lui que des salutations profondes et des téménahs prolongés.

Nous partons pour Salonique, à quatre heures du matin, presque tous malades.

De Yénidjé à Salonique. — Nous nous dirigeons a
sud-est; nous passons auprès des villages grecs Ts
cro et Agalar-Tsiflik, et nous arrivons en une heu
et demie au khan de Bania, situé dans un bas-fon
au pied de l'ancienne ville de Pella : ce lieu no
semble un paradis terrestre auprès de Yénidjé ; c'e
une station fort agréable pour le voyageur fatigu
l'eau y coule en abondance, et le moulin voisin fou
nit du pain frais aux riches comme aux pauvres.

Signalons en passant une singulière fontaine, q
consiste en un cube de maçonnerie antique
6 mètres de côté. L'intérieur de cette constructi
sert de réservoir; l'eau toujours fraîche déborde p
le haut et se précipite sur le sol. On trouve en c
endroit des ruines assez bien conservées, qui ma
quent encore la place des remparts de l'ancienne ca
tale de la Macédoine.

Ruines de Pella. — A un quart d'heure à l'est
khan, sur le sommet d'une petite colline, se trou
la ferme d'Allah-Klissé ou Agii-Apostoli, sur l'e
placement de l'ancienne Pella. Une soixantaine de p
tites maisons sont dispersées au milieu des ruine
ses constructions et les belles terres qui en dép
dent appartiennent à la famille des Gavrinos, qui
à la tête de la population mahométane de Saloniq
Quant aux ruines elles-mêmes, des blocs de maç
nerie épars viennent à l'appui du témoignage
Tite-Live : on peut supposer que ce sont les derni

restes du canal artificiel, creusé le long de la ville : ce canal est comblé aujourd'hui, mais il en reste encore des traces.

Rivière de Carasmac (Loudias). — Toutes ces eaux, aussi bien que celles qui descendent des hauteurs de Mogléna, vont se jeter dans le lac de Yénidjé, qui débouche au sud-est et donne naissance à la rivière de Carasmac, l'ancien Loudias ; ce dernier cours d'eau se jette à son tour dans l'Axius, une demi-heure avant que celui-ci n'aille se perdre dans la mer.

Le Loudias, depuis le lac jusqu'aux bouches de l'Axius, est navigable pour les caïques, ce qui facilite les communications et les transports. La largeur ordinaire de cette rivière est de 35 à 40 mètres; la profondeur varie, selon les saisons, de 2 à 5 mètres, et la vitesse dn courant est de 1 mètre 25 par seconde.

En quittant le khan de Bania, le chemin continue vers le sud-est sur un sol plat et arrive en trois heures au hameau de Sarili, qui possède un khan et un puits ; il laisse à droite et à gauche les villages et hameaux de Zorbakioï, Mellahanlû, Yallandjuk, Couschballû, Courfali, Daoutja, Mideschelû, Tsaglara, Mistatza, Kirtzalar, Caïalû, etc., traverse un pont de pierre de cinq arches et mène, en quatre heures, à la ferme de Starissa, d'où il atteint le pont de bois de l'Axius, à une distance de cinq heures et demie de Yénidjé.

Le pont de l'Axius. — Voici un pont construit par les Osmanlis; c'est peut-être le seul, dans ces contrées; mais c'est au moins une preuve que les Turcs ont pu mettre, une fois, la main aux travaux publics.

L'Axius, en cet endroit, a une largeur de 600 mètres. Les eaux, qui sur la rive droite ont une profondeur de 2 à 6 mètres, sont basses et guéables pendant l'été ; sur la rive opposée, à 100 mètres du rivage, il existe une île très-souvent submergée.

Un pacha de Salonique, qui a mis à contribution tous les raïas de son département et les artisans des villes, a fait construire ce pont en l'espace de deux ans : ajoutons que cela a été pour lui l'occasion de gagner plus d'un million.

Une dizaine de grosses poutres reliées entre elles et assujetties avec des clous, forment les piliers enfoncés dans la rivière. Ces piliers, au nombre de 150, traversent l'Axius et supportent une voûte de solives croisées, munie de chaque côté d'un garde-fou.

Ce pont, long de 600 mètres, a tout au plus 6 mètres de largeur. Les piliers que minent les courants exigent incessamment des réparations. C'est aux raïas chrétiens qu'incombent les corvées : le droit de péage varie selon les travaux devenus nécessaires, et surtout selon le bon plaisir de nos seigneurs les Turcs. Le passant qui le traverse en con-

luisant sa monture par la bride récite ses prières et recommande son âme à Dieu.

Il est vrai qu'à chaque tête de pont le voyageur trouve une hôtellerie prête à le recevoir; il est vrai qu'il n'y entre que pour être écorché par le khandju et dévoré par la vermine. Les cousins ne le cèdent point ici à ceux du bas Danube.

La vitesse de l'Axius est de 1 mètre 35 par seconde.

Nous traversons ce pont, assez semblable à celui que Mahomet place au-dessus de l'enfer, nous nous dirigeons à l'est, et, chemin faisant, nous rencontrons, à notre grand étonnement, une borne de marbre, qui indique qu'il faut une heure pour gagner le pont et trois heures pour arriver à Salonique. Nous apprenons que cette indication, inconnue d'ordinaire sur le territoire d'Ali-Osman, est due à un charpentier grec : cet ouvrier, employé à la construction du pont, a voulu marquer la place où son père fut autrefois décapité, pour avoir commis le crime de faire la cour à une femme musulmane.

Au sud et à une distance de trois quarts d'heure de la route, nous apercevons le village de Guioun-Dogoular, composé de cent cinquante maisons grecques.

A une heure au sud-ouest de ce village se trouve la bourgade de Colakia (quatre cent soixante maisons grecques) : ces deux villages sont sur la rive gauche de l'Axius.

Deux heures après avoir passé le pont, nous traversons à gué la rivière de Gallicon, l'Echédôrus des anciens, auprès du khan qui porte le même nom. Gallicos veut dire en grec : français; d'où vient ce nom? Je regrette en ce moment mon ignorance.

Nous pressons nos montures ; nous laissons à droite et à gauche les villages de Colopantza, Machmout-Tzilflik, Cavaclû, Bounartza, Sari-Omour, Tekélû, Araplû, Doudoular, des fermes et des hameaux, puis nous traversons le village de Harma Kioï, à une distance d'une demi-heure de Salonique; il s'y trouve des hôtelleries, des jardins, des boutiques, des fontaines et des maisons de campagne.

Ce village peut être considéré comme un faubourg de Salonique ; nombre de familles aisées viennent y passer la belle saison.

Après neuf heures et demie de route, nous rentrons à Salonique par la porte de l'Axius : nous avons tous les trois la fièvre, deux de nos cavasses sont encore plus malades que nous, et nos chevaux sont épuisés de fatigue.

Nous sommes en plein mois d'août, la chaleur nous accable, le climat de Salonique ne convient guère à notre état de santé; la quinine n'agit plus sur nous; Sophos est en proie à de fréquents accès accompagnés de délire. D'autre part, le temps nous presse, nous avons encore à visiter la Thessalie, l'Épire et l'Albanie, ce qui nous demandera huit mois

entiers. Nous devons donc partir et aller chercher vers l'Olympe le rétablissement que nous ne saurions trouver dans les plaines de la Macédoine. Nos amis de Salonique qui ont appris notre arrivée nous comblent cependant des plus aimables attentions, et nous prodiguent les soins les plus affectueux.

Une excellence douanière. — La veille de notre départ, nous passons la soirée dans une réunion où se trouve la charmante Léda.

La plume ne saurait rendre les charmes de cette société hospitalière et simple ; c'est le paradis pour des étrangers et des voyageurs. Quelle candeur, quelle franchise, quelle sincérité dans l'accueil et dans les paroles ! On ne dit plus monsieur, le mot frère est dans toutes les bouches; chaque phrase qu'on nous adresse commence par ψυχή μου (mon âme) ou ζωή μου (ma vie) : cette façon de parler serait insupportable dans les langues occidentales ; mais elle a un charme inexprimable dans la langue de Platon et de Sophocle, surtout lorsque ces mots tombent des lèvres de belles interlocutrices.

— Comment faire, me demande tout bas le Docteur, pour que mademoiselle Léda m'appelle *son âme?*

— Vous n'êtes pas dégoûté ! mais songez que nous devons partir demain.

Le lecteur n'a point oublié que dans cette affaire je joue le rôle de Mentor.

— Je vous déclare pourtant, reprend le Docteur, que je ne pars pas d'ici avant d'avoir eu ce bonheur.

Le désir de notre ami ne tarde point à se réaliser : mademoiselle Léda prononce les deux mots si vivement désirés en lui répondant qu'elle ne sait pas dessiner.

On annonce un seigneur turc; c'est l'inspecteur des douanes qui vient d'arriver de Constantinople.

C'est un Effendi d'une quarantaine d'années, grand, sec, voûté, dont le maintien prétentieux annonce un grand contentement de soi : on voit qu'il est habitué à voir plier devant lui les serviteurs du Padischah et surtout les chrétiens.

Tout le monde se lève, le maître de la maison va au-devant de lui et s'empresse de lui offrir la meilleure place ; mais le canapé est occupé par Sophos et par le Docteur, qui tous les deux se gardent bien de bouger; son excellence est obligée de se contenter d'un fauteuil à la gauche du frère Simon, abattu par la fièvre et absorbé d'ailleurs, comme toujours, par ses éternelles rêveries.

Les dames forment un cercle à part; la maîtresse de céans offre le café et le tchibouk à monsieur l'inspecteur qui, je l'ai su plus tard, a rempli les nobles fonctions de geôlier au château des Sept Tours, à Constantinople. On échange les téménahs et les compliments d'usage : l'Effendi paraît assez mécontent de notre présence, il nous observe sournoisement.

Sophos regarde le plafond, le Docteur ne quitte pas des yeux la belle Léda; quant à moi, je fixe avec persévérance le Turc pour lequel je ressens une secrète aversion. L'inspecteur évite mes regards, il ne s'occupe guère de son taciturne voisin : le Docteur lui semble le moins redoutable de nous trois, c'est à lui qu'il s'adresse.

— De quel pays êtes-vous, *sior?*

— *Pek-héy*, répond le Docteur, qui n'entend pas le [illegible]urc et qui est enchanté de trouver le placement [illegible]'une des rares phrases qu'il ait retenues. Mais sa [illegible]éponse n'est pas heureuse; *pek-héy* veut dire très-[illegible]ien.

Tout le monde se met à rire; le Turc daigne sourire [illegible]ussi.

— Je ne vous demande pas comment vous vous [illegible]ortez, je désire savoir de quel pays vous êtes?

— *Keffinize héy-mu?* riposte le Docteur qui tient [illegible] prouver qu'il connait la langue des Osmanlis : cette fois il demande à l'Effendi comment va son *keff;* celui-ci semble prêt à se formaliser, il pâlit, le maitre de la maison va intervenir, lorsqu'une dame de Constantinople une de celles qu'on appelle *Léventines*, explique officieusement à Son Excellence que le *guiarour* ne comprend pas le turc

— *Bock-djenana-olsoun* [illegible] . . . . . que ne le dit-il!

— *Tchok-Se*[illegible] [illegible] [illegible] reprend le

[illegible]

Docteur qui ne se doute pas de ce qui vient
passer.....

— J'ai envie de souffleter ce misérable, me
phos en français.

Il en est bien capable.

Je dois intervenir à mon tour, et je dema
l'Effendi, qui regarde Sophos en dessous, s'il p
grec.

Celui-ci, au lieu de me répondre, s'adresse à la
Lévantine, et lui demande qui nous sommes :
tre de la maison se place entre le Turc et Sop
lui parle tout bas.

Je devine ce qu'il peut dire, mais il me
qu'il ne serait pas digne de nous soumettre p
ment à l'inquisition ottomane. J'interromps
hôte et je prends la parole.

— Je vous croyais, *sior*[1], assez instruit pou
naître le grec et assez poli pour répondre au
qui vous font l'honneur de vous adresser la p
M'avez-vous compris, cette fois, *sior* Effendi ?

Il paraît que le brave Grec en a dit assez sur
compte pour que le musulman se tienne su
gardes. Le magnifique Osmanlû ne répond qu
des politesses à ma rude apostrophe.

[1] Sior est une corruption du mot italien signor. Les Tu
ploient volontiers cette locution en s'adressant à tous les
portent un habit et un chapeau. Il en est de même du m
tan dans les villes maritimes. Mais dire sior à un Turc, c'est l
guiavour.

— Je vous demande pardon, messieurs, je ne savais pas à qui j'avais l'honneur de parler et je suis tout honteux de ma méprise. On rencontre dans ce pays tant d'étrangers qui voyagent pour leur commerce ! ne vous étonnez donc pas que je vous aie pris pour des négociants. Je vous réitère mes excuses et je bénis le hasard qui me fait faire connaissance avec des personnages distingués et deux de nos bons alliés, les Français.

— Mais alors, monsieur, vous pensez donc que les négociants ne valent point une réponse quand ils vous parlent ?

— Je ne dis pas cela, monsieur; mais nous devons garder une certaine dignité...

— Eh bien, Effendi, cette dignité qui consiste à blesser la dignité d'autrui part d'un orgueil condamnable ; vous avez tort de mépriser ainsi les commerçants auxquels vous devez votre pain, auxquels le sultan doit l'argent qu'il emprunte. Permettez-moi de vous donner un conseil, saluez le premier ceux que vous appelez négociants, car sur cinq que vous rencontrerez, il y en aura quatre au moins qui seront des Anglais, vos meilleurs amis !

— Y a-t-il beaucoup d'*Anglais* en France? me demande le Turc, qui veut à toute force changer la conversation.

— Sans doute, nous avons en France un grand nombre de sujets de Sa Majesté britannique...

Le Docteur, qu'ennuie tout ce dialogue, dans lequel il n'a compris que les mots *Fransuze* et *Inguilize*, me prie de lui dire de quoi il s'agit. Mais, pendant que je lui parle, voici une autre scène qui commence. Sophos est sous l'empire de la fièvre; des contractions nerveuses crispent son visage et lui font faire des grimaces; cela amuse beaucoup le seigneur turc et la dame Lévantine. Malheureusement pour les rieurs, notre ami n'est pas d'humeur à plaisanter.

— Monsieur l'inspecteur des douanes, s'écrie-t-il en turc, je dois vous prévenir que, depuis que je suis au monde, j'ai toujours eu les rieurs de mon côté; que Votre Excellence douanière cesse donc de s'amuser à mes dépens... Quant aux rieuses, je ne les trouve belles que quand elles pleurent. Cela rachète au moins l'inconvenance de leur gaieté.

Le Turc sourit et ne répond pas. Quant à la dame, qui ne veut pas baisser pavillon devant un moine et qui tient à avoir le dernier mot, elle répond bravement à Sophos :

— Je n'ai jamais pleuré, et je ne pleurerai jamais pour racheter un éclat de rire. Je ris quand bon me semble, et personne ne peut m'en empêcher.

— Vous n'avez jamais pleuré ! Voilà, il me semble, une assertion un peu hasardée ! Vous avez bien dû verser quelques larmes lorsque vous étiez enfant. Quant à ne craindre personne, permettez-moi de vous faire observer, madame, que chacun de nous a

ses faiblesses; certain roi avait peur des indiscrétions de son barbier, qui sait si vous ne craignez pas aussi un peu votre coiffeur?...

Hélas! la malheureuse femme, qui fait tout au monde pour paraître jeune, porte une perruque! Aux cruelles paroles de Sophos, tous les regards se tournent vers elle, on la voit pâlir sous son fard; cependant elle a encore la force de dire en balbutiant :

— Je ne vous comprends pas, monsieur, vous parlez en énigmes......

— Pleurez d'abord, madame, vous me comprendrez ensuite, dit Sophos en se levant.

Nous l'imitons et nous l'emmenons en le soutenant sous les bras. La fièvre l'a repris avec violence, il divague pendant que nous le déshabillons pour le mettre au lit; un nom de femme revient toujours sur ses lèvres, il prononce des paroles entrecoupées.

Délire de Sophos.—Malédiction... je suis damné... Soyez maudits... tous... vous m'avez trahi!... Vertu, mensonge!... Arrière... Plus d'amis... Elle aussi... fausse?... Chère Grèce!... attends!... L'infâme... En avant mes braves!... tuez, tuez... pas de quartier... Hurrah pour la France... Lefèvre, mon ami... Dieu merci!... Ange... Patrie... Je meurs... Je l'aimes...

Ce dernier mot expire sur ses lèvres, il s'endort.

Nous sommes obligés de différer notre départ; notre malade est trop faible pour monter à cheval,

et le Docteur et moi nous ne valons guère mieux que lui.

A huit heures du matin, Sophos trempe dans une tasse de tilleul un gros morceau de pain qu'il dévore à belles dents. Nous lui répétons mot à mot les paroles qu'il a prononcées pendant un accès de fièvre.

— Vous aviez l'air d'un magnétisé lucide, lui dit de Vajany. Allons, mon cher prophète, expliquez-nous un peu ce que tout cela signifie.

— Que vous dire, hélas ! que vous ne sachiez déjà ! Dans la réalité comme dans le rêve, je suis malheureux et je le serai toujours jusqu'à ma mort... J'aime ma patrie et je hais les Turcs !

— Mais il y a quelqu'un que vous aimez plus que votre patrie... je crois...

— Plus que ma patrie? . . . Je l'aimais. . . . . ELLE ! . . . . mais. . . . . Je vous ai promis mon histoire je vous la donnerai dès que je l'aurai écrite.

— Quel est donc ce Lefèvre que vous appeliez au milieu de la bataille?

— C'est un de mes anciens amis, un brave officier de marine, un Français; il était à Navarin, il est aujourd'hui, je crois, capitaine de frégate.

— Mais vous maudissiez tout le monde?

— Tant pis pour moi, car sans doute j'ai été moi-même maudit d'avance...

Nous laissons notre malade prendre un peu de

repos, après lui avoir administré sa dose de quinine; puis nous allons, le Docteur et moi, faire quelques emplettes. Nous ne rentrons qu'à l'heure du dîner et nous trouvons Sophos toujours couché et complétement endormi; seulement il y a sur sa table deux feuilles de papier couvertes d'écriture; c'est sa *biographie*. Nous la lisons avidement et nous y trouvons toute l'originalité qui caractérise notre ami. J'en ai gardé une copie, mais je regrette de ne pouvoir l'offrir au lecteur, n'ayant point la permission de le faire.

Le lendemain matin, vers dix heures, nous quittons Salonique; nous nous dirigeons vers la Thessalie.

De Salonique à Larisse. — Le chemin le plus court entre Salonique et Larisse passe par la vallée de Tempé.

Nous sortons par la porte de l'Axius, et en quatre heures de marche nous arrivons au pont de bois qui traverse cette rivière.

Nous nous dirigeons ensuite au sud-ouest, nous traversons bientôt le hameau de Moustanza (trente maisons grecques); nous apercevons au nord, sur une hauteur, l'antique Pella; c'est de là que partit autrefois Alexandre pour aller conquérir l'Asie, et l'on y compte à peine aujourd'hui quelques pauvres maisons de serfs. Plus loin encore, l'œil du voyageur se repose sur un rideau de peupliers verdoyants, à travers lesquels on aperçoit à l'horizon la ville de

Yénidjé avec ses mosquées décrépites et ses charmants jardins cultivés par les Grecs.

Un quart d'heure au delà de Moustanza, nous traversons le hameau Kirzilar (trente maisons grecques). Nous passons les villages de Kaïali, Sarissa, etc.: deux heures après avoir passé le pont de l'Axius, six heures après avoir quitté Salonique, nous atteignons les trois khans et le poste douanier qui sont situés sur la rive gauche du Loudias.

Nous traversons la rivière à l'aide d'un bac, et nous passons la nuit dans un khan, sur la rive droite.

Encore notre bohémienne de Salonique. — Nous sommes agréablement surpris de rencontrer ici le bohémien apoplectique que le Docteur a soigné sur la promenade de Besche-Tzimar, à Salonique; sa femme l'accompagne; ils reviennent d'un village voisin.

Notre diseuse de bonne aventure nous témoigne toute sa reconnaissance; elle nous baise les mains et se jette aux pieds du Docteur. C'est avec étonnement qu'elle reconnaît Sophos sous son déguisement turc, avec le fez medjidié et la houppe de soie noire qui lui retombe sur le front.

— *Panagia mou!* s'écrie-t-elle, un moine!...... —

— Calmez-vous, lui dis-je, ma chère, notre compagnon porte aujourd'hui son véritable costume; l'habit de moine n'était pour lui qu'un déguisement momentané.

— Je l'avais deviné, me répond-elle à voix basse.

— Pourtant votre science vous a fait défaut, il me semble.

— C'est mon cœur qui m'avait averti, j'avais trop bien lu la haine dans ses yeux.

— Et si je vous disais que vous vous êtes trompée ! Si je vous disais que le costume qu'il porte aujourd'hui est un costume d'emprunt ?

— Vous n'ôteriez rien à ma conviction; il doit détester tout le monde, cet homme-là...

— Rassurez-vous, il ne déteste que les Turcs, c'est le meilleur patriote grec que je connaisse.

— Alors je dois l'aimer, quoiqu'il ne soit pas du tout aimable.

— Vous l'aimez parce qu'il est patriote et Grec ! Quel est donc votre espoir à vous autres qui êtes maltraités par les Grecs et par les Francs aussi bien que par les Turcs ?

— Vous avez tort, monsieur, les Turcs nous traitent plus mal que tous les autres; vous n'ignorez pas sans doute que les nôtres, alors même qu'ils ont embrassé l'islamisme, ne sont point admis dans les mosquées; ce sont toujours des impurs et des tzinguianés, ils payent double capitation. Les églises des Grecs, au contraire, sont ouvertes à tous. Un de mes parents est allé en Morée l'année dernière, il a vu comment y sont traités nos frères. Ils jouissent de la liberté et de l'égalité devant la loi, ils peuvent possé-

des terres, des maisons, des boutiques ; enfin il y a là-bas des villages entièrement peuplés de bohémiens chrétiens.

Cette dernière assertion me semble hasardée. J'appelle le parent de notre devineresse et je lui demande :

— Où donc avez-vous trouvé en Morée des villages peuplés tout entiers de bohémiens, il n'y en a pas à ma connaissance.

— Pardon, monsieur ! j'ai passé quarante jours à Tragano, près de Gastouni.

— Eh bien !

— Eh bien ! monsieur, les cent cinquante familles qui le composent sont des familles bohémiennes.

Cet homme, qui n'a vu qu'un coin de la Grèce, en sait plus long que moi qui l'ai parcourue tout entière pendant vingt-deux ans de service actif. J'ai passé peut-être dix fois par ce village, je m'y suis même arrêté, mais j'avoue à ma honte que j'ignorais jusqu'à présent l'origine de ses habitants. Ils parlent le grec comme moi ; ils sont meilleurs chrétiens que moi ; ils ont une école, une église et des prêtres ; moi, je n'y ai remarqué que des jeunes filles d'une blancheur de teint éblouissante. Mais cet homme a pourtant raison, et Tragano n'est pas le seul village qu'on puisse ranger dans cette catégorie.

La bohémienne ajoute :

— Vous pouvez ne pas aimer les Grecs, monsieur,

ce n'est point mon affaire; vous conviendrez cependant qu'ils valent mieux que vous; ils ne brûlent pas les Juifs tout vivants!

— Qui donc a pu vous dire de semblables monstruosités? Chez nous (elle me croit Français), les Juifs sont sur un pied de complète égalité.

— Même sous le rapport de l'argent? on assure cependant que vous les dépouillez après.....

— Mais vous êtes folle, ma chère! Qui donc vous a fait ces contes ridicules?

— Ce sont les Turcs qui affirment cela; et les Juifs ne le nient point. Bien au contraire; ils prétendent ne s'être réfugiés dans ces parages que pour échapper aux bûchers!

Faut-il rapporter la suite de ce dialogue pour prouver au lecteur que la domination ottomane laisse ces populations en retard de plusieurs siècles? Allez donc dire aujourd'hui à ces gens-là que l'inquisition n'a jamais pu prendre racine en France, qu'elle a été seulement une arme politique en Italie et en Hollande, que l'Espagne est le seul pays où le fanatisme ait fait brûler les Juifs! autant vaudrait leur parler chinois.

Pour eux, le pays des Firings n'est qu'un coin de la terre, plus petit que l'empire ottoman; une multitude de races différentes l'habitent; on y parle des dialectes divers : le français, l'allemand, l'italien, l'espagnol, etc. Ces dialectes se ressemblent; il suf-

fit d'en apprendre un pour les connaître tous. Les monarques sont autant de petits beys ou de princes tributaires de Sa Hautesse. Amis et alliés du Sultan, ils ne font que leur devoir ; ennemis, ils sont qualifiés d'*Assis* (rebelles).

Nous essayons de faire voir les choses dans leur véritable jour à notre petit auditoire ; mais la bohémienne persiste dans son idée relativement aux Grecs.

— Sans doute, sans doute ! Mais, si les Turcs doivent *finir*, il n'y a que les Grecs qui puissent les remplacer ; ce sont les anciens maîtres de ce pays.

— Vous avez pour vous les bohémiens, me dit le Docteur en riant.

— Chut ! interrompt Sophos, les diplomates nous écoutent peut-être !

— Laissez-les écouter, laissez-les même arranger l'histoire à leur gré, si cela leur plaît !

— Qui pense à les en empêcher ? Du train dont ils vont, ils auront bientôt rayé les Grecs de l'histoire et du monde. Les Athéniens descendent de Cécrops, Cécrops était Égyptien, les Athéniens ne sont donc pas Grecs. Sicyone et Argos, fondées par Egialée et Inachus, vers l'an 2000 avant J. C, sont des colonies égyptiennes. Sparton est aussi venu d'Égypte ; les Hellènes remontent à Deucalion, et, par conséquent, ont une origine scythe. Pourtant Marseille

a été fondée par les Phocéens en 600 avant J. C., et les Marseillais sont encore des Français. Tarente, fondée au septième siècle avant J. C. par les Crétois, ne passe point pour une ville grecque : mais qu'importe? Les Grecs seront toujours les fils des Pélasges, et les Pélasges sont originaires de l'Asie. Que nous reste-t-il? rien, si l'on veut s'en rapporter aux diplomates. La Grèce antique, les illustrations du passé, ne seront plus que des mythes. Qu'y faire, sinon se résigner pour le présent? c'est une mode comme une autre qui entraîne les esprits, mais ce n'est qu'une mode ; elle passera.

— Mode! mon ami, le mot me semble risqué.

— Je maintiens le mot : la mode est un tyran ; elle gouverne toutes choses en ce monde et ne se borne point à régler la dimension des crinolines. J'ai connu à Alexandrie une charmante Anglaise, récemment mariée : en dix phrases, elle m'a dit vingt absurdités ; entre autres, elle m'a énuméré les races distinctes et diverses qui habitent aujourd'hui l'Orient. J'aurais peut-être pu lui répondre ; mais que voulez-vous? elle avait dix-huit ans ; elle sortait de l'institut ; c'était une des reines de la mode.....

Sophos est interrompu par un bruit d'armes à feu : la nuit n'est pas encore venue ; nous sortons pour aller voir ce dont il s'agit. Un chien enragé vient de mordre un berger grec au bras, à la jambe et au visage, au moment où il entrait dans l'hôtel-

lerie. Ismaël a été assez heureux pour attei
d'un coup de carabine, l'animal furieux, qu
gueule béante et ensanglantée, allait se jete
lui. Un autre cavasse achève le chien, qui se
encore. C'est de l'occupation pour le Docteu
cautérise, au fer rouge, les plaies saignante
nouvel Aristée. Orphée, cette fois, n'a poin
craintes à concevoir, le pauvre berger sera co
tement défiguré.

C'est notre bohémienne qui prépare notre d
pendant que nous y faisons honneur, elle
chante, avec deux de ses compagnes, une ro
populaire, avec accompagnement de violon, de
bourin et de santourion[1].

Le chemin de Salonique à Tempé, en quitta
khan de Carasmak, se dirige au sud et s'engage
la partie de la Macédoine que les Turcs nom
Ouroumlouc, ce qui signifie pays des Grecs.

[1] Là-bas, vers l'Orient, quel est ce gros nuage,
Plein de sombres lueurs et de reflets sanglants,
Qui porte dans ses flancs
Les fureurs de l'orage?

Faudra-t-il renoncer à la blonde moisson ?
Quand la foudre a grondé, quand l'éclair étincelle,
Sous la pluie et la grêle
L'épi tombe frappé de mort dans le sillon !

Non, non, ne craignez pas la funeste tempête !
L'orage ne va pas déchaîner son courroux.
Dieu n'est point, laboureurs, irrité contre vous,
Au seuil des champs chrétiens sa colère s'arrête !

Nous marchons pendant une heure sur un sol [illegible], couvert de pâturages et de prairies, nous traversons le hameau de Palaiochôri, composé de soixante maisons grecques et pourvu d'une hôtellerie, et nous arrivons au hameau grec de Capsochôri, composé de quarante maisons et d'un khan, entouré de bosquets verdoyants, chose assez peu commune dans ces parages. Le soleil levant dore de ses rayons les peupliers et les frênes, qu'agite la brise du matin.

Nous traversons le hameau sans nous y arrêter, laissant sur notre droite, à un kilomètre de la route, le village de Yenna (cent vingt maisons grecques), et nous arrivons sur la rive gauche de l'Aliacmon, en face du hameau de Prodromos (cinquante maisons grecques).

L'Aliacmon (Indjé-Carassou des Turcs), dont la [illegible]

Notre peuple, abreuvé d'amertume et de fiel
Lave ses douleurs par de brûlantes larmes.
Il demande des armes;
Sous forme de vapeurs ses pleurs montent au ciel!

La grande voix, là-bas, qui menace et qui gronde,
C'est la voix des martyrs,
Qui poursuit d'un concert de vœux et de soupirs
La liberté promise au monde!

. . . .

Comme dans la vallée, au-dessus du lac bleu,
S'élèvent, le matin, les vapeurs condensées,
Ainsi du peuple grec les douleurs amassées
S'élancent de la terre et remontent vers Dieu!

geur varie ici entre 30 et 80 mètres, est contenue sa rive gauche par des digues que réparent contin lement les raïas désireux de ne pas laisser inoi les terres de leurs seigneurs osmanlis.

Nous suivons la rive gauche de la rivière, e trois heures de Carasmak-Khan, en cinq heure pont de l'Axius, en neuf heures de Salonique, ı arrivons au khan Colyviano, où nous traversons l sur un bac. L'Aliacmôn a ici une largeur de 62 tres, la sonde donne 2 mètres, et au milieu du rant la vitesse est de 1 mètre par seconde.

Un chemin se dirige ici vers l'ouest et mè Verria en trois heures et demie. La route de Te tourne vers le sud, côtoie le mont Piérion, lai gauche le village de Lonsa (vingt-cinq maisons ques), traverse le hameau de Libanovon (quai maisons grecques), à trois heures de Colyviano; demi-heure plus loin elle traverse le village d'l théröchôri.

Nous quittons ce chemin à partir de Colyvian nous suivons celui qui conduit à Colyndros; nous dirigeons au sud. Nous rencontrons une s limpide à laquelle nous nous désalterons av grand plaisir, dévorés que nous sommes par l deurs de la fièvre. En trois heures de l'Aliacmô douze heures de Salonique, nous arrivons à lyndros.

Bourgade de Colyndros. — Cette bourgade,

sur une petite hauteur sur le versant du mont Piérion, se compose de trois cents maisons grecques. C'est la résidence de l'évêque de Kytros, qui compte dans sa juridiction quinze villages grecs et une population de six mille âmes.

Signalons quatre églises, une école grecque et une école mutuelle, dans ce village renommé pour l'activité des habitants, l'excellence des vignes et la beauté des femmes. Colyndros est défendu à l'est par un profond ravin, mais les maisons ne sont pas fortifiées et ne pourraient résister à une attaque sérieuse.

Nous passons la nuit dans cette bourgade, où nous sommes admirablement accueillis. Le bruit s'est répandu que nous sommes envoyés en mission, pour nous occuper de la délivrance des habitants: nous sommes l'objet des hommages et des bénédictions de toute la population; nous avons beau vouloir les détromper, ils sont sûrs de leur fait; *ils croient à force de désirer*. Hélas! le cœur humain est partout le même, jusque chez ces barbares *asiatiques* qui descendent des Pélasges.

Horrible anecdote. — Voici une histoire affreuse que nous content à Colyndros des personnes dignes de foi.

Une femme grecque, violée par un puissant seigneur turc, portait dans son sein le fruit de l'outrage qu'elle avait subi : elle alla se confesser et demander

un conseil au vieux prêtre chargé de consoler son âme et d'éclairer sa raison. Le confesseur lui prescrivit pour pénitence des prières, des aumônes, etc.

— Et que faut-il faire du serpent que je sens remuer dans mes entrailles? demanda-t-elle.

— Nous le baptiserons et nous en ferons un bon chrétien, répondit le prêtre.

Le lendemain de la confession, le mari, absent depuis un an, trouva la lettre suivante :

« L'infâme..... auquel tu avais accordé une si généreuse hospitalité, accompagné d'un autre misérable, est venu me surprendre pendant mon sommeil le deuxième jour du mois de mai : peut-être t'aurais-je caché ma honte et ton déshonneur si l'outrage n'avait point eu de funestes résultats. Mon confesseur m'a donné de prudents conseils, mais je ne saurais les suivre; *il ne sera pas dit qu'une Grecque a donné le jour au fils d'un Turc!* J'anéantis le fruit d'un crime qui n'est pas le mien en me condamnant à mort moi-même. Prie Dieu pour qu'il me pardonne, et venge-moi si tu le peux. »

Deux jours après des pêcheurs retirèrent de l'Aliacmòn un corps inanimé. La rivière avait donné à la victime le trépas qu'elle demandait, pour rendre ensuite son corps à la famille désolée. Le crime d'ailleurs ne resta pas impuni : des brigands enlevèrent la fille et la sœur de l'infâme Turc; la jeune fille fut renvoyée à son père dans un état qui ne pouvait inté-

resser que sa famille, mais elle n'en mourut point, elle!

Une ballade populaire a consacré la mémoire de cette horrible aventure.

Le chemin de Colyndros à Tempé passe par Eleuthérochôri. Nous nous dirigeons sur le sud-est, nous suivons pendant une heure, à pied sec, un large ravin au bout duquel coule une source d'eau fraîche et limpide. Deux heures et demie après avoir quitté Colyndros, nous arrivons au village d'Eleuthérochôri, assis sur un escarpement élevé de 150 mètres au-dessus du niveau de la mer. On y compte soixante maisons, qui dominent le chemin de la Macédoine à la Thessalie, à peu de distance du rivage. C'est un point militaire assez important.

Le pont qui porte le même nom est bien construit; les Turcs y ont établi des magasins de céréales et une sorte de douane.

Ce village est construit sur l'emplacement de l'ancienne Méthône, dont Philippe fit autrefois le siége et où il perdit un œil.

Il faut noter ici qu'un autre chemin passe par la bourgade de Colakia et mène droit de Salonique à Eleuthérochôri.

Kytros (ancienne Pydna). — En sortant de ce dernier village nous atteignons, au bout d'une heure de marche, le village de Kytros, composé de cinquante maisons grecques, bâti sur l'emplacement de l'anti-

que Pydna, au sommet d'une charmante colline. C'est là que mourut, en 316 avant J. C., la mère d'Alexandre, Olympias, après avoir vaillamment défendu la ville contre Cassandre. C'est encore dans ces parages que se livrèrent les deux batailles gagnées par Paul-Émile et par Métellus sur Persée et sur Andriscus (168 et 147 avant J. C.).

Kytros est à une heure de la mer, et donne son nom à une grande saline.

Le chemin continue à serpenter pendant une heure encore sur le versant occidental du mont Piérion; il passe entre les hameaux grecs Agios-Ioannis, Counino, Brouméri, etc., débouche dans la plaine de Cathérine, qui est bornée à l'est par le golfe Thermaïque, à l'ouest par le mont Olympe, et qui se traverse en quatre heures ou en deux heures, selon qu'on la parcourt dans sa longueur ou sa largeur.

Cathérine (ancienne Hathéra). — En six heures de Colyndros nous arrivons au gros bourg de Cathérine, composé d'au moins deux cents maisons grecques, turques et tzighanes, résidence d'un mudir et d'un caddis, située dans la plaine au pied du mont Olympe.

Cathérine est un centre commercial, le port qui porte le même nom sert de marché aux céréales de la plaine et aux bois de construction du mont Olympe.

A une heure de Cathérine, la route de Tempé tra-

verse le torrent de Tziftéli, qui descend de l'Olympe et coule de l'est à l'ouest avec une effrayante rapidité; les plaines avoisinantes en sont souvent submergées, et les bois qui le bordent ont servi de tout temps de repaires aux brigands.

Après avoir suivi pendant quelque temps les versants orientaux de l'Olympe, la route atteint la chaussée de Papaz-Keuprussu ; le ruisseau qui porte le même nom, large de 15 mètres, passe sous des routes en maçonnerie. Un peu plus loin, on traverse un pont de bois, et, en trois heures de Cathérine, on arrive au khan de Papaz-Keuprussu, situé au bord de la mer à l'extrémité de la plaine.

Le sol est marécageux et la route dangereuse pour les voyageurs. Les ponts détruits, le passage serait difficile à une armée.

On trouve à Papaz-Keuprussu un poste de douanes et deux khans assez bien tenus. La marine grecque fréquente cette rade et vient y chercher les bois de construction que fournit le mont Olympe.

L'aubergiste de Papaz-Keuprussu. — Nous passons ici la nuit; malgré la fièvre qui nous dévore, nous faisons un dîner copieux composé de poissons savoureux, de coquillages et de fruits de toutes sortes. L'aubergiste est plein d'égards pour nous. Il nous prie de lui traduire en grec les titres et les inscriptions des images qui décorent les murs de son établissement. L'Europe, l'Afrique, etc., aussi bien que

les quatre saisons, ne manquent point à la collection obligée de toute honnête hôtellerie; mais ce qui distingue Janni-Siraco de ses honorables confrères, ce sont les portraits de presque tous les souverains de l'Europe, sans en excepter celui de Sa Hautesse musulmane. Ce dernier a sa place sur la seconde rangée au-dessous du général Favier, le héros français dont la mémoire est à jamais sacrée pour tous les Grecs.

Je me fais un véritable plaisir de rendre ce petit service à notre hôte, qui classe les portraits des souverains dans l'ordre suivant :

Tout en haut du mur, les trois puissances protectrices des Grecs : la France, l'Angleterre et la Russie; au-dessous la Grèce libre; à droite et à gauche, sur deux colonnes verticales, les autres portraits. Le sultan seul est placé sur le mur, en face, au-dessus de la cheminée.

— Pourquoi cette distinction? demande le Docteur.

— Le sultan est notre maître, répond l'aubergiste, il doit avoir une place à part.

— D'autant plus, ajoute Sophos, que Sa Hautesse ne doit pas être confondue avec *tous ces guiavours!*

A une heure à l'ouest, on remarque sur le versant oriental de l'Olympe le bourg de Litokhôron, à 150 mètres au-dessus de la mer, et composé de trois cent quarante familles grecques; la plupart des habitants sont marins. On y compte douze églises et deux

écoles. Ce bourg et ses environs, jusqu'à Cathérine, font partie du diocèse de Rhapsani, qui appartient à la Thessalie.

Il est quatre heures et demie du matin, une fraîche brise nous souffle au visage et le soleil levant couronne la tête chauve du vieil Olympe. Nous suivons le rivage de la mer et le versant oriental de la montagne; nous rencontrons deux postes de gardes douaniers qui nous mettent encore à contribution; nous laissons à l'ouest les villages grecs Leptocarya, Scotina, Pantoléôn, et, trois heures après avoir quitté Papaz-Keuprussu, nous atteignons le pied de la colline au sommet de laquelle se dresse le vieux fort de Platamôna. Il faut une heure pour grimper le sentier; de sorte que Platamôna est à quatre heures de Papaz, à sept heures de Cathérine et à dix-neuf heures de Salonique.

Fort de Platamôna. — Placé sur l'escarpement d'un des contre-forts de l'Olympe, au bord de la mer, le fort de Platamôna consiste en un carré de 150 mètres de côté flanqué de quatre tours; au milieu de l'enceinte se dresse une tour hexagonale qu'on appelle la citadelle. Toute cette fortification est dominée à l'ouest, à portée de fusil. Cinq vieux canons et seize vieilles maisons, voilà le fort; on y compte trente-deux habitants que déciment la fièvre et la misère. Un détachement de cinquante artilleurs envoyés de Salonique se renouvelle tous les trois mois;

le lieutenant qui le commande porte le titre de commandant de place !

Tel qu'il est, ce fort a une grande importance militaire, il domine le passage le plus étroit entre la Thessalie et la Macédoine par la vallée de Tempé.

Le lieutenant nous fait les honneurs de son toit ; il nous offre des cigarettes et de l'eau. En partant, Sophos-Bey lui glisse une pièce d'argent dans la main, il l'accepte sans façon et s'incline pour baiser respectueusement la main généreuse du voyageur.

Nous continuons notre chemin et nous arrivons en une heure au poste des douaniers Carali-Derbend, à travers une forêt épaisse et peu frayée. Une demi-heure plus loin, nous traversons le torrent de Pappapoulia, qui descend du mont Olympe, près d'un pont à demi ruiné.

En deux heures de Platamôna nous approchons de l'un des bras du Pénée, qui forme un îlot sur lequel est assis le hameau de Necktérime, composé de quarante maisons grecques.

La route côtoie le Pénée, tourne à l'ouest et débouche dans une petite vallée demi-circulaire qui forme pour ainsi dire les propylées de Tempé.

A droite, sur les hauteurs de l'Olympe, se dressent les villages grecs Avanissa, Eganie, Pourlia, et plus loin, au bas de la montagne, on aperçoit le bourg de Pyrgetos, composé de deux cents maisons grecques. A une hauteur de plus de trois cents mè-

tres au-dessus de nos têtes se montre le village de Crania, et plus au nord-ouest la bourgade de Rhapsani, composée de trois cent soixante maisons grecques et résidence de l'évêque de Platamôna.

En deux heures et demie, nous arrivons au vieux pont du Pénée, composé de vingt et une arches cintrées, dont la plus grande a 12 mètres d'écartement. Ce pont mesure 80 mètres de longueur et 3 mètres 50 de largeur. Il tombe en ruines, comme tous les ponts de la Turquie; deux arches sont déjà écroulées, et cependant il suffirait de quelques milliers de francs pour le restaurer en peu de temps.

Après avoir marché quatre heures, nous arrivons à l'entrée de la vallée de Tempé; nous passons sur un bac la rivière, dont la largeur varie ici de 30 à 45 mètres et la profondeur de 3 à 4 mètres. Le Penée traversé, nous laissons le lecteur évoquer ses souvenirs de l'antiquité et nous profitons de quelques heures passées dans l'hospitalière hôtellerie de la rive droite pour jeter un coup d'œil rétrospectif sur la Macédoine, que nous quittons.

Coup d'œil général sur la Macédoine. — La Macédoine, dont nous avons donné les limites exactes, est divisée en trois *Eyalets* ou départements :

1° Le département de Bétolia (Pélagonie); chef-lieu, Bétolia;

2° Le département d'Uskioup (Scopia); chef-lieu, Scopia;

3° Le département de Salonique (Thessalonique); chef-lieu, Salonique.

Il est absolument impossible de fixer d'une manière exacte le chiffre des populations dans un pays où la statistique est chose inconnue. Aussi tous les auteurs qui ont écrit sur l'Orient diffèrent-ils sur ce chapitre; les renseignements qu'ils donnent sont en désaccord les uns avec les autres, étant fournis par les autorités ottomanes, qui en savent, sur ce sujet, encore moins que les voyageurs. Les uns se plaisent à augmenter le nombre des sujets de Sa Hautesse; les autres diminuent le nombre des chrétiens pour grossir, à leur détriment, les populations mahométanes; d'autres enfin portent à des chiffres fabuleux les races slaves, roumanes, arméniennes, caucasiennes, juives, etc. Quelques écrivains classent à part les Lévantins, qui sont des Grecs des îles soumis au rit latin. On aurait beau leur dire : Ce sont des Grecs qui peuvent arriver à toutes les fonctions civiles et qui ont tous les droits de citoyen. Non! répondront-ils, ce sont des Lévantins; il faut les classer à part; et personne ne remarque que cette distinction, dont le seul but est de diminuer le nombre des Grecs, est une véritable absurdité. C'est comme si l'on disait : Les protestants de la France ne sont pas Français ou les catholiques de la Prusse ne sont pas Prussiens!

Que faire à cela? la presse est libre.

Je me bornerai à donner pour chaque province les chiffres que nous avons contrôlés nous-mêmes et qui résultent d'un scrupuleux examen.

Voici pour la Macédoine :

Habitants grecs.	896,000
— mahométans et juifs. . .	428,000
— tzinguianés.	54,000
Total.	1,378,000

Chez les mahométans, le sexe féminin est de 20 pour 100 plus nombreux que le sexe mâle, tandis que, chez les Grecs, les hommes l'emportent en nombre sur les femmes dans la proportion de 15 pour 100. On trouve donc :

Grecs. . . .	Hommes.	515,000
	Femmes.	381,000
Mahométans.	Hommes.	171,000
	Femmes.	257,000

Si, parmi les hommes, on compte seulement pour un tiers les individus de seize à cinquante ans, on aura 172,000 Grecs à opposer à 57,000 mahométans.

Il y a d'ailleurs une grande différence entre les deux races, comme nous avons cherché à le prouver dans les pages qui précèdent. En temps de lutte, les Grecs se sentent sur leur terrain, ils combattent pour la liberté; les Turcs s'enferment dans les places fortes

et abritent derrière des remparts leurs personnes, leurs richesses et leurs femmes, comme cela est arrivé pendant toute la guerre de l'indépendance grecque.

Il en est des femmes comme des hommes : à l'heure du danger la femme turque pousse des cris de détresse, elle conjure son défenseur de cesser la lutte et de se rendre. La femme grecque ne quitte jamais son mari, elle lui apporte des vivres dans la tranchée, elle le suit sur le champ de bataille, elle charge son fusil, et, s'il tombe frappé par une balle ennemie, elle le venge!

La femme turque a besoin d'un aide pour monter sur le mulet qu'on mène par la bride. La femme grecque s'élance hardiment sur un cheval sans selle et galope à côté de son mari.

La femme turque se recommande au prophète avant de s'embarquer sur un navire; la femme grecque s'assied au gouvernail pendant que le matelot oriente les voiles. La première prend un bain tiède dans les *hammams;* la seconde nage comme un dauphin dans la mer agitée.

Est-il possible d'établir une comparaison entre les deux races?

En prenant un terme moyen, les troupes qui, à différentes époques, ont été envoyées en Macédoine peuvent arriver au chiffre de 10,000 hommes (infanterie, cavalerie et artillerie). Les régiments tien-

nent en général garnison à Bétolia ; mais il ne faut pas compter dans ce chiffre les petits détachements qui gardent les forteresses.

Revenus de la Macédoine. — Les revenus de la Macédoine s'élèvent à 38,101,000 fr.

Dimes.	6,025,000 fr.
Taxe sur les bestiaux.	2,000,000
Redevance pour droits de pâturage. .	1,468,000
Impôt sur les vins.	2,675,000
Douanes.	8,000,000
Kharadj.	803,000
Impôt sur la soie..	658,000
Impôt sur les viviers.	236,000
Impôt sur les lacs.	289,000
Taxe sur les porcs.	212 000
Impôt sur les salines.	674,000
Impôt sur les bois.	441,000
Droits sur la pêche des sangsues. .	265,000
Patentes.	804,000
Impôt foncier.	3,802,000
Droits sur le tabac à priser.	987,000
Ikhtizap.	403,000
Impôt des communes.	800,000
Droits sur le tabac à fumer. . . .	7,300,000
Timbre.	259,000
TOTAL.. . . .	38,101,000 fr.

L'impôt nouvellement établi sur les constructions ne figure point sur cette énumération ; nous n'y avons pas compris non plus le droit de défilés, le *Moubayé*, et quantité d'autres petits impôts inconnus chez les

Européens civilisés. Il faudrait encore y ajouter l'impôt sur les revenus ecclésiastiques (*vacoufs*), qui ont une grande importance.

Le royaume de Grèce n'a de revenus annuels que 20 à 22 millions de francs. Ce n'est donc pas sous le rapport des finances que la Grèce émancipée peut lutter avec le Deuvlète Ottoman.

D'après les documents obtenus des autorités compétentes, nous avons évalué comme il suit les exportations du département de Salonique et de Serras pour l'année 1858 :

	KILOG.	LITRES.
Froment.	915,000	30,330,000
Maïs.	1,160,000	38,452,000
Orge.	1,350,000	44,750,000
Seigle.	111,000	3,680,000
Avoine.	100,000	3,315,000
Riz.	54,000	1,790,000
Sésame.	92,000	3,123,000
Haricots.	112,000	3,712,000
Fèves.	80,000	2,652,000
Lentilles.	50,000	1,657,000
Pois-chiches.	44,000	1,450,000

Indépendamment de ces produits, il faut compter 24,000 quintaux de tabac à fumer (non compris ceux de Yénidjé). Chaque quintal vaut 44 oques; chaque oque équivaut à 1,284 grammes; le quintal pèse environ 56 kilogrammes. Nous devons donc compter pour le tabac 1,356,000 kilogrammes.

	QUINTAUX.	KILOG.
Soie écrue.	30,000	1,695,000
Coton..	40,000	2,260,000
Laines et poils de chèvre.	34,000	1,921,000
Miel.	30,000	1,695,000
Cire.	7,000	395,500
Huile (Serras et Athos). .	6,500	367,000
Noix.	6,000	339,000
Noisettes.	3,000	170,000
Pruneaux.	4,000	226,000
Amandes.	1,800	102,000
Pommes..	2,000	113,000
Figues sèches. . . .	18,600	1,051,000
Beurre.	52,000	2,938,000
Fromage.	11,800	666,700
Suif.	10,500	593,250
Sardines salées.	15,000	487,500
Poisson salé (mulets). .	5,000	282,500
Anguilles.	3,800	220,730
Butarques.	400	22,600
Bœuf salé.	5,000	282,500
Bouc salé.	3,350	189,275

BESTIAUX EXPORTÉS.

Chevaux.	1,400
Bœufs.	2,100
Génisses.	1,600
Anes..	850
Mulets.	1,200
Porcs.	3,000

PEAUX EXPORTÉES.

Peaux de chèvres non tannées. .	22,000
— de moutons.	41,500
— d'agneaux.	162,400
— de lièvres.	32,000

On exporte aussi de Salonique et de Serras 26,000 oques de sangsues (33,384 litres).

Industrie. — Les tanneries de Salonique livrent à l'exportation pour 1,650,000 fr. de peaux. Les filatures de soie où travaillent les jeunes filles grecques donnent des produits aussi beaux que ceux du Piémont et rapportent plus de 2 millions de francs. Il y a en outre six fabriques de tapis qui livrent à l'exportation pour 400,000 fr. de marchandises.

Les villes de Verria, Naoussa, Vodina et Yénidjé-Vardar produisent un gros drap nommé saïak : les pièces sont de dix-neuf piques et demie, ou 13 mètres. L'exportation de cette denrée donne :

Pour la Grèce libre.	850,000 fr.
Pour la Bosnie.	193,000
Pour la Servie.	256,000
Pour la Moldovalachie. . . .	367,000

Dans les bourgades de Litokhôron et Vlakholivadon, on fabrique l'étoffe de laine nommée *scouti*, dont on fait les vêtements des marins.

EXPORTATION.

Pour l'Égypte.	240,000 fr.
— Trieste.	224,000
— Livourne.	108,000
— Gênes.	106,000
— Marseille.	147,000
On en use a Salonique pour. .	408,000

Aux environs du département de Salonique, à Magandoga, se tisse le gros drap connu sous le nom d'*Abbas*, qui sert à l'habillement des paysans et aux uniformes de l'armée. Cette dernière en use par an pour 4,200,000 francs. On en achète à Salonique (pour les pauvres) pour 64,000 francs. L'exportation à l'île de Chio monte à 33,000 francs; à Chypre, 47,000 francs; en Égypte, 60,000 francs.

C'est encore de Salonique et de Verria que viennent les serviettes, les essuie-mains et tout l'attirail des bains turques en coton ou en fil. Voici les chiffres de la consommation :

A Constantinople.	110,000 fr.
En Égypte.	148,000
A Smyrne, etc.	167,000
Et sur les lieux mêmes. . . .	149,000

Dernières observations. — L'exportation peut donc s'évaluer approximativement, pour le département de Salonique et Serras, à 171 millions de francs. Pour

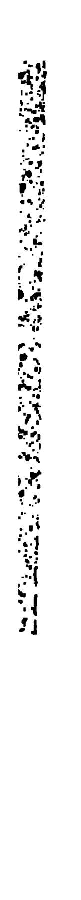
toute la Macédoine, il faut doubler ce chiffre, ce qui donne environ 350 millions.

Comparez maintenant l'importation avec l'exportation (je ne parle que d'après les chiffres donnés par la douane), et vous verrez que la première l'emporte sur la seconde de 3 à 5 millions par an. Sur cet exemple jugez tout le reste de l'empire. Sans doute les nations civilisées y trouvent leur compte ; les mœurs et le caractère des Turcs sont des obstacles invincibles au développement de l'industrie; c'est tout bénéfice pour le commerce étranger, et c'est là sans doute la principale cause de l'obstination avec laquelle on maintient la domination ottomane en Europe. Mais si les choses vont longtemps du même train, l'histoire assimilera notre époque au quinzième siècle, et dira à nos arrière-neveux :

« . . . . En 1859 il s'est trouvé en Europe des gouvernements dont la politique était entachée de personnalité. Ils ont semblé dire au monde entier : *Que les barbares restent là où ils sont, que vingt millions de chrétiens restent en esclavage, peu nous importe, pourvu que nous ayons le débit de nos ciseaux et de nos allumettes chimiques !* Qu'un gouvernement obéré, faisant flèche, comme on dit, de tout bois, ait fait de ces honteux calculs, il n'y a rien d'étonnant ; mais que la nation la plus riche et la plus libérale se soit laissé aveugler par la diplomatie au point de tolérer cet

excès d'injustice et d'égoïsme, c'est ce que l'histoire des peuples doit stigmatiser. »

J'ai lu dans une géographie imprimée en 1858 l'appréciation des faits qui se sont passés sur le Danube pendant la guerre d'Orient; peut-être avant l'année 1864 me sera-t-il donné de lire quelque part les lignes que je viens de tracer.



APPENDICE

Mont Athos, le 10 août 1859

. . . . . Vous me demandez une autorisation que je vous accorde volontiers, mais dont je vous engage à ne pas profiter. En quoi l'histoire de ma vie peut-elle intéresser le lecteur, à moins que vous ne vouliez le distraire par le tableau de mon triple malheur? Défiez-vous, mon cher ami, de semblables récits; le lecteur n'y trouvera

pas le roman que vous lui promettez, et peut-être vous en voudra-t-il d'avoir en vain éveillé sa curiosité. . . . . .

. . . .

Χαῖρε.

Frère Simon.

Paris, le 26 août 1859.

Ami, je profite de votre permission et je ne suis pas votre conseil; je publie votre biographie; loin de m'en vouloir, le lecteur m'en saura gré.

Je vous envoie mes deux petits volumes; vous y trouverez le compte rendu de nos courses en Macédoine et la preuve que je n'ai point oublié les jours passés ensemble. Puissent ces pages vous dire combien vous aime toujours

Votre affectionné

B. Nicolaïdy.

C'est un devoir pour nous de ne *rien* changer au récit du frère Simon ; mais nous n'entendons en aucune manière être responsable de ces pages, où le lecteur ne trouvera peut-être ni biographie ni *confession* (pour nous servir du mot même employé par notre ami); nous avons partout respecté le décousu du style et de la pensée, afin de laisser dans son entier et dans toute sa vérité le portrait qu'a fait de lui-même notre original compagnon de voyage.

Ceci est ma confession! J'écris ces mots comme un autre écrirait : *Ceci est mon testament!*

Vous l'avez voulu, chers amis! j'obéis; mais, en lisant ces pages, souvenez-vous que c'est l'histoire de mon cœur plutôt que l'histoire de ma vie. Lisez et prenez pitié de moi!

Rhallou était la plus belle des femmes d'Aïvali!

Après le meurtre de mon père, un honnête bey musulman s'est chargé d'égorger ma mère, pour mettre fin au

combât des bourreaux qui se disputaient sa possession ! Il m'a du moins permis d'embrasser encore une fois son cadavre.

Bénie soit la main qui a sauvé la pauvre femme du déshonneur !

Je suis venu au monde le jour de la Saint-Sylvestre, je ne sais plus quelle année ! Lorsque Aïvali fut prise et pillée, j'avais à peu près quatre ans ; on m'a emmené à Keustendill, et pendant six ans j'ai été l'esclave du meurtrier de mon père ! de l'assassin dont les mains étaient encore rouges de sang !

C'est dans l'esclavage que j'ai appris le turc et qu'on m'a enseigné les préceptes du Coran ! J'étais trop jeune encore pour que la foi chrétienne pût résister à la pression qu'on exerçait sur moi ; mais n'avais-je pas reçu le baptême ? J'avais une répulsion instinctive pour les absurdités et les fables ridicules de l'islamisme ! Il est vrai que la petite Sogna, la fille du jardinier, me parlait tout bas, le soir, de sa divine religion et me faisait embrasser en cachette l'image de sa sainte patronne.

Ah ! qu'elle soit bénie aussi celle-là qui a été le premier ange de ma jeunesse !

J'ai dû ma délivrance au comité philhellénique français et à la cupidité de mon maître ; j'ai été vendu à Salonique, en 1827, 20,000 piastres, et cette somme représentait alors plus de 14,000 fr. ! J'ai été envoyé, avec d'autres enfants grecs, en Suisse, puis en France, et nos généreux bienfaiteurs n'ont rien épargné pour nous faire donner une éducation libérale.

Nobles Philhellènes, je vous ai voué et je vous conserve une éternelle reconnaissance !

Les leçons religieuses m'ont trouvé docile ; pourtant mon professeur, tout en reconnaissant en moi le germe des trois vertus théologales, m'appelait mauvais chrétien ! Pourquoi cela? Étais-je à mon insu, et contre ma volonté, resté mahométan? Non, sans doute ; mais à cet âge encore tendre, le doute avait pris possession de ma tête et de mon cœur !

A vingt-trois ans j'avais déjà l'épaulette ; j'étais sous-lieutenant. Un de mes camarades avait demandé à prendre du service dans l'armée grecque, les Bavarois ne le permirent pas : les Hellènes ne pouvaient être admis sous les drapeaux qu'avec le grade de sous-officier ; mon ami était sous-lieutenant comme moi. L'épaulette oblige, il n'est pas permis de déchoir. C'était désolant ! il fallut donc renoncer à servir ma patrie.

Le besoin de mouvement, l'amour des voyages, le désir de l'inconnu, me jetèrent bientôt dans la marine. J'ai parcouru les mers, j'ai vu les rivages les plus opposés ; mais l'expérience laborieusement acquise, les études scientifiques, n'étaient point propres à me donner la foi ; le scepticisme s'emparait plus que jamais de ma raison exaltée, égarée ! Les actes des saints conciles, les querelles et les dissidences des Pères de notre Église, loin d'étouffer en moi le doute, lui donnaient de nouvelles forces ; l'histoire naturelle me révélait bien l'existence du Créateur, mais me ramenait invinciblement à la créature. Après avoir admiré la grandeur de la Providence dans les

infiniment petits, je me prenais à douter encore en relisant saint Basile et saint Jean Chrysostome. Ma folie ne voyait dans les catéchismes et les enseignements religieux que l'amour de Dieu transformé en art et en théorie. Il me semblait que le meilleur chrétien, c'est le pâtre qui ne sait pas prier et dont tout le culte se borne à tourner vers le ciel ses yeux et son cœur! Si Mahomet, me disais-je, après s'être écrié : *La-illa-ill-allah!* s'était renfermé dans un sage silence, il eût donné la meilleure définition de Dieu et formulé le meilleur symbole de la religion divine!

A vingt-six ans, je cherchais encore Dieu dans ses œuvres.

La lune, l'oiseau, la tulipe, la femme, me paraissaient autant de révélations!

Mais la lune et le firmament me fatiguèrent par leur monotonie, l'oiseau et l'atmosphère qu'il parcourt perdirent leurs charmes; les fleurs et le sexe auquel nous devons tous notre mère me fixèrent seuls invinciblement. C'étaient les anneaux de la chaîne qui devait me rattacher au ciel.

Une jeune fille s'empara de tout mon être; je l'ai cru, du moins. Elle me fit comprendre que la voie éternelle par laquelle l'humanité remonte au ciel, c'est l'amour; cela devait être : une femme n'a-t-elle pas été la mère de notre Christ? une femme, quand elle joint à la délicatesse de sa nature la bonté et la sincérité du cœur, n'est-elle pas le reflet de la Divinité sur la terre?

J'ai cru l'aimer! et lorsque je pus me rendre compte

de mes sensations. [illegible]

C'était encore le [illegible]

Hélas! elle [illegible]

elle devint [illegible].

Je retombai [illegible]

l'abîme du [illegible]

consolation [illegible]

mêmes.

J'aime toujours [illegible].

J'ai de l'horreur pour [illegible].

J'aime [illegible]

[illegible]

je déteste [illegible]

Quant [illegible]

passion.

Chaque fois [illegible]

différentes [illegible].

Le lion m'attire.

Je hais le tigre.

Je me [illegible].

J'ai [illegible] de l'éléphant.

J'ai de l'horreur pour l'hyène.

L'ours ne [illegible].

Le singe m'humilie.

L'hippopotame me dégoute.

La gazelle [illegible]

la charité.

Je ne [illegible]

[illegible]

les femmes me trouvaient laid et peu spirituel, elles ne m'aimaient guère plus que leurs maris, qui, à leur tour, me trouvaient insupportable.

A vingt-huit ans, je crus éprouver le besoin du *chez moi*, de l'intérieur, du *home*, comme disent les Anglais; je pensai à me marier, on me refusa; le lendemain je bénissais le ciel d'avoir inspiré ce refus!

Je me suis jeté depuis lors dans le tourbillon et j'ai mis toutes mes autres délices sur la même ligne que le pain, les côtelettes et les pommes de terre.

Les femmes d'un certain monde que j'ai fréquentées, pour mieux m'exploiter, affichaient un luxe insolent; moi, je me drapais dans ma pauvreté. N'était-ce pas les battre avec des armes courtoises?

Au nombre de mes malheurs, il faut compter celui d'être tombé dans la défaveur de ma maîtresse d'hôtel, à laquelle j'ai eu l'impertinence de ne pas manquer de respect.

J'ai fait consister toutes mes prétentions d'élégance dans mes mouchoirs, mes gants et le tabac de choix que j'aime à fumer. Quant au reste, je m'accommode aussi bien de l'humble foyer de l'artisan que de la table princière du grand seigneur.

Ma fierté a toujours été mon égide; je n'ai pu commettre de mauvaise action, car je n'ai jamais compris qu'un homme pût rester en compagnie de lui-même, quand il est obligé de compter avec sa conscience.

Je n'ai jamais joué à un jeu de hasard, et pourtant je crois à la fatalité; j'ai consulté deux fois mademoiselle

Lenormand, deux fois elle ne m'a prédit que des malheurs; les événements ont bien prouvé qu'elle lisait dans l'avenir.

Trois fois je me suis battu en duel; une fois surtout pour une cause sacrée. Dans de semblables circonstances le duel est un devoir.

J'aime peu qu'on me regarde à travers un lorgnon; je ne pardonne point à quiconque me marche sur le pied et m'adresse ensuite une excuse banale.

J'ai toujours cordialement détesté les Turcs, je les ai combattus souvent, mais je n'en ai jamais tué que deux, à bout portant, sur le champ de bataille.

J'ai toujours méprisé les mercenaires, mais je méprise plus que les autres ceux qui vendent aux Turcs leurs plumes et leurs consciences.

Entre mes soldats et moi l'affection a toujours été réciproque.

J'ai horreur de mes vieux habits; j'ai de la gratitude pour qui m'en débarrasse; mais je reste attaché à mes vieux mouchoirs, à mes vieux livres, à mes vieux papiers.

J'ai le caractère difficile, cependant mes domestiques m'ont toujours chéri.

Je n'ai jamais eu qu'un véritable ami et qu'une seule amie. Tous les deux m'ont abandonné.

J'ai aimé de cœur la France, et si je n'étais Hellène je voudrais être Français.

L'égoïsme des Anglais m'est antipathique, et je crains bien que les Anglaises n'aient pas d'âme.

J'adore la candeur naïve des Allemandes, je trouve dans leur blonde beauté l'idéal que rêve le créole bruni par le

soleil des tropiques. Quant aux Allemands, j'admire leur érudition, j'honore leur caractère, mais je les aimerais mieux s'ils étaient moins froids.

J'ai toujours eu un faible pour les Israélites et une prédilection pour leurs femmes.

Je n'ai jamais voyagé en Russie, mais je suis convaincu que la bonté est le fond du caractère russe, et je crois que les dames doivent être les plus sentimentales de l'Europe.

La beauté plastique des Grecques n'a jamais parlé qu'à mes yeux; le cœur est resté froid, et j'ai toujours préféré le minois chiffonné de la Parisienne à l'éclatante beauté des montagnardes du Parnasse et du Pinde. Les yeux noirs, les joues colorées, la chevelure d'ébène, voilà, pour moi, la femme; mais l'ange a les yeux bleus, les joues transparentes et les cheveux blonds, comme les rayons du soleil qui filtrent à travers les nuages.

J'aime la physionomie régulière du Grec, quand il porte la cuirasse et le casque; mais je ne puis placer une angélique auréole que sur le front lumineux des blondes filles de la Germanie.

J'ai aimé ma patrie comme on aime une maîtresse; je suis patriote et partisan des idées libérales; mais je confesse que, si j'étais roi, je voudrais être un roi absolu; il faut une main puissante et l'unité d'action pour accomplir les grandes choses qui doivent assurer l'avenir de l'humanité. Je n'ai jamais compris les gouvernements mixtes quand ils ne servent qu'à diviser la responsabilité sur plusieurs ministres pour alléger le fardeau de la royauté.

Pour que l'absolutisme ne soit pas ridicule, il faut qu'il soit exercé par un homme de génie.

Néron et Caligula sont restés des objets d'horreur et d'exécration à travers les siècles; la grande figure de Jules César est toujours restée debout.

Soulouque, par exemple, m'a toujours semblé bien amusant.

Je me suis souvent demandé quelle est l'utilité des titres honorifiques que les uns se plaisent à prodiguer et que les autres recherchent avec ardeur.

Le paysan qui me voit passer sous le froc de saint Basile, et qui m'appelle : *Votre Sainteté!* comprend-il la valeur et la portée de ces deux mots?

Si j'étais roi, je voudrais être tutoyé par tous! Il me semble que le sujet qui me dirait : *J'invoque ta justice, ô roi!* me parlerait au cœur; tandis que celui qui me dirait : *Sire, je viens humblement implorer la justice royale de Votre Majesté!* ne parlerait qu'à mon oreille.

Si j'étais roi, je serais avant tout soldat. Je ne comprends pas qu'on puisse être chef suprême, exiger l'obéissance, avant d'avoir appris soi-même à obéir...

Mais à quoi bon cela?... J'ai été soldat sans être roi; avant d'être soldat, j'ai été esclave!

J'ai souffert sans me plaindre, j'ai eu le cœur plein de haine et je ne me suis pas vengé! J'ai aimé sans être payé de retour!

Hélas! je cherchais Dieu dans ses deux manifestations les plus éclatantes : la BONTÉ et la VÉRITÉ, et je ne trouvais partout que méchanceté et mensonge. Je n'étais cependant

pas encore malheureux; mon malheur n'a commencé que lorsque j'eus rencontré réuni dans une même âme ce double rayonnement qui devait m'éblouir!

Avant cette époque, j'aimais la société, j'aimais les hommes! Il n'y avait pas pour moi de terme moyen, de sentiment intermédiaire entre la haine et l'amour.

J'ai détesté le méchant, le menteur; mais j'ai méprisé le lâche! c'est le seul vice auquel je n'aie jamais pardonné! Il y a encore une autre race de gens qui me semblent résumer tous les défauts, toutes les petitesses qu'ait pu engendrer l'enfer, ce sont les avares! Ceux-là m'ont fait connaître la peur.

Donc, j'avais une manière de vivre qui m'était propre; je n'étais heureux que seul, seul avec ma pensée; je rêvais, je faisais des châteaux en Espagne! Je demandais à Dieu la richesse, un nombre fabuleux de millions, afin de pouvoir replacer la croix sur la coupole de Sainte-Sophie et rendre ma patrie chrétienne à la liberté. Que ne fait-on pas avec beaucoup d'argent?...

Je me contentais de peu, je croyais encore à l'amitié, je pouvais donc croire aussi à la possibilité du bonheur!

Insensé! j'étais seul et je voulais être heureux!

C'est à cette époque de ma vie que je rencontrai une femme qui résumait en elle toutes les conditions de mon idéal!

Je la vis, je l'aimai!

Elle était bonne, elle était belle! Je cachai avec soin l'adoration dont elle était l'objet; peut-être l'a-t-elle devi-

née ; mais jamais un mot n'est sorti de ma bouche, jamais une parole n'est tombée de ses lèvres.

Qu'importait après tout ?

N'était-ce pas m'arracher à moi-même ?

N'était-ce pas sortir du monde vulgaire ?

N'était-ce pas ouvrir mon âme au souffle vivifiant de la divinité ?

J'aimais ! j'aimais !

J'aimais seul, il est vrai ; mais aussi je souffrais seul ! La douleur qui déchirait mon corps exaltait et relevait mon cœur ; c'était une tendresse bizarre, étrange, incomprise, ridicule peut-être ? Un ami me l'a bien dit en riant, il m'a appelé berger en me récitant des vers de Dorat ; mais *elle*, elle savait que je n'étais pas dangereux, et j'avais l'inexprimable joie de l'aimer à son insu, peut-être malgré elle, et en dépit de sa parfaite indifférence.

L'amour est, dit on, un égoïsme à deux ; moi, j'en ai fait un égoïsme individuel ; je me faisais un bonheur de lui appartenir tout entier ; ne devait-elle pas être contente à son tour, en sachant qu'il existait sous le ciel un homme qui l'aimait plus que lui-même ?

Eussé-je même désiré une réciprocité de sentiments, aurais-je pu la demander à celle qui ne s'appartenait pas ? En supposant qu'elle eût pu finir par m'aimer, pouvais-je lui demander des sacrifices, moi qui ne pouvais rien lui offrir en échange ? Cette impossibilité donnait plus de durée à mon amour, à la jouissance que j'éprouvais en la contemplant : qui peut répondre de la durée de l'amour quand il devient une vie à deux ?

J'ai séparé la femme de l'ange : la femme, on la trouve partout; l'ange, on ne le rencontre qu'une fois, et quand une fois on l'a rencontré, il faut l'aimer toute la vie, attendre et se bercer de l'espoir de le retrouver un jour dans la céleste patrie.

Peut-être mes amis ne me comprendront-ils pas! Peu m'importe! j'aime mieux cela que d'avoir joué un rôle vulgaire dans la comédie sociale et de le raconter ici. Je n'ai pas suivi la route battue, et si Dieu, dont j'adore la bonté, m'avait doté d'un génie hors ligne, j'aurais pu peut-être marcher à la tête de la société! Mais je ne suis qu'un des membres les plus infimes de l'humanité!

Le bonheur d'adorer *mon ange*, pour lui-même, a duré plusieurs années. Je tombai malade, une affection cruelle me cloua pendant trois mois sur un lit de douleurs; je faillis mourir; la convalescence fut longue; mais la lame use la gaine, le cœur usait le corps. Je n'étais plus sûr de moi-même, mon amour allait se trahir!

Il fallut partir; je quittai Genève, et depuis cette époque je n'y suis pas retourné!

Le passé n'est plus qu'un souvenir, l'avenir est un problème. Les jours que le ciel me garde, je les ai consacrés à ma patrie. J'ai voyagé, je voyage encore; le froc que je porte n'est qu'un habit de convention, *l'habit ne fait pas le moine;* ce n'est que par le cœur que j'appartiens à la règle de Saint-Basile, et mon costume me sert de passeport auprès des bons religieux.

J'existe depuis quarante ans; je n'ai vécu qu'une seule minute, un seul instant, lorsque, quittant Genève.

je me suis dit : *Je me sacrifie, elle n'en saura rien.*

Voici donc l'histoire de ma vie : j'ai parlé de mes sensations et fort peu des faits; que mes amis y suppléent. Je laisse champ libre à leur imagination; je veux seulement leur dire ceci :

L'amour m'a condamné à mort.

C'est mon cœur qui s'est chargé de mettre la sentence à exécution.

L'amitié s'est chargée de mon testament!

En résumé, je suis un composé de beaucoup de défauts et de quelques qualités ! L'excès de mon amour rachètera-t-il mes fautes? Sera-t-il fait pour moi comme pour Madeleine?

Aujourd'hui même encore, quoique la grâce divine m'ait donné la résignation, je vaux bien peu, je le sens, mais du moins : J'AIME!

Frère SIMON.

FIN

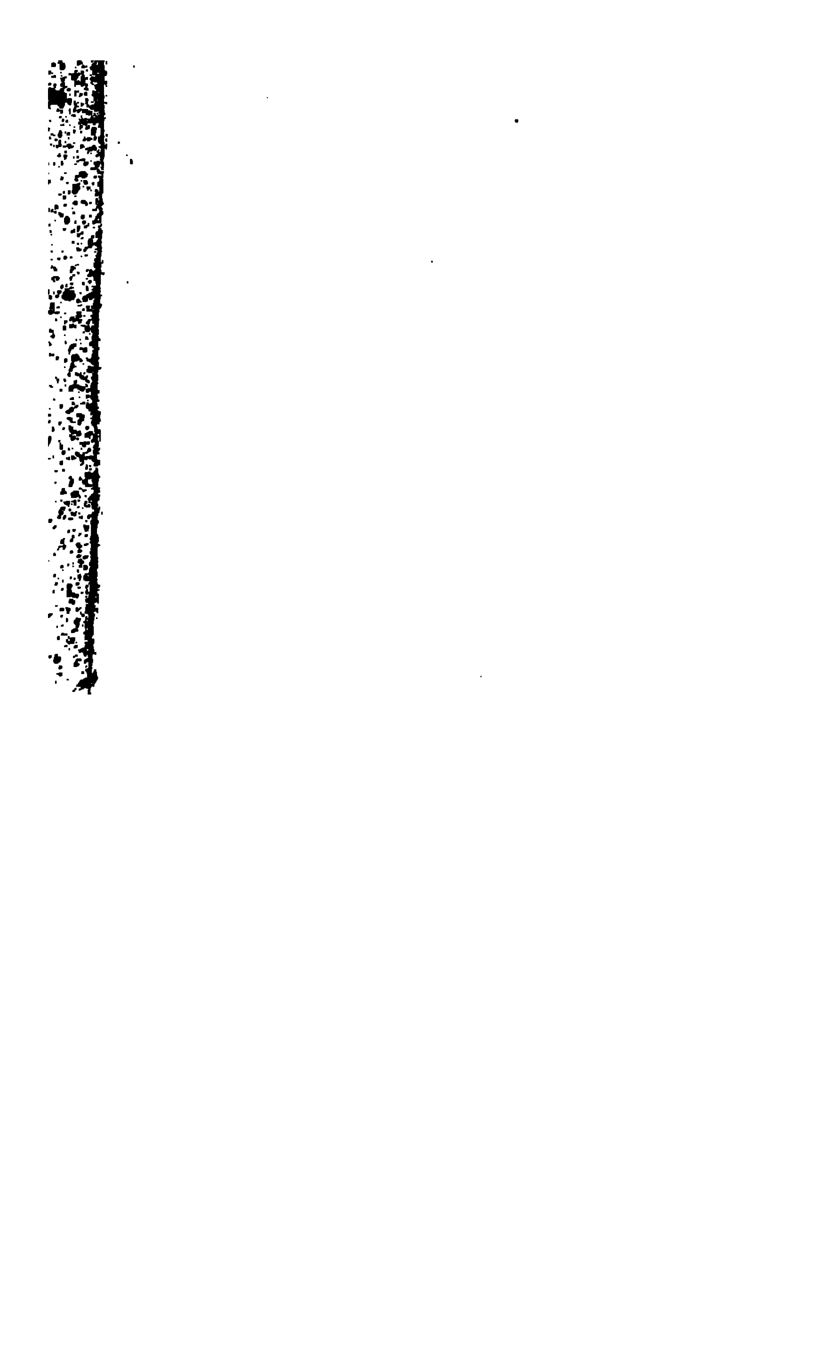


TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VIII

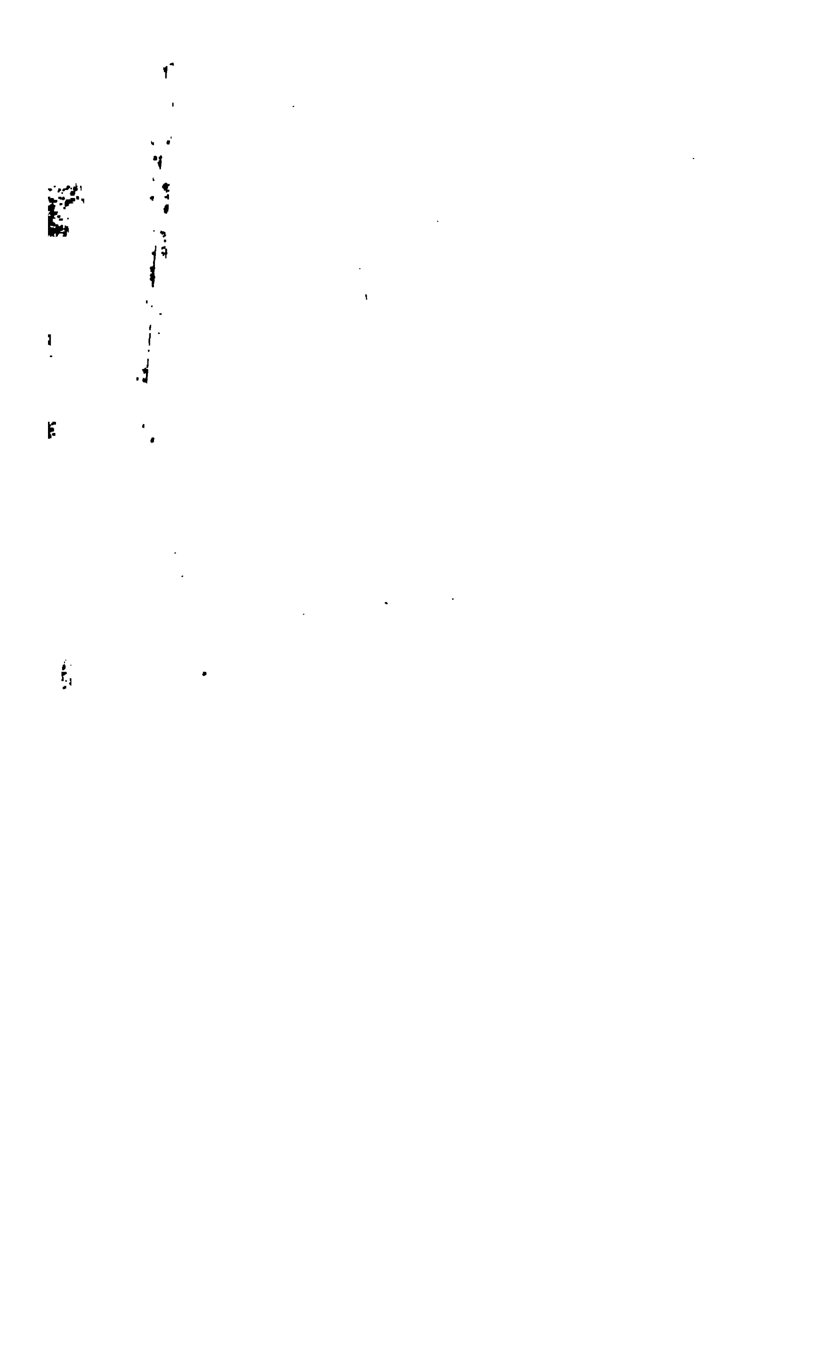
CHAPITRE IX

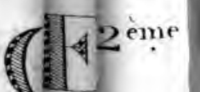
CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU SECOND ET DERNIER VOLUME.





Dressée et

19°

Gredra
Vadja
Trudla
1389
1443
PIRISTINA
3000 M.
10000 H.
Vragolia
Jagnevo
Tschaglavitza
Lapetschi
Kognof
Tragonia
Laboftza
Babuch
Moshoftzi
Mogorka
Dalianaftschi
Varokh
Gatha
Zaklak
Obitza
Sawerlik
Pirnjan
Rad

28. **ANIMAUX AU PATURAGE,** lithographiés par J. Laurens, d'après Troyon.
29. **UNE RUE A MARLOTTE,** lithographiée par J. Laurens, d'après J. Didier.
30. **LES GORGES D'APREMONT** (forêt de Fontainebleau), lithographiées par J. Laurens, d'après A. Desgoffe.
31. **LE CHEMIN DES LAGUNES** (Landes de la Gironde), lithographié par J. Didier, d'après C. Marionneau.
32. **MENDIANTS GRECS** (Morée), lithographiés par J. Laurens, d'après A. de Curzon.
33. **SOUVENIR DU LAC DE NÉMI,** lithographié par J. Laurens, d'après I. Carat.
34. **MÉDITATION** (Moine en prière, paysage), lith. par J. Laurens, d'ap. A. Descoffe.
35. **UN RÊVE D'AMOUR,** lithographié par J. Didier, d'après Tassaert.
36. **CHARLES IX CHEZ SON ARMURIER ZIEM,** lith. par J. Laurens, d'ap. E. Isabey.
37. **LES BONS AMIS,** gravé par Braquemont, d'après Decamps.

GRANDES PLANCHES

Prix fort : 5 francs chaque

VENUS PLEURANT L'AMOUR MORT, lithographié par J. Laurens, d'après Diaz.
LE GÉNIE ET LES GRACES, lithographié par J. Laurens, d'après Diaz.
LES PRÉSENTS DE L'AMOUR, lithographiés par J. Laurens, d'après Diaz.
LA FÉE AUX JOUJOUX, lithographiée par J. Laurens, d'après Diaz.
ANGÉLIQUE ATTACHÉE AU ROCHER, lithographiée par Sudre, d'après Ingres.
ŒDIPE CONSULTANT LE SPHINX, lithographié par Sudre, d'après Ingres.



LES STATIONS

DE

N. S. JÉSUS-CHRIST

PHOTOGRAPHIÉES D'APRÈS

LES SCULPTURES ORIGINALES

AU VATICAN

14 PLANCHES GRAND IN-FOLIO. — PRIX 25 FRANCS

PORTRAITS POLITIQUES ET HISTORIQUES [illegible] La collection de 50 volumes [illegible]

BLANCHE D'ORBE, [illegible] par H. CASTILLE. [illegible] in-18. Prix [illegible]

AVENTURES IMAGINAIRES, par H. CASTILLE. [illegible] Édition revue et augmentée. Prix [illegible]

NAPOLÉON III EN ITALIE. — [illegible] — Palestro. — Turbigo. — Magenta. — Marignan. — [illegible] — Par JULES RICHARD. 1 vol. in-18. Prix [illegible]

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD, par [illegible] Deuxième édition. Prix [illegible] — Les Esclaves [illegible] — La République [illegible] — La Porte des [illegible] — Une Excursion dans la province [illegible] Prix [illegible]

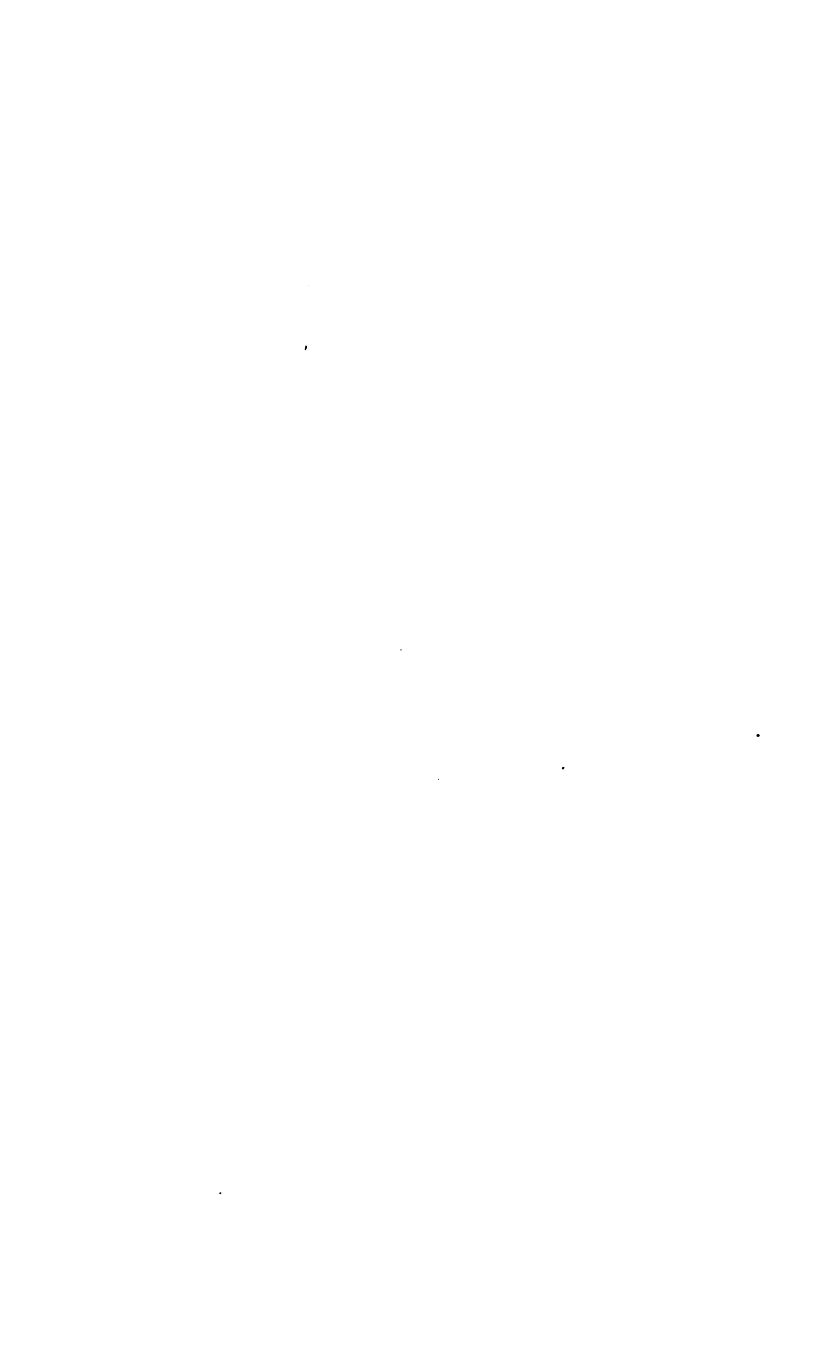
ROMANS PARISIENS, par [illegible] Prix [illegible] — [illegible] de Paris. — [illegible]

SOUVENIRS ET RÉCITS DE VOYAGES, [illegible] 1 vol. in-18. Prix [illegible]

HISTOIRE DE L'ART EN FRANCE [illegible] depuis leur origine [illegible] 1 vol. in-18. Prix [illegible]

LES ESCLAVES [illegible] dans [illegible] par [illegible] Prix [illegible]

[illegible] **L'EXPOSITION UNIVERSELLE** [illegible]





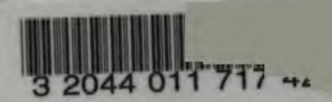


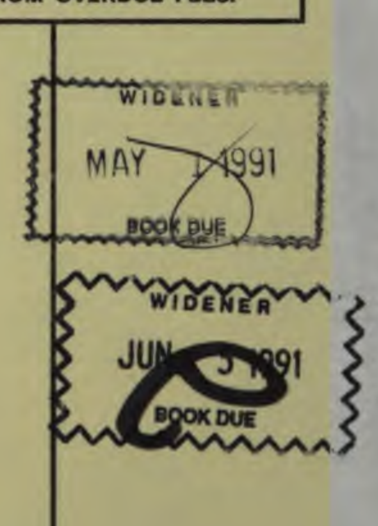









3 2044 011 717


WIDENER
MAY 1991
BOOK DUE
WIDENER
BOOK DUE

